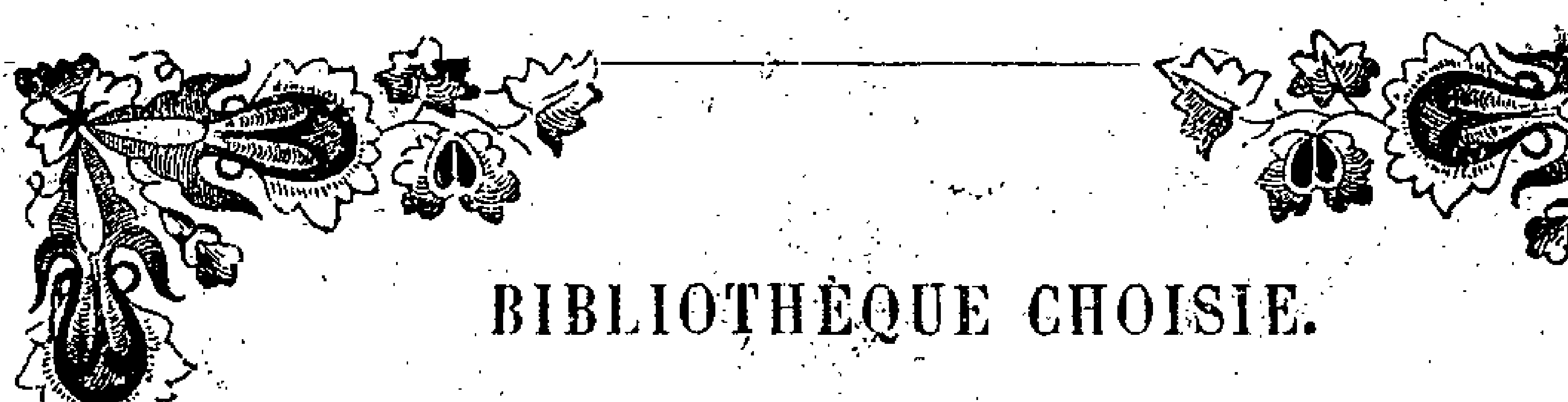


Le chevalier de Saint-Georges (2e éd.) par Roger de Beauvoir





Beauvoir, Roger de (1809-1866). Le chevalier de Saint-Georges (2e éd.) par Roger de Beauvoir. 1840.



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

Le Chevalier

DE

SAINT-GEORGES

par

ROGER DE BEAUVOIR.

Deuxième Edition, avec de nouvelles Notes de l'auteur.

Tome Troisième.



PARIS.

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

place de la Bourse, 13.

1840.



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.



LE CHEVALIER

DE

SAINT-GEORGES

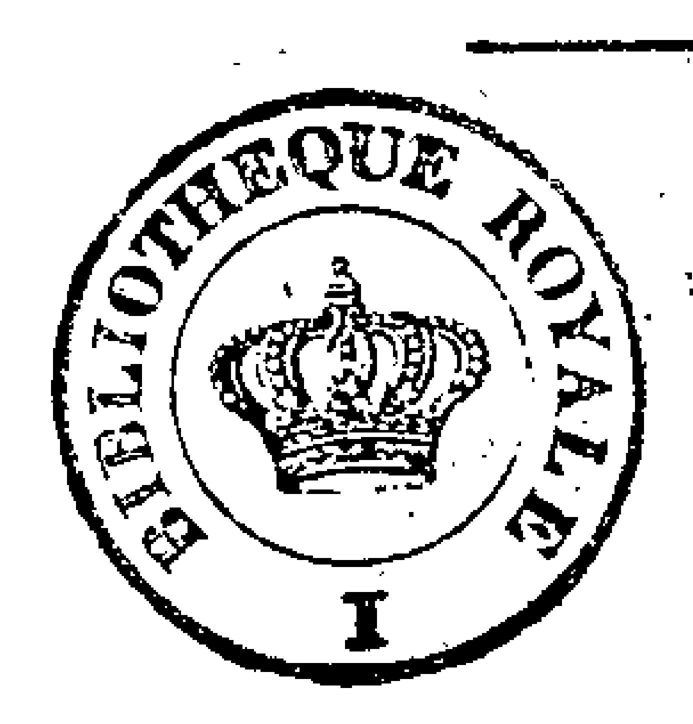
PAR

Roger de Beauvoir.

Deuxième édition,

AVEC DE NOUVELLES NOTES DE L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

13, PLACE DE LA BOURSE.

1840.

PARIS.

LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

I.

La toilette.

> Pour Bathylle, direz-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée.
> (La Bruyère, — *les Femmes.*)

— Jasmin ?

— Monsieur le chevalier ?

— Ouvre ces rideaux et pousse les volets, il doit être midi sonné.....

— Avec votre permission, monsieur le chevalier, il est deux heures ; le carrosse de Mme la marquise de Montesson doit vous prendre à trois..... pour la course.... Bruno, votre perruquier est là.....

— C'est bien, qu'il attende!.... Tu as parbleu raison : deux heures à ma montre! Je serai rentré tard du souper de M. le duc de Chartres! Je crois, Dieu me pardonne, Jasmin, que j'y ai oublié ma raison et ma tabatière..... C'est une de mes boîtes d'été, Jasmin! celle de Mme Dugazon!.... Tu n'oublieras pas de la faire demander à Dauphin, le premier laquais.

— Quand on possède, comme monsieur le chevalier, trois cents boîtes et autant de bagues.....

— Ajoute autant de maîtresses, Jasmin, dit M. de Vannes, qui entrait sur la pointe du pied dans ces demi-ténèbres pendant que le valet de chambre faisait claquer, en les ouvrant, les persiennes matelassées de l'appartement. Le bruit de la rue Saint-Honoré ne tarda pas à l'envahir, de sorte que le visiteur fut quelques secondes à considérer lui-même avec un recueillement contemplatif la pièce que le soleil venait d'éclairer si brusquement.

C'était une charmante chambre, ma foi, tendue en damas de trois couleurs; ce qui lui donnait dès l'abord un air d'arc-en-ciel des plus galans. Les trumeaux et les frises offraient partout à l'œil des guirlandes de roses pompons balancées par des génies aux torches renversées; ici des bergères, la bouche en cœur, sous des berceaux treillisés de barreaux verts, tenant de la main gauche le coin de leur jupe, garnie de falbalas et de quilles, comme si les violons de l'Opéra eussent attendu leurs ordres sous la feuillée de quelque bosquet voisin; là des sapajous, des hérons et des pélicans roses à l'infini. Il y avait des chiffres et des cœurs entrelacés, des carquois et des arcs d'or

bruni; puis, sur le plafond, le char de Vénus mené par M. Cupidon son fils, avec des moustaches, un manchon et des bottes fortes.

Les diverses allégories mignonnement éparses dans cette chambre à coucher, qui faisait partie d'un hôtel situé au milieu de la rue Saint-Honoré en-deçà du Palais-Royal, ne paraissaient guère cependant le fait de son locataire actuel, car leur harmonie était visiblement contrariée par de bizarres dissonances.

Ainsi, — loin de chercher à faire valoir les grâces coquettes de cet appartement, concédé sans doute par quelque fermier général au caprice exigeant d'une danseuse, — celui qui l'occupait ne s'était guère embarrassé que d'une chose, d'y loger à l'aise ses fantaisies et ses goûts familiers. Près de la glace, et sur un panneau semé de déesses à la Vanloo, pendait une paire de fleurets; ici des patins, un violon entouré de serge; plus loin une savate agréablement croisée avec un bâton de maître bâtoniste; çà et là des trompes attachées à la tenture; puis, à côté du lit d'étoffe cerise, un grand fouet, mais un fouet royal, car le manche était incrusté de pierreries.....

Sur la cheminée, dont les gorges de marbre et les pieds de biche se découpaient en saillie au grand soleil, reposait une liasse de papiers de musique, à côté d'un bilboquet, et le buste en biscuit de l'acteur Jeannot placé en regard de celui de Voltaire.....

En revanche, il y avait un grand soin et une régularité excessive dans chaque objet de la toilette, dont la plus petite pince était en or. Son fini, son précieux, dépassaient une recherche féminine..... Plusieurs

coffrets élégans en velours bleu de ciel doublé d'émail, des pâtes contenues dans des flacons transparens, le doux esprit des fleurs s'échappant des cassolettes entr'ouvertes, des brosses diverses en vernis-Martin, merveilleusement montées, des cachets exquis sortant de l'atelier de Jollifret le parfumeur, tel était le principal aspect de la toilette.

Sur le sopha, une garniture rayonnante de boutons de strass, le jabot de point d'Angleterre, l'habit de velours ponceau, les manchettes et l'épée de Tonkin ciselée d'or.....

Pour la veste, elle était de satin blanc, avec des nids d'oiseaux brodés sur les poches; la culotte de velours gris de perle, les bas de soie à coins d'or, les souliers à talons rouges.

Sur un petit guéridon en bois de rose près du lit, on voyait des portraits entourés de diamans, dont un *agréable* se serait paré jusqu'au coude, des tabatières et plusieurs montres à chaînes guillochées.....

Si bien qu'en pénétrant ce galant sanctuaire, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « C'est un grand seigneur. »

M. de Vannes, dont l'uniforme assez mûr de lieutenant de dragons contrastait avec ce luxe, examinait la chambre avec un sentiment secret d'envie, quand le chevalier s'écria :

— Eh bien! mon cher, direz-vous que je suis long à me lever?

Il avait sauté du lit avec une prestesse incroyable et se développait à l'œil ébloui du lieutenant dans tout le majestueux relief de sa stature.....

Vêtu d'une longue robe de chambre, ou plutôt d'un peignoir de soie verte à fleurs d'argent dont Jasmin venait de le draper en un clin d'œil, le chevalier tendait la main à M. de Vannes. Cette main était noire et ornée de bagues prodigieusement hautes, qui avaient l'air de vouloir en dissimuler les jointures.....

— Qui me procure l'honneur de vous voir ce matin, mon cher de Vannes? Auriez-vous une affaire? puis-je vous être bon à quelque chose?

— Je viens, mon cher Saint-Georges, prendre de vous, non pas une leçon d'escrime, mais une leçon de bonheur pour ma journée..... Oui, continua M. de Vannes d'un ton qu'il voulait rendre frivole, mais qui n'était que gêné, il est de l'état d'un homme à la mode de savoir parier à coup sûr; et comme je vais de ce pas aux courses de Vincennes, je viens apprendre de vous quelles sont les meilleures chances.

— Voici le programme, répondit négligemment le chevalier en s'asseyant devant son miroir de toilette, orné de rubans jonquille et de billets doux placés au cadre d'or de sa glace, pendant que Jasmin introduisait le perruquier..... Vous permettrez que M. Bruno me coiffe?.... Il a ses armes, et je ne voudrais pas me faire avec lui une mauvaise querelle.....

M. Bruno entra, saupoudré des pieds à la tête comme les *merlans* du jour; il tenait d'une main le fer à toupet, de l'autre un superbe couteau d'ivoire... Jasmin lui arracha avec un dédain profond ces armes vulgaires et tira du nécessaire de son maître une magnifique spatule d'or, meuble habituel qui servait à ramasser la poudre sur le front du chevalier, pour

l'étaler ensuite complaisamment vers le haut des tempes.

— J'ai cru, monsieur le chevalier, que je n'arriverais jamais!..... dit Bruno en débouchant plusieurs flacons dont il se versa voluptueusement l'essence dans les mains..... Il n'est pas facile de marcher par les boues en bas de soie et en souliers plats! Les rues qui avoisinent la vôtre sont pleines de peuple; les carrosses roulent en tous sens.....

— Et tu trouverais fort juste, faquin, que les perruquiers eussent carrosse?....

— Je trouverais au moins fort juste que le coiffeur de M. de Saint-Georges n'allât point à pied.....

— Le maraud a de l'esprit, siffla entre ses dents M. de Vannes. — Mais en effet, continua-t-il en s'approchant de la fenêtre, dont il écarta les rideaux, il n'y a que voitures et coureurs par votre rue, mon cher Saint-Georges. Si tout ce monde se porte à Vincennes..... Vous allez me dire pour qui je dois parier décidément.....

— Pour Bruno ou pour Jasmin, à votre choix, mon cher de Vannes; ce sont les deux plus intrépides Mecklembourgeois que je connaisse..... Un peu lourds au départ, mais ne se laissant pas dépasser.....

— C'est vrai, dit Bruno, avec un mouvement de satisfaction ineffable.....

— C'est vrai! dit Jasmin avec un soupir de douleur.....

» Pour ce qui est d'un service actif, reprit alors Jasmin, M. le chevalier a raison de me poser comme un vrai cheval de race. Je ne conteste pas à Bruno le ti-

tre de Mecklembourgeois, mais je cours comme le fils de *Relaria*, la jument du duc de Chartres.

— Tu feras croire au lieutenant que je veux l'exterminer !

— Encore une année comme celle-ci, monsieur le chevalier, et je serai fourbu, je vous le dis ! Je ne serai pas capable de boutonner vos poignets de chemise ou vos fleurets. Il n'y a pas de jour que vous n'alliez au tir ou au concert, de sorte que je prends cette fois vos pistolets pour votre boîte à violon, cette autre, là boîte à violon pour vos pistolets. Je porte vingt à trente billets amoureux par jour, et vous en rapporte le double..... En voici quinze ou seize qui vous attendent encore là sur ce plateau..... Tous les quartiers vous sont bons, et je vais d'ici jusqu'en dehors de la porte Saint-Honoré, et de la porte Saint-Honoré au Marais. Il faudrait être nègre, je veux dire coureur, reprit Jasmin, pour tenir à ce métier ! Hier, pas plus tard qu'hier, j'ai cru que la veine de mes fatigues tarirait ; bast ! vous m'envoyez dans la plaine des Sablons pour un ancien piqueur du roi qui a la fièvre..... J'ai gagné la sienne rien qu'à courir, et je vous préviens que si une autre fois vous me donnez encore une poularde de Rennes à lui porter, il risque fort de ne pas la tordre et l'avaler ! Des poulardes de Rennes ! des poulardes rôties au feu des cuisines du duc d'Orléans pour ces gens-là ! fi, monsieur, fi donc ! et un panier de vin de six bouteilles, encore !

— Silence, monsieur Jasmin ; ce piqueur vaut mieux que vous, qui n'êtes qu'un méchant ivrogne. Ce brave homme, continua-t-il en se tournant vers de

Vannes, m'a appris la trompe pendant six mois. C'est Souré, celui qui sonnait si bien aux Saint-Hubert de Compiègne.....

— Monsieur le chevalier, dit Jasmin avec un air de solennelle affliction et comme oppressé de ce qu'il allait dire à Saint-Georges, monsieur le chevalier, j'ai un aveu à vous faire.....

— Un aveu! monsieur Jasmin; parlez.....

— Eh bien! il faut vous résoudre à me quitter, monsieur le chevalier..... N'allez pas croire que ce soit par dégoût de ma condition, au moins! non; ce que j'en ait dit tout à l'heure, c'est par boutade; vous avez de bons momens..... Mais, monsieur le chevalier, je me marie.

— Et qui épouses-tu, monsieur Jasmin? dit Saint-Georges, quelque peu surpris de cette retraite inattendue.

— Mademoiselle Rosette, monsieur le chevalier; une repasseuse adorable du quai de Bercy.

— Rosette, qu'est-ce que cela?

— Elle se dit la nièce d'un gentilhomme *colon*, qui est mort aux îles et dont elle espère du bien.....

— Vous êtes un imbécile, Jasmin; quelque petite fille qui se gausse de vous.

— Je ne pense pas, monsieur le chevalier; d'ailleurs je ne déroge point, elle va devenir pomponnière de Mme de Blot.

— Peste! si elle copie sa maîtresse, elle sera bientôt réduite à rien! Vous savez, de Vannes, continua le chevalier, voilà un an que pour se faire maigrir la de Blot s'est mise au lait! Mais voyez donc

comme cela tombe, continua-t-il en ajustant une de ses boucles dans la glace, moi qui cherche partout un *heiduque!* Jamais, au grand jamais, ce Jasmin n'eût fait mon affaire! Nous avons pourtant passé deux années ensemble.....

Le valet de chambre sortait pour préparer la toilette de son ex-maître ; il entendit ces dernières paroles, et de son œil gauche déborda une larme de réserve comme tout parfait valet de chambre doit en avoir une. Mais l'amour de Rosette lui tenait au cœur, Rosetté, fleur virginale qu'il voulait mettre en sûreté sous la serre chaude de l'hymen.

— C'est une chose fort à la mode qu'un heiduque, reprit M. de Vannes ; ma tante, la comtesse de Godrécourt, vient d'en perdre un qu'elle n'eût pas cédé pour la rançon d'un roi. Mais n'avez-vous pas déjà une négresse, chevalier ?

Saint-Georges parut troublé, il chiffonna plusieurs rubans avec précipitation et balbutia un :

— Je ne sais.....

— Parbleu ! je viens de la voir s'abîmer comme une ombre noire dans un des cabinets attenant à votre pièce d'entrée. Il faisait petit jour chez vous, je n'ai pu distinguer si elle était belle ou non ; mais je vous sais homme de goût ; vous me la ferez voir, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup les négresses.

La gêne de Saint-Georges, à ce dernier mot, devint si visible qu'il rompit les chiens subitement et dit à de Vannes, auquel il représenta le programme des courses :

— Lieutenant, pour qui voulez-vous parier ? La

première partie, vous le voyez, est entre miss *Musk*, au comte de Lauraguais ; il revient de son exil exprès pour la faire courir..... Son concurrent est *Corner*, à M. le comte d'Artois. Pariez pour ce dernier.....

— Si j'ose ouvrir un avis, insinua doucement M. Bruno en faisant ployer sous ses doigts un crochet rebelle et en présentant à Saint-Georges son miroir de toilette, — pariez, monsieur le lieutenant, pour M. le chevalier ; il a du bonheur..... je ne vous dis que cela.

Et M. Bruno, par un coup d'œil subtil qu'il échangeait subtilement avec M. de Vannes, lui indiquait une pile de louis sur un des coins de la cheminée. Cette somme n'avait pas encore tenté, il faut le croire, les nerfs olfactifs du lieutenant, car, dès qu'il la vit, il courut les bras étendus vers elle et s'écria :

— Voilà, chevalier, une pyramide qui prouve en effet votre bonheur ! Est-ce au jeu de son altesse sérénissime le duc d'Orléans que vous avez raflé pareil gain ?

— Pas le moins du monde ; c'est un pari..... Mon Dieu, oui ! le banquier Duhamel, ce vieil avare ! il a, vous le savez, la fureur de postuler pour son neveu. J'ai parié que le duc d'Orléans lirait avant hier, à huit heures, un placet de ce jeune abbé, qui demande un bénéfice à Bar-sur-Aube, et que, ce qui est plus grave, il lui accorderait la place. Il devait y avoir séance de l'escamoteur Pinetti, le même qui a broyé l'autre soir dans un mortier la montre de M. le duc

d'Orléans. Sans rien dire au prince de la pétition, j'ai prévenu Pinetti qu'il ne rendît point la montre à son altesse qu'elle n'eût signé *pour le diable* un acte annonçant sa soumission aveugle à ses arrêts. Vous pensez bien que cet acte, c'était la pétition de l'abbé. Aussi son altesse n'a-t-elle pu s'empêcher de rire quand elle a vu que le diable lui avait fait signer un bénéfice!... Duhamel a perdu et gagné tout à la fois. Il m'a envoyé cet or. Vous voyez que c'est un digne Turcaret!

— Et vous êtes, Saint-Georges, un véritable Moncade! La petite maison de Mlle Dervieux n'a rien qui vaille votre luxe; vous faites de la musique avec des marquises, de l'esprit avec Laclos et des armes avec la chevalière d'Éon! On vous veut, on vous désire, on vous craint; les beaux de Trianon se meurent de vous..... A propos, au milieu de tous vos flacons d'essence, n'avez-vous pas, mon cher, un cordial quelconque? Je suis sur les dents, étant venu de Versailles sans débrider.....

— Jasmin! des biscuits et du vin des Canaries! Il y a, mon cher de Vannes, un pâté de Périgueux à l'office.....

— Je ne refuserai pas le Périgueux, dit le capitaine à Jasmin, qui apporta un guéridon tout dressé.

— Servi à la baguette! reprit de Vannes avec cet air de flagornerie qui lui était habituel. Savez-vous, mon cher Saint-Georges, qu'indépendamment de votre supériorité dans tout ce qui est exercice,

vous êtes l'*Américain*, le *créole* le plus heureux de Paris ?

Ce titre de *créole*, auquel Saint-Georges tenait prodigieusement, répandit un rayon d'épanouissement sur sa figure.

— Vous devez avoir beaucoup d'amis!..... autant que de femmes, si le ciel est juste, continua de Vannes.

— Pour les femmes, mon cher, vous pourriez ne pas vous tromper ; j'ai fait mes preuves!... Le boudoir est cependant plus glissant parfois que la salle d'armes, témoin cette lettre que j'ouvre et qui est parbleu de Vestris, le dieu de la danse. Ne m'interdit-il pas d'aller sur ses brisées près de ses écolières, grandes dames ou danseuses! Ce sera depuis ma rencontre chez la Guimard, rencontre admirable, en vérité, où M. Vestris m'a trouvé, sa propre pochette en main, lui montrant un pas créole!... Comprenez-vous quelle a dû être sa fureur! Je supplantais le dieu avec son arc et ses javelots!

— Il y avait de quoi l'irriter.

— Je le crois! D'autant que je maltraitais fort sa pochette et que je prenais un malin plaisir à lui essouffler sa danseuse! Il répétait toujours : « Ménagez-la! » Je n'écoutais pas. Vous eussiez bien ri de le voir gesticuler avec ses bras de faune, me redemandant sa pochette et son élève par tous les dieux du Styx et de l'Opéra! Je crois, en vérité, que son titre de professeur méconnu lui avait monté la tête, car il m'a fallu presque me fâcher pour le mettre à la raison!

— N'importe, chevalier, n'espérez pas qu'il vous pardonne, dit de Vannes la bouche pleine. Sa lettre doit être celle d'un danseur capable de tout.

— Capable du moins d'estropier l'orthographe ; il écrit *danse* par un *c*. Voyez, Bruno, reprit Saint-Georges, voici un autographe de Vestris pour en faire des papillottes.

— Monsieur le chevalier n'y a pas pris garde assurément, dit Bruno, il y a une seconde page derrière la première.

— Il a le coup d'œil fin, ce Bruno ; c'est parbleu vrai..... Voyons..... une invitation amoureuse de la Guimard ! Et sur le papier de Vestris, son amant ! quelle irrévérence !

— Vous avez raison, ajouta de Vannes après avoir parcouru la lettre, elle vous demande de porter aux courses de Vincennes une fleur d'oranger à votre boutonnière... Vous la lui remettrez ce soir dans les coulisses.....

— D'abord je ne puis aller ce soir à l'Opéra, puis la fleur d'oranger n'a rien de commun avec les danseuses ! J'ai promis d'ailleurs cette rose-mousse à quelqu'un.

Il porta la main vers une tasse de vieux Sèvres reposant sur le petit guéridon, près de sa toilette. La rose-mousse couronnait la tasse que venait d'apporter le valet de chambre quelques secondes avant.

— Bien, dit le chevalier ; Jasmin, puisque tu es encore aujourd'hui à mon service, habille-moi, M. Bruno a fini.

M. Bruno avait terminé en effet son échafaudage plâtré ; il contemplait son œuvre avec l'orgueil d'un artiste, et il en avait le droit. M. Bruno était un des meilleurs perruquiers de Paris; il précédait Gardanne, Saint-Georges l'avait mis à la mode en peu de temps. Le chevalier sortit de dessous la houppe de M. Bruno avec un masque blanc sur le visage ; il l'essuya avec un linge fin et parfumé, répandit sur son cou nu un extrait particulier; cela fait, il passa plusieurs bagues à ses doigts et regarda avec complaisance ses dents, qu'il avait fort belles. Mme de Genlis disait de ses dents que c'étaient deux rangées de perles sur du velours noir.

— Ah ça, monsieur Jasmin, c'est donc aujourd'hui la petite poste ? reprit-il en trouvant encore une lettre qui avait glissé sous le plateau d'argent de sa toilette. Ce poulet-ci est parbleu d'un nouveau genre ! Voyez donc, de Vannes, vous qui êtes mon lecteur ; pour moi, je suis tenu par l'heure et par Jasmin, qui me passe ma veste.....

— Voilà une curieuse lettre ! fit le lieutenant en la retournant dans tous les sens; elle est cachetée avec de la mie de pain !

— Vous pouvez la déchiffrer ?

— Pas encore..... Ce sera, chevalier, quelque pauvre fille innocente... comme la Rosette de M. Jasmin, votre valet..... Elle implore sans doute votre protection.

— Comment oses-tu, maraud, recevoir des lettres pareilles? dit Saint-Georges à Jasmin en jetant un coup d'œil sur le papier torchon de l'épître.

— La demande est divine, adorable, chevalier! c'est un placet dans les règles..... Un homme ruiné qui vous sollicite pour entrer chez vous à titre d'intendant ou de domestique; tout lui va! Il prétend vous avoir connu tout enfant aux colonies... Quelque intrigant! Cependant à sa lettre je suis tenté de le croire un imbécile.....

— C'est juste ce qu'il faut pour être *heiduque*, dit Saint-Georges.

» *Nous autres créoles*, continua-t-il en jetant sur de Vannes un regard d'assurance; *nous autres créoles*, nous étonnons les femmes de Paris par je ne sais quoi de grand et de somptueux qu'elles nous supposent. En voici une, — il donnait à de Vannes une lettre ouverte, — qui me demande cent louis et me prie ensuite de *l'oublier*. Le terme est joli!... La malheureuse ignore sans doute que je fais graver en ce moment des *concertos* qui me coûtent des frais!.....

— Et dont chacun parle, mon cher Saint-Georges, — de Vannes se versait alors une rasade de vin des Canaries, — ainsi que de l'opéra que vous composez avec Laclos. Le colonel Despach, qui l'a entendu à Saint-Assise, en a fait un éloge pompeux à Versailles; Desmaillot et Chabanon se feraient tuer plutôt que de douter d'un succès à la Comédie-Italienne..... Pour moi, j'ai manqué de cravacher, il y a dix jours, au café des Arts, à Paris, le chevalier de la Morlière, ce bâilleur entêté, que l'on voit se détraquer par ton la mâchoire à tous les spectacles; imaginez-vous qu'il vous niait le mérite de sentir Haydn, à vous

qui avez fait connaître le premier en France ses symphonies!

— Le chevalier de la Morlière peut nier ma science musicale tant qu'il *me* plaira; mais il ne niera pas que je ne l'aie boutonné dix fois, il y a huit jours, devant M. le comte Dolcy, à la salle d'armes. Depuis mon aventure du *boisseau de fleurets* avec lui...

— Ah! contez-moi cela, chevalier, s'écria M. de Vannes en se rapprochant cauteleusement de la cheminée, où était la pile de louis, je le hais à mort; n'ose-t-il pas insinuer que je triche au jeu? Je lui ai fait dire qu'un lieutenant de dragons, réintégré comme moi dans son corps depuis deux ans, ne trichait pas du moins à l'espadon, et je l'attends... Mais contez-moi le fait, j'en profiterai en temps et lieu.....

— Le carrosse de Mme la marquise de Montesson est dans la cour! annonça Jasmin du pas de la porte, qu'il entr'ouvrit. Ces dames attendent monsieur le chevalier.

— Allons! me voilà donc obligé de renoncer à l'histoire du boisseau de fleurets! dit M. de Vannes avec un air de regret affecté.

Il prit son casque, qu'il avait posé sur la cheminée; ce mouvement fit rouler à terre quelques pièces d'or. M. de Vannes se baissa officieusement.....

— Ramasse ces pièces, Jasmin. Capitaine, ne vous courbez donc pas. Il y a là cent louis..... Encore une fois, mon cher de Vannes, vous m'excusez, mais je suis avec des dames. Puisque vous allez aux courses et que vous êtes curieux de parier, pariez pour *Corner*, à M. le comte d'Artois.

Saint-Georges roulait déjà dans un carrosse aux armes de la maison d'Orléans, que M. de Vannes, la main serrée contre le gousset de sa soubreveste, répétait en frôlant le mur qui menait au tripot de l'hôtel d'Angleterre :

— C'est cela, mulâtre! crois et fais croire que je vais parier aux courses de Vincennes, tu ignores que de ce pas je me rends à mon enfer accoutumé..... Je vais faire suer sur le tapis les pièces d'or, ce métal jaune comme toi!

Il s'écria en franchissant le seuil du tripot :

— Allons! mes éloges à l'idole du jour m'auront du moins rapporté! J'ai bien fait de me baisser..... Jasmin n'en dira rien, il quitte son maître..... L'or du mulâtre va sauter!

II.

Le Palais-Royal.

> C'est un jeune homme qui a les épaules larges et de la taille, un nègre d'ailleurs, un homme noir!
>
> (LA BRUYÈRE.)

Les courses de Vincennes étaient finies; la brillante voiture qui avait pris le chevalier à son hôtel rentrait le soir au Palais-Royal.....

Sous le vestibule du grand escalier se tenaient six laquais à livrée rouge qui, dès que le roulement du carrosse se fit entendre, quittèrent bien vite les jeux de cartes et les dés qu'ils maniaient entre eux sur les banquettes de velours.....

Le suisse frappa de sa canne à pommeau d'argent les dalles luisantes du feu des lanternes, et l'équipage, précédé de deux piqueurs nègres à cheval, de la maison d'Orléans, entra sous la voûte.....

Le carrosse de Mme de Montesson tourna comme un gant sous ces murailles, mené qu'il était par un cocher athlétique, poudré à frimas, et dont la tête eût dépassé l'impériale d'un carrosse du temps de Louis XIV. Il couvrait les glaces de ses deux larges

basques galonnées et brodées; c'était un gros buveur très-ami de M. Collé, il s'appelait Chamoran.

Madame de Montesson occupait le fond de la voiture avec Mme de Blot; sur le devant étaient MM. de Valence, de Brancas et de Saint-Georges, tous la tête nue.

Il ne faut pas oublier un carlin à grelots d'or, nommé *Tircis*, très-surveillé sur le strapontin de gauche par Mme de Montesson, depuis un certain naufrage qu'il avait fait dans un des bassins de Saint-Assise.....

Sur le strapontin qui se lève à droite, il y a également une forme indécise, oblongue, qui se tient collée contre la glace du carrosse, c'est M. Nollot, le maître de harpe de Mme la marquise.

Les candélabres à trois branches soulevés par les laquais éclairent tout ce monde doré à la descente du carrosse..... Tircis pousse un cri, M. Nollot lui a marché sur la patte; c'est le troisième méfait du pauvre maître de harpe, qui, pendant les courses, a commis déjà deux erreurs, celle de parler beaucoup trop des livres de Mme de Genlis, et pas assez des peintures à l'huile de Mme de Montesson.

On traverse la galerie, dans laquelle il n'y a rien d'inusité ce jour-là; elle est plus riche en tableaux que ne le sera jamais celle de M. de Calonne. Les femmes comme les hommes se ressentent des fatigues de la course; tout ce que cinq ou six heures de toilette peuvent laisser d'ennui sur le visage pèse sur cette compagnie. Les croisées donnant sur le jardin sont ouvertes; autant il y a de silence dans cette vaste

galerie précédant tous les salons, autant le bruit des voix et des instrumens emplit les feuillages verts et les cafés.

Entre toutes les autres, une voix pure et fraîche s'élève; elle est accompagnée d'une guitare dont les notes arrivent à l'oreille avec les frais bruissemens des jets d'eau et les odorantes senteurs de la grande pelouse.

— C'est Alsevédo qui chante, dit Saint-Georges, écoutons-le!

Un clair de lune ravissant blanchissait alors les allées; il n'y avait qu'une masse noire au milieu du jardin, c'était le cirque du Palais-Royal.

De la fenêtre où la compagnie se trouvait placée le regard embrassait le cadre illuminé des bâtimens, dont les belles lignes rappellent celles des Procuraties de Venise. Un ciel d'un bleu vif, troué çà et là de scintillantes étoiles, semblait sourire amoureusement au jardin, où couraient des lueurs mystérieuses. Vus de ce balcon, les quinconces régulièrement taillés semblaient une bande de soie verte sur laquelle sautaient quelques linotes et des pinsons assez hardis pour écouter les chanteurs du haut de ce trône aérien.

Il était difficile de se défendre contre le charme enivrant de pareille soirée..... Une brise tiède et fine dérangeait mollement les écharpes de toutes ces femmes assistant à ces représentations improvisées, dont Saint-Georges et Garat prirent eux-mêmes leur part à des temps moins éloignés. A juger des objets par la sensation qu'ils soulèvent, ce jardin rempli de filles d'Opéra et de Galathées peu curieuses de se cacher,

devait jeter dans l'âme d'un jeune homme naïf de singuliers étonnemens. La foule s'y portait, les femmes y donnaient le ton ; ce n'était partout que marchés clandestins, témérités permises, parfums, lasciveté folle. Mlles Duthé, Guimard, Sophie Arnould, que vous aviez vues involontairement la veille au Waux-hall ou au Colysée, s'y promenaient en robes flottantes, avec d'énormes bouquets et des poudres odorantes à leurs cheveux, répandant ainsi autour d'elles l'arome d'une cassolette. Laissant au boulevard du Temple et aux bourgeois les parades de saltimbanques et les fantoccini de Carlo Perico ; elles allaient entendre jouer de la harpe, du violon ou de la guitare dans cette trop célèbre allée où la voix fougueuse de Camille Desmoulins, succédant à tant de murmures amoureux, devait retentir plus tard près les charmilles devenues le palladium des nouvellistes.

Le bruit des cuillères cessa bientôt sur les tables du jardin ; les dégustateurs de sorbets écoutaient les sons purs d'Alsevédo chantant une romance d'Albanèze.

La voix du chanteur manquait d'étendue, mais le sentiment en était divin. L'intelligence et le goût suppléaient chez lui à la faiblesse des moyens ; il n'annonçait pas avec affectation les consonnes de la gorge ou des lèvres avant de les prononcer, il avait ce goût du chant qui fit une merveille de Garat.

Mme de Montesson l'écoutait avidement..... Passionnée pour la musique, se piquant de bien juger et rivale en fait de harpe de Mme de Genlis, elle s'écria :

— Quel dommage, Saint-Georges, que votre violon ne soutienne pas le chant d'Alsevédo !

Saint-Georges ne répondit que par une légère inclination de tête, qui fit voler une partie de sa poudre dans les yeux de M. Nollot. En sa qualité de professeur de harpe, M. Nollot abominait le violon.

— Voyez donc, mesdames ! voilà M. de Lauraguais avec M. de Guines ! dit M. Nollot en les montrant tous deux sous la fenêtre à Mme de Montesson, qui se pencha vers Mme de Blot avec un mouvement marqué de dépit ; nouvelle maladresse du pauvre Nollot : il oubliait que M. le comte de Guines avait été fort avant dans les bonnes grâces de Mme de Montesson et que depuis son mariage avec le duc d'Orléans, on évitait de prononcer son nom devant elle.

M. de Valence, qui se trouvait dans le même cas, comprit fort bien, et pour réparer la sottise de M. Nollot :

— Parbleu ! M. de Lauraguais, dit-il, passe bien fièrement, mesdames ! Ne dirait-on pas qu'il a gagné ce matin ; et pourtant, vous le savez, il a perdu contre M. le comte d'Artois !

— Et moi, j'ai gagné ! dit avec une impudence rayonnante M. de Vannes à Saint-Georges, en lui frappant sur l'épaule familièrement. Mon ami, mon cher ami, c'est à vous que je dois cela !

M. de Vannes était aussi splendidement vêtu qu'il avait paru râpé le matin même à Saint-Georges. La vie de certains joueurs est faite ainsi, un composé de misère et d'éclat. En sa qualité de lieutenant de dragons et de cadet noble de Saint-Malo, il était toléré

de Mlle Béraud de la Haye, fille elle-même d'un capitaine négrier de Saint-Malo, veuve à cette heure du marquis de Montesson, et devenue *duchesse d'Orléans*, sans que son mariage avec le duc fût avoué ostensiblement.

— Son altesse est-elle revenue de l'Opéra? demanda étourdiment M. de Vannes à M. de Brancas.

Le vieux de Brancas, qui desserrait rarement les lèvres, se les mordit pour lui répondre sèchement :

— Elle y est.

— Vous verrez que le *bon prince* m'empêchera ce soir de prendre mon laitage et mes rôties, dit Mme de Blot d'un air d'amadryade plaintive. M. de Valence, j'engraisse à vue d'œil, au lieu de diminuer : c'est désolant! Mlle Bertin ose prétendre cependant que je maigris!

» Savez-vous, chevalier, continua-t-elle en se retournant vers Saint-Georges, dont les regards ne quittaient pas le jardin, savez-vous que vous avez là un habit étourdissant? Je commence à croire que si l'on ne peut avoir votre brodeur, c'est que vous l'occupez exprès toute l'année, afin qu'il ne travaille pas pour d'autres! Mais qu'est-ce? vous semblez avoir de l'ennui.

Elle s'était rapprochée insidieusement de cette fenêtre. Mme de Montesson ne l'avait pas entendue, par bonheur; sans cela, et sur ce seul mot d'*ennui*, Mme de Blot courait grand risque d'être en défaveur pour huit grands jours.

— Oserais-je vous demander ce que vous regardez là? dit Mme de Blot au chevalier.

Saint-Georges ne répondit pas ; mais, comme s'il eût ressenti une émotion violente, tous les muscles de son visage se contractèrent.

— C'est bien elle ! c'est elle ! murmura-t-il en refermant la fenêtre.

— Monseigneur ! annonça la voix claire d'un valet de chambre, en ouvrant avec fracas les portes de la galerie.

Le duc d'Orléans rentrait en effet de l'Opéra. Il parut peu surpris de trouver ses familiers ordinaires dans la galerie. La fraîcheur qui régnait en cet endroit était suave... Il se jeta pesamment sur un fauteuil que venait d'avancer M. Nollot. Le fauteuil poussa un cri.

— Malheureux Tircis ! s'écria la marquise, monseigneur va l'écraser !

— Rassurez-vous, madame de Montesson ; il est vivant, il jappe et pourra faire encore sa partie dans les concerts de harpe de M. Nollot.

N'est-ce pas, Tircis ? reprit-il en cassant pour le carlin une dariole qu'il tira de sa poche et dont il lui donna la moitié. — Je suis exterminé de l'Opéra, bien qu'on ait repris *Daphnis et Eglé*[1]..... continua-t-il en bâillant.

— Nous écoutions Alsevédo, monseigneur, dit en s'avançant doucereusement la marquise de Montesson, qui lui présenta sa boîte.

— J'ai une triste nouvelle à donner à Mme de Blot, marquise, le lait de son souper a été lampé par un

[1] Opéra de Collé.

insidieux matou, M. Chouzin, le chauffe-cire du garde des sceaux, qui était venu ce soir de Versailles à pied, faute de voitures, pour m'apporter une expédition. C'est Dauphin qui me l'a dit en montant... Ce pauvre M. Chouzin! il n'a trouvé que le lait de Mme de Blot; tous les domestiques étaient dehors.

— Il est écrit que je ne pourrai maigrir! s'écria Mme de Blot en affectant de serrer entre ses doigts sa taille de guêpe. Je veux avoir une chèvre avec des rubans roses, dès demain! oui, je l'éleverai, je la trairai! Il me faut du lait de chèvre!

— Cher Saint-Georges, dit le duc, nous préparez-vous un assaut ou un concert? Il paraît que la chevalière d'Éon vous cherche partout : est-ce pour vous épouser? Que diraient alors les déesses de l'Opéra?

A propos, nous aurons une chasse à courre samedi, à Sainte-Assise. Nous boirons, oh! mais nous boirons, ventre-choux! Vous verrez comment je bois!

Des dons de Bacchus et de Flore
A vos yeux je veux me parer.....

comme dit M. Collé. Voici les nouvelles : La Urbain, la petite Beze, la Chouchou et la Renard sont renvoyées de l'Opéra; M. le duc de Chartres s'est ennuyé de rester six jours chez les Penthièvre..... il est à Choisy-le-Roi.

Le duc d'Orléans continua de parler tout seul de la sorte l'espace d'un grand quart d'heure, riant tout haut de ce qu'il nommait ses *nouvelles*. Son apparition causait évidemment à Mme de Montesson une

contrariété plus vive encore que ses discours. Heureuse de faire valoir l'extérieur et les talens de Saint-Georges, son protégé, devant quelques-unes de ses amies qui avaient les grandes entrées au palais, mais que diverses absences dans leurs terres avaient jusque-là privées d'en jouir, elle avait préparé, à l'insu du duc d'Orléans, un ambigu dont elle n'avait dit mot à personne. La marquise espérait que, retenu dans les coulisses de l'Opéra par Mlle Allard, dont le prince semblait depuis longtemps très-épris, il céderait à la proposition adroite d'un souper, faite par M. de Durfort, son premier gentilhomme de la chambre, et Mme d'Osmond, qui l'accompagnaient.

En historien consciencieux, nous devons dire que rien de coupable ne devait avoir lieu à cette collation préméditée par Mme de Montesson; seulement la goinfrerie de son altesse royale était connue, ainsi que son goût pour certaines comédies licencieuses renouvelées de son grand-père le régent, Mme de Montesson avait jugé convenable de l'éloigner. En s'affranchissant de sa présence, elle se laissait d'ailleurs à elle-même plus de liberté avec son amant.

Cet amant, c'était Saint-Georges.

Comment un mulâtre, un homme que la seule couleur de son épiderme eût fait exclure avec violence de la société française sous les règnes précédens, se trouvait-il parvenu à ce singulier favoritisme? C'est ce que le caprice de Mme de Montesson, la *maîtresse-épouse* d'un prince du sang, pour un homme bien fait pouvait s'expliquer à elle-même, mais ce que la coterie du Palais-Royal même, après

2.

la cour de Versailles, ne devait constater qu'avec répugnance.

Il importe ici de préciser en quelques lignes cette disposition étrange du dix-huitième siècle à se décrier, de son propre aveu, aux yeux de sa noblesse et de ses vrais partisans.

La société française, qui semblait prendre à tâche de se décomposer elle-même en admettant sans examen dans son sein tous les masques qui l'amusaient, ne comprenait guère l'écueil de ces acceptations frivoles. Ayant décidé qu'il lui fallait du plaisir et de la distraction à tout prix, elle allait au-devant de l'homme assez en fonds pour lui en donner ; or, il faut le dire, ce n'était pas là le fait des philosophes. A part les jouissances intellectuelles que pouvaient donner leurs écrits, et l'intérêt que certains esprits devaient prendre à leurs escrimes réciproques, le sérieux n'obtenait guère le privilége de l'attention ; il importunait, on le tournait en ridicule. Le seul sérieux qui eut du succès, ce fut celui du docteur Franklin, arrivant plus tard à Paris avec ses prospectus contre la foudre, ses lunettes vertes et son chapeau de quaker. Comme un malade a soin de fuir les gens qui lui parlent de sa maladie, le dix-huitième siècle se fit un devoir de fuir les sophistes assez forts pour lui résister et l'éclairer, témoin Rousseau, contre lequel le monde se roidit, pendant qu'il accueillait frénétiquement, à certains intervalles, dans ses salons, Voltaire, dont le véritable salon fut celui du roi de Prusse. De ce grand mépris pour les idées devait résulter nécessairement un amour indiscipliné pour la

forme. Le dix-huitième siècle s'ennuya bientôt de ses éternels marquis, types prévus par la comédie aristophanique de Molière; ils ne pouvaient plus l'étonner, lui qui avait Richelieu! Sa condescendance coupable s'en fut chercher d'autres acteurs; il s'embarrassa peu du lieu où il les ramasserait; il remua tout, la bourgeoisie, le bas peuple; rassasié de plaisirs et retenant toutefois sa coupe de ses doigts lassés, il la tendit à qui voulut la remplir, au comédien, paria de sa société; au villageois, qu'il fit dîner à sa table, comme le marquis de Brunoy; au mulâtre enfin, qui jusque-là montait derrière l'équipage sans se pavaner encore sur ses coussins!

Ce temps-là fut le temps des engouemens. Quelle activité, quelle fièvre! Entraînées sur une pente inévitable, les femmes semblaient pressentir cette ère funeste qui vint tout d'un coup glacer le sourire à leurs lèvres roses; les hommes luttaient entre eux de grâce et de somptuosité. Le règne de Louis XV venait de s'éteindre dans de ténébreuses tristesses de cour; il fallait revivre et saluer un avénement nouveau, celui de Louis XVI, qui délivrait le peuple de la tyrannie exclusive des courtisanes en titre! Le mariage de ce prince était venu rassurer la conscience timorée des censeurs. Marie-Antoinette, plus belle encore que son marbre éclos sous les doigts de Pigal, apparaissait comme une fée secourable à tous les ennuis. Autour d'elle se pressait l'élite des plus beaux jeunes seigneurs, l'élite des femmes nobles et accomplies, étoiles adorables, satellites de cet astre qui rayonnait si doucement tous les soirs sur les gazons de Versailles

ou de Saint-Cloud. C'était le temps où tout ce qui était fier et ingénieux parvenait, où les officiers de dragons étaient aussi charmans que Florian, Parny et Boufflers. En vouant elle-même son pinceau aux physionomistes de cette cour, Mme Lebrun la servait de toutes les inépuisables coquetteries d'un talent de femme ; elle lui indiquait des agrémens de parure qui relevaient encore sa grâce !

Cette cour nouvelle s'organisa vite en deux camps; ses cocardes furent tranchées. Aux jeunes hommes vraiment nobles et fidèles de cœur à la monarchie s'ouvrit le petit Trianon, temple chéri de la jeune reine ; aux moins favorisés du côté de la naissance et aux mécontens, le Palais-Royal.

De là une lutte, une sorte de parti publiquement déclaré, même avant que le duc de Chartres, devenu depuis le duc d'Orléans-Égalité, ne s'avouât d'un parti et qu'il fût question pour lui de cet exil de Villers-Cotterets, équivalant à la punition d'une forfaiture.

Le plan de ce récit nous fera plus tard soulever le voile parfumé de Trianon, le brillant cortége de Marie-Antoinette et des *beaux* de sa cour se déroulera aux yeux du lecteur ; mettons-le à cette heure en présence des *beaux* du Palais-Royal.

A leur tête il fallait bien placer M. de Valence.

M. de Valence, qui épousa (on sait pourquoi et dans quelle singulière circonstance) Mlle de Genlis, petite-nièce de Mme la marquise de Montesson, était un grand brun, assez élégant de sa personne, avant que Napoléon l'eût admis au rang de sénateur à la

sollicitation de Mme de Montesson. Il était de toutes les chasses de Gennevilliers, du Raincy et de Villers-Cotterets. Mme de Montesson l'avait aimé, et la meilleure preuve des dangers qu'elle voulait bien encourir pour M. de Valence est le fameux tête-à-tête de Sainte-Assise, si brusquement interrompu et si astucieusement dénoué par l'*épouse* du duc d'Orléans. Cette comédie, où elle se montra meilleure actrice que sur son théâtre, n'avait point altéré l'amitié de M. de Valence; il est vrai de dire aussi que Mlle de Genlis, qu'elle lui imposa, était de bonne famille, riche héritière, et plus riche certainement que M. de Valence.

Avant M. de Valence, et aussi avant le sérénissime hymen de monseigneur le duc d'Orléans, Mme de Montesson avait distingué M. de Guines. M. de Guines était comte, il était beau parleur, il chantait au clavecin. Mme de Genlis ne cachait pas son faible pour lui; il n'avait qu'un tort, celui de parler toujours du roi de Prusse, ce qui donna à Philippe d'Orléans, dont il gênait déjà la flamme amoureuse, l'idée ingénieuse de l'écarter et de le nommer ambassadeur en ce pays.

Venait ensuite au rang des séides de Mme la marquise un énorme capitaine au régiment de Royal-Cravate, M. Gabriel d'Osmond, le malencontreux ou le *brise tout*, comme l'appelle quelque part la spirituelle marquise de Créquy; c'était lui qui cassait le mieux les porcelaines et les magots de la Chine, lui encore qui faisait lever ou baisser trop tôt la toile pour les spectacles de Mme de Montesson, ce qui lui occa-

sionna un jour une belle querelle avec le chevalier de Bonnard, alors précepteur du duc de Valois (à cette heure Louis-Philippe).

— La pièce fût-elle de vous, monsieur Bonnard, dit-il grossièrement au chevalier, dont la seule présence du duc d'Orléans sur *son* théâtre put contenir la fureur, elle ne perdra rien pour attendre, *la pièce!*

— Je sors de l'artillerie, répondit Bonnard (qui avait en effet servi dans ce corps), et, je le déclare, je n'ai jamais vu de pièce si lourde que vous!

C'était le même M. d'Osmond qui disait des *tendrons* de veau et se croyait mystifié dans le personnage de *Cocatrix*, tragédie amphigouristique de Collé.

M. de Brancas était un de ces vieux seigneurs qui ont bien vécu, et malheureusement *vécu en poste*, comme dit Ravanne, le page du régent. C'était lui que le duc d'Orléans forçait de mettre un bonnet de coton pour le faire promener dans ses cuisines, où il discutait lui-même, on le sait, les plats en vrai cordon-bleu. M. de Brancas n'osait trop le contredire; il se rejetait sur les axiomes de Rotisset, maître d'hôtel du maréchal de Saxe. Ce Rotisset avait publié un livre orné de cette épigraphe contre le corps antique et respecté des cuisinières :

« En fait de *cuisinières*, je n'ai jamais estimé que *celles de fer-blanc.* »

M. de Brancas avait de belles manières, on lui disait de l'esprit. Il ne quittait guère la société de

M. le chevalier de Tymbrune, oncle et curateur du vicomte de Valence. Ce qui le rendit un homme indispensable jusqu'à la fin de ses jours, c'est qu'il s'évertua par la suite à répandre, avec une complaisance exemplaire, dans tous les cercles, *le Théâtre des jeunes personnes*, de Mme de Genlis.

Le premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans, M. de Durfort, avait la double manie des testamens et des tulipes. Il achetait des tulipes et faisait son testament trois fois par semaine. C'est lui qui joua du reste au marchand de chevaux Septenville, personnage ridiculement engoué de sa fortune, la plaisanterie du *neveu du roi de Maroc*.

Ce neveu était venu à Paris en qualité d'ambassadeur de M. son oncle. M. de Durfort, à qui il avait fait payer des chevaux le triple de leur valeur, profita de cette occasion pour persuader à Septenville qu'il devait inviter le prince marocain. Voilà Septenville en mouvement : il bouleverse sa maison de campagne, maison fort belle, située à Ville-d'Avray, pour recevoir le neveu du roi de Maroc. Il commande un feu à Torré; il invite les violons de l'Opéra et surtout les jolies femmes. M. de Durfort, qui savait par cœur *les Précieuses*, n'en voulait plus. Un sien valet, du nom de La Trompe, fut déguisé en prince marocain; il arriva, accompagné de toute sa cour, à la grille de Septenville. Le marchand de chevaux ne se possédait pas de joie. Il n'osait point s'asseoir, et la serviette sous le bras, il se tenait derrière le fauteuil de l'ambassadeur. La comédie finit par le bâton, comme celle de Mascarille; La Trompe en fut quitte pour

une volée de bois vert, et Septenville pour les frais. Cette imagination de M. de Durfort prouve du moins qu'il appréciait Molière.

Que dire du marquis de Valençay, sinon qu'il était poli ; de M. de Ségur, qu'on le reconnaissait pour un conteur spirituel ; de M. de Périgny, qu'il était l'ami du prince? M. de Durfort et M. de Périgny avaient figuré comme témoins de ce mariage clandestin du duc d'Orléans avec la marquise de Montesson, mariage qui ne fut véritablement reconnu qu'en juillet 1792, après une longue suite de contestations élevées à l'occasion de son douaire. La faveur de MM. de Durfort et de Périgny s'accrut en raison de leur participation à cet acte consommé un an avant la mort de Louis XV.

Nous ne parlerons pas des courtisans littéraires, tels que Collé et M. de Marmontel, tous deux lecteurs et louangeurs par état; de l'abbé de Voisenon, de Laharpe, de Laclos et tant d'autres. Sous le duc de Chartres, devenu depuis Philippe-Égalité, il n'y eut guère que l'abbé de Talleyrand, le comte de Mirabeau et M. de Lafayette qui donnèrent au Palais-Royal une couleur politique. Du temps de Louis-Philippe d'Orléans, on ne songeait qu'à y tenir table. Les historiographes de cette camarilla nous représentent les familiers de M. le duc d'Orléans comme des roués de bon goût, continuateurs empressés de cette longue orgie du règne de Louis XV, l'un des plus longs de la monarchie pour son malheur. Si cela est vrai, il faut ajouter que leur patience à supporter les maussaderies du duc d'Orléans, son épaisseur d'esprit et ses

bons mots d'officier de bouche doit leur être mise en ligne de compte. Ce prince, dont la constante occupation fut celle de la cuisine, n'était pas alors plus récréatif pour Mme de Montesson que pour ses propres favoris. Sa gourmandise et ses habitudes populacières en avaient fait une sorte d'automate digérant et chantant même au besoin, comme le canard illustre de Vaucanson[1]. Si les comédies de Bagnolet l'avaient amusé avec Mlle Marquise et lorsqu'il était plus jeune, en revanche celles de Mme de Montesson avaient le privilége de le rendre bourru, quinteux, insupportable.

Il s'endormait aisément au moindre propos et se réveillait avec moins de facilité. Le cercle habituel de familiers, dont nous avons crayonné quelques figures, s'ouvrait et se refermait chaque jour autour de lui sans qu'il y prît garde. On a calomnié les arts en disant qu'il les aima; il n'aima que la bonne chère. Les allégories satyriques des peintres du temps nous le représentent sous les traits du dieu de la vendange, écrasé de pampres et d'embonpoint, avec cette devise : *A Bacchus!* A l'ombre d'une tonnelle bordée de convives, qui tous ont l'air de le provoquer à ce combat des futailles, l'œil du spectateur le découvre, les bras retroussés jusqu'au coude, le pacifique bonnet de coton sur sa tête royale, au milieu d'impures de bas étage ou de courtisans avinés, et

[1] « Il expédia un jour vingt-sept ailes de perdrix, sans préjudice de quelques hors-d'œuvre, entremets et pièces de dessert.
(*Mémoires de Bezenval.*)

tirant un *sottisier* de ses poches, comme si la vie était pour lui une perpétuelle Courtille. Marié, en 1743, à Louise-Henriette de Bourbon-Conti, il vécut seize années avec cette Messaline, dont la passion, d'abord véhémente pour son mari, faisait dire à Mme la duchesse de Tollard « qu'elle avait trouvé le moyen de rendre le mariage indécent. » La servilité hardie de Collé pourrait-elle empêcher que l'on ne prenne ce triste prince en dégoût? Il ne pencha jamais pour aucun parti, mais en revanche il les encouragea tous par sa faiblesse dans leurs rébellions croissantes. Nous ne pouvons douter, d'après Mme de Genlis, qu'il n'ait joué fort *rondement* les rôles de paysans, mais à coup sûr il n'était guère fait pour celui de prince. Plus bête que méchant, dupé hautement par toutes ses maîtresses, il ne passera guère à la postérité que par l'imbécillité de sa conduite ou le scandale de ses mœurs. La seule origine de sa *grande passion* pour Mme de Montesson prouve assez qu'il était né pour être le plus épais bourgeois de son royaume[1].

[1] « M. le duc d'Orléans voulut bien me conter un jour la manière dont il devint amoureux de ma tante. Un jour, à la chasse du cerf, à Villers-Cotterets, Mme de Montesson était à cheval; M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers. Un des chasseurs proposa à M. le duc d'Orléans d'attendre dans une allée quelques minutes pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf, les chiens, etc. M. le duc d'Orléans y consentit, et il descendit de cheval avec ma tante pour aller s'asseoir à quelques pas à l'ombre dans un endroit qui lui parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras; la chaleur était étouffante. Le prince, en nage et très-fatigué, demanda la per-

La jeunesse de M. le duc de Chartres, son fils, pour être recouverte d'un vernis plus élégant, annonçait un amour si effréné de tous les vices qu'on ne crut mieux faire que de le marier à vingt-deux ans à la fille du religieux duc de Penthièvre [1]. Le spectacle indécent que donna le duc de Chartres en cette cérémonie eût pu faire déjà présager sûrement de son avenir.

Au moment même de la bénédiction nuptiale, il trouva plaisant, on le sait, de sauter par-dessus la queue de robe de la mariée, pour se placer de l'autre côté de l'autel, ce qui indigna jusques aux vieux courtisans, qui se souvenaient pourtant de la régence. Le premier soin du duc d'Orléans, son vertueux père, avait été de lui donner une maîtresse [2] qu'il

mission d'ôter son col. Il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissaient si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père*, et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaîté et une telle gentillesse qu'elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. Ce trait-là n'est pas du siècle de Louis XIV; *mais le goût n'avait déjà plus la même noblesse et la même élégance.*

(*Mémoires de Mme de Genlis*, t. 2, 60.)

[1] Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon.

[2] Ce fut Mlle Duthé que le duc d'Orléans donna ainsi de sa propre main au duc de Chartres. Comme on reprochera peut-être à l'auteur de ce livre l'hostilité que respirent certains portraits de la famille d'Orléans, il croit ne pouvoir mieux faire que de citer les propres paroles de la gouvernante du duc de Chartres, Mme de Genlis :

« Lorsque l'éducation du jeune prince fut terminée, le premier *soin paternel* de M. le duc d'Orléans fut de lui donner

avait tirée du dernier rang des filles vendues ; cette précaution toute paternelle pouvait-elle manquer de porter ses fruits ?

A l'époque des plus brillans succès du chevalier de Saint-Georges, le duc de Chartres avait trente ans. La débauche avait déjà flétri la beauté régulière de ses traits : son front bourgeonné comme ses joues en faisaient une sorte de pastel vineux et gâté. Il n'avait guère d'éclat que le soir et aux bougies. Rebuté et méprisé par les femmes vraiment nobles, il avait imaginé contre elles cette vengeance que chacun sait, et qui lui valut le mot sanglant de Mme de Fleury, que nul n'ignore [1]. Si les gazetiers d'alors n'en étaient pas encore venus à écrire sa terrible *apologie* [2], peu de gens du moins doutaient qu'il ne

une maîtresse qu'une infâme créature, qui l'élevait pour en faire une courtisane, lui vendit comme toute *neuve* encore ; elle avait quinze ans : c'était la fameuse Mlle Duthé, qui depuis ruina mon beau-frère et beaucoup d'autres. M. le duc d'Orléans *se vantait de cette action* comme d'une mesure fort prudente et fort tendre pour la *santé* de son fils ! »

(*Mémoires de Mme de Genlis*, t. 2, p. 185.)

[1] « Le duc de Chartres écrivait sur des tablettes le nom de toutes les femmes qui venaient au Palais-Royal, avec ces indications : *jolies*, *agréables*, *abominables*. Mme de Fleury avait été rangée par lui dans cette dernière série. C'était peu de temps après la malencontreuse affaire d'Ouessant : « Ce qui me console, monsieur le duc, lui dit-elle, c'est que vous vous connaissez aussi mal en *signalemens* qu'en *signaux*. »

(*Mémoires secrets.*)

Mme de Genlis s'évertue à réfuter l'anecdote ci-dessus citée et qui se trouve partout.

[2] *Vie privée ou Apologie du duc de Chartres*, 1 volume.

volât pas son bijoutier. Embourbé dans les plus basses passions, il avait eu soin de les relever, il est vrai, par son entourage; les plus brillans et les plus lestes d'entre les gentilshommes l'escortaient. A côté de cet amas de chair nommé le *gros duc*, il se distingait par toute la licence d'une jeunesse sans frein. Nous nous garderons bien d'allonger ici le portrait de ce prince, que nous n'allons retrouver que trop souvent comme une tache dans le cours de ce récit. Il n'arborait pas encore à cette époque le pavillon de la résistance, mais il s'était rangé sous celui de tous les vices. Accusé d'avoir tiré sur un de ses piqueurs en chassant dans la plaine de Saint-Denis, il avait déjà à répondre aux mille inculpations que lui jetait comme un défi la voix publique. Voulait-il se soustraire à ces terribles murmures par l'étourdissement de sa vie? Prévoyait-il les représailles de l'opinion? Il est difficile de le croire en le suivant pas à pas dans cette carrière où la confiance en son infamie le soutint.

Le Palais-Royal, pour être déjà aussi ouvertement brouillé avec la cour qu'il le fut depuis, n'en recevait pas moins un grand éclat de ses propres illustrations. Dans cette cour, dont Mme de Montesson était le centre, Saint-Georges apparut comme une véritable excentricité, sa couleur en faisait un être à part.

En regard des *beaux* de Trianon, le Palais-Royal, qui avait aussi ses archives galantes, inscrivit le nom du mulâtre.

Le mulâtre devint le protégé, l'amant de l'épouse d'un prince du sang, qui se rappelait avoir vu chasser

de chez lui les nègres de sa mère à coup d'étrivières. Le mulâtre devint l'ami, le confident de son fils! Hélas! il était loin de prévoir alors les écueils de cette perfide intimité!

Il n'éprouva pas plus de peine à triompher de ses rivaux près de la marquise.....

Soit que la force physique et l'étrangeté de ce champion nouveau lui parussent en effet un genre d'épreuve à tenter, soit que tous les dons charmans que Saint-Georges possédait l'eussent réellement touchée, Mme de Montesson, peu contente de se l'attacher pour ses spectacles, le créa d'abord son écuyer et ne se fit pas faute de l'avouer aux yeux de sa cour ordinaire. Son enveloppe, robuste et galante tout à la fois, satisfaisait les deux penchans les plus décidés chez la marquise, le plaisir et l'amour-propre. A Versailles, elle eût caché cette passion; au Palais-Royal, elle l'afficha. Pour le duc de Chartres, il se vit naturellement attiré vers Saint-Georges par son goût pour la chasse et les éloges que ne manquait pas de lui en faire Mme de Montesson. Il comptait d'ailleurs le faire servir à ses fins et à son parti.

Recherché des belles, agacé par les coquettes, ayant l'esprit du monde et l'à-propos, qui vaut mieux que les grands talens, Saint-Georges ne pouvait manquer de réussir. On ne tarda pas à l'appeler le *Don Juan noir*. Les soupirs successifs d'amans, dont frémissait encore le clavecin ému de la marquise, furent étouffés sous le charme de sa voix, sous les séductions de sa parole. N'ayant de rival en aucun jeu, imprimant un cachet de maître aux plus vulgaires

tentatives, il devint l'astre des soupers, des fêtes, des spectacles. Ses conversations étaient un mélange adroit d'anecdotes amusantes, propres à rassurer la vertu des femmes; au plaisir de se faire écouter il joignit bientôt l'art de se rendre rare..... Quand les physionomies des douairières elles-mêmes (les plus difficiles d'entre les femmes!) lui garantissaient un succès pour sa soirée, il levait le siége, prétextait des affaires et laissait le cercle partagé entre le regret de le perdre et le désir de le revoir.

Devant cette guirlande de femmes choisies, toutes empressées de le voir et de l'entendre, le mulâtre avait-il oublié Mme de Langey? L'amour ou le désir de la vengeance bouillonnait-il dans son cœur? Était-ce cette femme qu'il avait entrevue dans le jardin, du haut de cette fenêtre que Mme de Blot lui avait vu fermer avec précipitation?

Il n'y aurait eu qu'un analyste expert pour répondre à ces questions. Tout ce que nous pouvons assurer au lecteur, c'est que le dieu qui existe pour les amans envoya cette fois au duc d'Orléans, qui allait contrarier les plaisirs de ce cercle, une salutaire pensée : ce fut celle de s'endormir sur l'un des sophas de la galerie dès que M. Nollot eut entamé sur la harpe un air qu'il préjugeait devoir produire un tout autre effet. Les maîtres de harpe se trompent comme les princes.

Un valet de pied au service de Mme de Montesson était venu la prévenir que tout son monde de bonnes amies venait d'arriver. Celles qui assistaient le plus souvent à ses petits soupers du Palais-Royal étaient

Mmes de Beauveau, de Boufflers, de Ségur, de Luxembourg, toutes remarquables par leur beauté ou leur esprit, toutes dansant, peignant ou faisant de jolis vers. Mme de Montesson se garda bien d'éveiller le prince, qu'elle laissa sous la garde de M. de Brancas. Appuyée sur le bras de Saint-Georges, elle se rendit à cet ambigu préparé dans ses petits appartemens. Le désespoir de Mme de Blot, qui osait à peine toucher aux fruits, la grâce de M. de Valence et les anecdotes piquantes de Mme de Fleury défrayèrent ce repas, dont la marquise fit les honneurs.

Mme de Montesson, le regard attaché sur Saint-Georges, ne lui permettait pas la moindre avance près des autres femmes ; sa jalousie égalait seule son amour..... Elle avait oublié, à deux pas de ce prince endormi, qu'elle était sa maîtresse, même sa femme !... Ce qui était d'abord fantaisie était devenu passion.

Comme on le voit, le mulâtre avait monté ; il était devenu le chevalier de Saint-Georges.

Mais de son élévation même, élévation que cet homme ne devait qu'à lui, allait ressortir un drame terrible et qu'il ne prévoyait pas.

III.

Un menuet.

> La voluptueuse se rend au plaisir des sens, la délicate au charme de sentir son cœur occupé, la curieuse au désir de voir.
>
> (*Le Sylphe*, p. 239.)

Au coup léger que la main d'un jeune homme, sortant de sa chaise, imprima à la porte d'un vieil hôtel situé sur le quai d'Anjou, le concierge se hâta d'ouvrir.

— Mlle Agathe est-elle levée? dit une voix aussi douce que l'aurait pu être celle d'une femme.

— Oui, monsieur le marquis, à telle enseigne qu'elle arrose déjà là-haut ses fleurs.

Et le vieux Glaiseau, le doigt levé vers la terrasse ombragée à ses appuis de rhododendron et de touffes d'iris, montrait au jeune homme Mlle Agathe, un arrosoir à la main.

La cour de cet hôtel était resserrée entre quatre grandes murailles froides et grises; l'herbe y poussait; il n'y avait que du bois rangé en étage sous les remises. La maison formait l'angle du quai, elle regardait la Seine.

— N'est-elle pas matinale, mademoiselle! murmura Glaiseau ; déjà levée! Elle a eu pourtant de la lumière dans sa chambre toute la nuit.

Sans perdre de temps à considérer Agathe, le jeune homme monta l'escalier, dont la rampe de fer était semée à intervalles égaux de soleils et de lyres comme les escaliers du règne de Louis XIV.

Amortissant ensuite le bruit de ses pas et s'insinuant avec adresse par un corridor qui aboutissait à la terrasse, il surprit Agathe, dont la main blanche relevait la tige de quelques œillets courbés par la pluie.

Elle parut troublée, soit qu'elle n'eût pas entendu le coup de marteau, soit que la présence de ce visiteur inattendu l'arrachât en cet instant à quelque dialogue matinal avec ses fleurs.

— Vous! de retour, monsieur Maurice! je vous croyais à Brevannes pour tout le mois!

— Et moi aussi, je le croyais, répondit-il en secouant la tête avec tristesse, cependant je suis ici!

— Vous n'avez donc pas chassé?

— Une fois, pour exercer seulement ma meute. Vous ne m'en voudrez pas d'être venu, continua-t-il en lui baisant la main avec une rougeur qui monta jusqu'à son front, je m'ennuyais!

— Ah! vous vous êtes ennuyé! Tant mieux, reprit-elle en sautant de joie et en arrachant avec une étourderie charmante la feuille d'un petit rosier qu'elle brouta du bout de ses lèvres minces, il n'y a donc pas que moi qui m'ennuie!

— Glaiseau m'a dit que vous aviez veillé toute la

nuit. Vous avez lu? Je vois à travers vos carreaux des livres et une bougie sur votre table.....

— Une recluse fait ce qu'elle peut.

— Quel ouvrage lisiez-vous?

— Si vous tenez à le savoir, j'ai lu *Peau d'âne*.

— C'est un conte charmant pour ceux qui aiment les contes.

— Il m'a fait pleurer celui-là ; c'est mon histoire.

— Voulez-vous que je sois le prince?

— Du tout, monsieur, vous savez nos conventions. Écoutez, vous êtes le seul homme qui mettiez le pied ici, mais j'ai votre parole, je ne serai à vous que lorsque je vous aurai dit : « Maurice, je vous aime! »

Et cela n'est pas encore venu, reprit-elle en mettant la main sur son cœur, avec une sorte d'assurance qui fit tressaillir Maurice.

Il y eut quelques instans de silence entre eux.

Le soleil devenant trop vif, Glaiseau apporta un parasol; Agathe poussa la porte de sa chambre.

Il y avait là un clavecin ouvert et des livres; plusieurs bougies éteintes entouraient la table, comme après une longue veillée. Agathe, bien qu'elle fût pâle, était divine de beauté.

— Je le vois, Maurice, vous allez m'accuser, mais il faut bien que je me fasse un monde la nuit, je n'en vois aucun pendant le jour. Ma cousine de Montesson m'a cloîtrée dans cette triste solitude. Pourquoi cela? En vérité, je ne sais. Par malheur, je dépends d'elle. En ce pays-ci, il n'y a pas à présumer que je rencontre autre chose que des siècles ambulans, des fantômes du temps passé ; tenez, j'ai cru voir danser

cette nuit sur mon balcon des ringraves, des collets montés, des vertugadins et des bourgeois de Louis XIII!.....

— La marquise vous a depuis peu, je crois, donné des maîtres?

— Sûrement; mais ce sont encore des naturels de ce quartier, des gens de l'Isle que je déteste à la mort! Il n'y en a qu'un de supportable, M. Abeille, mon maître à danser, le plus drôle de corps! oh! il sait Paris sur le bout du doigt! L'heureux homme! lui, du moins, il va à la cour!

— Cette existence vous pèse, chère Agathe; vous l'avouerai-je, moi, ajouta Maurice en la regardant avec tendresse, elle me rassure.

— Que voulez-vous dire, ne suis-je donc pas à plaindre?

— A plaindre, chère Agathe! parce que vous ne pouvez aller au Palais-Royal! Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir de quels dangers vous y seriez entourée; vous si belle, si jeune; vous que je suis prêt à demander demain pour femme si vous le voulez!

— Mais vous ne savez pas non plus, vous, monsieur, dit-elle en croisant ses bras d'un air sérieux devant Maurice, ce que c'est que d'être reléguée au quai d'Anjou, de se pencher vers la Seine tous les matins pour voir son éternel miroir! J'ai tout ce qu'il me faut dans cette maison, je le sais; mais enfin je ne suis pas venue de Saint-Malo pour ne voir ni Paris ni ma cousine! Quand j'étais petite fille, ma cousine me souriait en m'appelant *son* Agathe! Au-

jourd'hui, son carrosse s'arrête au bout de ce quai, elle vient causer quelques secondes avec Glaiseau; et si elle monte ici, c'est pour me parler de me faire carmélite. Carmélite! ne le suis-je pas depuis deux mois?

— Vous avez raison de vous plaindre de votre parente, Agathe; mais pourquoi tant regretter ses fêtes?

— On dit qu'il y a chez elle de si belles comédies!

— Il y a du moins chez elle, reprit Maurice avec un dédain marqué, le fonds d'une excellente comédienne.

— Avez-vous idée de semblable chose, je vous le demande? m'interdire sa maison!

— Je vous avoue, Agathe, que je ne vous comprends pas.

— Si vous ne me comprenez pas, monsieur, alors vous ne comprenez pas que le bruit de la musique flatte l'oreille, que la rose enivre, qu'une jeune fille ait plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle! Vous ne comprenez donc pas le bal? dites-moi, le bal, que je n'ai jamais vu, le bal, que je n'ai lu que dans les livres! Je ne vois que vous, Maurice, et M. Abeille, mon maître à danser, et Glaiseau, qui, je ne veux pas savoir pourquoi, vous obéit. Maurice, vous êtes heureux, vous allez du moins à la cour!

— A la cour de Versailles, une fois par an, c'est possible; au Palais-Royal jamais! J'ai appris que dans mon absence, ma mère, qui revient elle-même d'Angleterre, avait fait par lettres des démarches près de Mme de Montesson, son amie; Agathe,

j'ai juré sur la mémoire de mon père de ne rien devoir à cette femme..... Je hais l'intrigue comme vous haïssez la solitude!

— C'est cela, toujours vos idées créoles! Vous croyez que le monde doit être à vos pieds, vous regrettez vos esclaves de Saint-Domingue? Savez-vous, Maurice, qu'il vous prend parfois des sauvageries étranges? Vous boudez le monde, vous le fuyez; moi, je ne désire qu'une chose, voir ce monde, dont vous ne voulez rien m'apprendre!

— Qu'ai-je à vous en dire, Agathe, sinon que son souffle empoisonné vous tuerait? Je suis jeune, je ne manque ni de plaisirs ni d'amis, eh bien! sans vous, tous ces plaisirs et ces amis ne me sont rien. Ce toit retiré, si triste pour vous, a pour moi un parfum de tutelle et de mystère ineffable: il vous garde, il vous défend! Si je vous disais que je ne l'ai quitté si brusquement l'autre fois que parce qu'il me fallait m'y débattre contre mon cœur! Vous rappelez-vous ce jour où nous avons feuilleté tous deux un cahier de Cimarosa à ce clavecin? vous étiez belle comme un lis, votre chant divin m'apportait des joies charmantes; Glaiseau écoutait; il avait allumé toutes les bougies du salon!..... C'était une fête que nous nous donnions à tous deux; là je n'avais, Agathe, ni distraction ni jalousie, je ne voyais que vous; votre mitaine était, à cette soirée-là, de ruches roses... Nulle autre main que la mienne ne l'effleura, nul autre souffle que le mien ne passa sur votre front. Oh! quand je vous contemplai le corps à demi renversé sur cette chaise où vous êtes, et tenant vos doigts

posés encore sur les touches du clavecin, je fus prêt à rompre le serment sacré auquel je dois mon admission près de vous ; ma tête brûlait, je n'avais plus ma raison ! La seule présence de Glaiseau me rappela bientôt à moi-même ; je sentis qu'il fallait élever entre nous deux une barrière, ce même soir je partis ! Hélas ! la solitude est mauvaise à ceux qui aiment ; me voilà revenu, Agathe, vous savez pourquoi !

— Vous êtes revenu, monsieur, pour me faire danser ce menuet, à défaut de mon pauvre maître à danser qui est malade. C'est un menuet nouveau, et M. Abeille le trouve charmant. Vous voyez que vous n'aurez pas quitté Brevannes et vos amis pour rien.

Voyant qu'il la regardait toujours avec des yeux supplians et ne se mettait guère en devoir de satisfaire son caprice :

— Allons, reprit-elle en agitant la sonnette de la cheminée, Glaiseau me donnera la main pour danser ; vous, monsieur, songez à l'air, voici le violon de M. Abeille.

Maurice avait un talent réel sur cet instrument ; seulement une timidité innée chez lui l'empêchait de le faire valoir devant un cercle. Il prit le violon de M. Abeille, et joua le menuet. La danse octogénaire de Glaiseau formait le contraste le plus étrange avec celle d'Agathe, dont le pied charmant frappait en cadence le parquet avec des frôlemens de soie délicieux. Maurice ne pouvait se lasser de la contempler, tant la perfection de ses formes était admirable.....

Mlle Agathe de La Haye comptait dix-neuf ans. Ce

qu'elle avait de plus divin dans sa personne, c'était certainement la bouche, qui décrivait à la lettre et en miniature l'arc de l'amour. La blancheur de son teint prêtait un charme réel à cette bouche ornée d'un sourire exquis et meublée de dents charmantes. Ses bras étaient délicieusement veinés, on y voyait circuler le sang; l'odeur de sa peau égalait celle d'un parfum. Sous les tresses de poudre qui se déroulaient à son cou et couraient à ses épaules, un peintre eût cru découvrir une tête de Mignard, tant la pureté des lignes dépassait les formes coquettes des autres têtes de l'époque. En un mot, elle était régulièrement belle, d'une beauté inattaquable même à l'œil d'une rivale.

Aussi en la voyant rien que sur son pastel, envoyé du fond de la Bretagne à Mme de Montesson, le duc d'Orléans lui avait dit :

— Marquise! vous avez là un morceau de roi dans votre famille!

— Mme de Montesson est la dame des *belles cousines,* avait ajouté prétentieusement M. de Carmentel en lui rendant le portrait.

A dater de ce jour, le parti de rigueur à prendre vis-à-vis Mlle Agathe de La Hhaye, qui venait, à la suite de la mort de sa mère, implorer la tutelle de sa cousine, avait été celui du bannissement.

Agathe gémit d'abord en se voyant renfermée si étroitement dans cette prison dont le vieux Glaiseau venait d'être institué le geôlier, à titre de serviteur de Mme de Montesson. Elle regretta ses belles prairies de Bretagne, son port rempli de marins, ses amies,

ses joies candides. La belle fille s'était fait de Paris une idée bien différente! Pour se consoler les premiers jours, elle eut soin de se dire que cet exil ne pouvait durer; la marquise, sa cousine, devait soutenir pour elle un procès. Agathe pensa qu'elle voulait sans doute ne l'installer au Palais-Royal qu'après le gain de sa cause. L'affaire était grave, Mlle de La Haye se trouvant, au préjudice d'autres parens, avantagée par le testament d'un de ses oncles, beau-frère de Mme de Montesson[1], et l'un des premiers négocians de Saint-Malo, où la haute bourgeoisie date de très-loin. De ce procès dépendait la fortune de Mlle de la Haye; mais ce n'eût été qu'avec peine que la marquise de Montesson l'eût vu finir: il eût consolidé Agathe au cœur de Paris, peut-être même l'eût-il amenée au Palais-Royal. La seule crainte de se voir enlever le cœur du prince par cette belle cousine et de perdre ainsi le fruit de dix années de manége ne prescrivait-elle pas impérieusement cet exil?

L'imagination d'Agathe ne tarda pas à franchir cette solitude; une curiosité invincible la tourmentait. Son ingénuité ne pouvait prévoir le plan de Mme de Montesson; elle demeura persuadée qu'elle lui avait déplu. En se comparant aux portraits de ce

[1] Mme de Montesson avait nom Mlle Béraud de La Haye; elle était fille d'un capitaine négrier de Saint-Malo, lequel capitaine faisait la traite pour le compte de M. de Châteaubriand.

La marquise de Créquy disait d'elle : « Comme elle n'a pu réussir à être *duchesse d'Orléans*, elle a exigé que le duc d'Orléans se fît *M. de Montesson.* »

vieil appartement, elle se trouva pourtant fort digne de la cour et de sa cousine; elle lut des romans dans la bibliothèque de l'hôtel; il n'y en avait pas un qui ne lui donnât l'envie de se faire des ailes! Quelque peu spiritualistes que fussent les auteurs de ces livres, il s'en rencontra, on le sait, plusieurs enclins à admettre les êtres surnaturels, à la condition, il est vrai, qu'ils deviendraient, au dénouement, réels et palpables. Le *Sylphe* de Crébillon fut composé dans ce but. En le parcourant comme un ouvrage qui lui tombait sous la main par aventure, M[lle] de La Haye sentit qu'il lui fallait avant tout aimer un être plus fort qu'elle. Beaucoup de femmes évitent le joug et abhorrent la domination, Agathe, au contraire, se promit de ne rechercher qu'un maître. A la belle captive, l'image d'un amant n'apparut jamais que sous la forme d'un libérateur. Dans les brises que lui apportait la Seine, elle croyait entendre sa voix; dans les bruits de la ville mourant à ce quai, elle distinguait son pas. Pervenche solitaire, enfouie loin des regards, elle avait échappé depuis deux mois à tout ce que Paris offrait de périls, mais aussi elle n'en avait reçu aucune joie. Son clavecin, ses livres et les visites de Maurice étaient les seules distractions de son ennui. Elle n'osait proposer à ce jeune homme un parti extrême, parce qu'il lui semblait n'en pas avoir lui-même conçu la pensée, la simplicité et la droiture de Maurice ne lui faisant pas envisager dans cette liaison un autre but que celui du mariage.

Un soir qu'il passait en chaise dans ce quartier éloigné, le jeune marquis Maurice de Langey avait

poussé un grand cri en voyant Mlle Agathe avec M. Glaiseau sur la terrasse. Glaiseau avait servi M. de Boullogne, et nos lecteurs savent quels rapports existaient entre M. de Boullogne et Maurice. Après avoir bataillé avec le concierge l'espace de quelques jours, le marquis avait eu le plaisir de le voir se rendre à discrétion et se charger de remettre lui-même à Mlle Agathe une épître des plus pressantes. La candeur de ce billet avait ému le cœur d'Agathe; il lui sembla (et elle ne s'abusait point) que son auteur était de ces hommes qui ne deviennent entreprenans que lorsqu'ils sont aimés. Elle n'hésita point à le recevoir : il y a certaines confiances qui honorent réciproquement ceux qui se les accordent. Le marquis de Langey vit donc Glaiseau lui ouvrir les portes de l'hôtel.

Maurice avait alors vingt-trois ans. Il était beau de la beauté d'une femme; mais aussi, élevé par elles, il était loin d'avoir gagné du côté de la force et du développement physique. La délicatesse du créole s'était accrue par toutes les habitudes et les raffinemens du luxe. Adulé par sa mère, encouragé par la faiblesse aveugle de M. de Boullogne, héritier d'un beau nom et pouvant prétendre à tout, il avait conservé l'orgueil traditionnel de son enfance. Son mépris pour les *parvenus* n'ayant rencontré que trop d'occasions de se produire, il en était résulté chez lui une sorte de misanthropie hautaine.

Pendant quelque temps, il avait pris la solitude et la campagne en une sorte d'amour : il chassait à Brevannes avec une assez belle meute..... Dans ce châ-

teau, le créole se trouvait du moins à l'aise; il y implanta l'orgueil féodal des colonies. Le spectacle de la débauche parisienne et de la licence aristocratique l'avait bien vite dégoûté de la capitale : sa constitution autant que sa fantaisie le portait d'ailleurs aux plaisirs doux et paisibles.

Il avait des talens, mais il les employait mal : il lui manquait la confiance dans ses forces. Loin d'être de son siècle, qui s'aventurait en toutes choses, Maurice redoutait l'éclat; il n'eût été jaloux de réussir que pour une femme, une femme qu'il eût aimée comme il aimait en ce moment Agathe de La Haye.

L'excellence et l'élévation naturelle de son cœur ne lui avaient pas permis d'agiter encore en lui-même cette question :

— Mlle Agathe de La Haye est-elle un parti?

Il se demandait avec plus de trouble et de frayeur :

— M'aime-t-elle?

En ce moment encore, il la contemplait rayant la poussière de ce vieux parquet de son joli pied. Le menuet fini, elle quitta la main du vieux Glaiseau, et remercia Maurice.

— Ce menuet, dit-elle, vous a-t-il paru joli?

— Assez..... répondit Maurice; quel en est l'auteur?

— Un mulâtre, à ce que m'a dit M. Abeille.....

— Un mulâtre!

Maurice tenait le cahier de musique en ses doigts, il le rejeta sur le parquet comme s'il eût été sali par son contact.

— Que faites-vous? M. Abeille dit que c'est un

homme charmant, M. le chevalier de Saint-Georges!

— Le chevalier, dites-vous! un mulâtre chevalier! Ah! ah! ah! reprit Maurice en riant d'un air contraint, ceci est nouveau; aux colonies nous ne reconnaissons pas ces chevaliers-là! répétez-moi son nom?

— Saint-Georges.

— Saint-Georges! Mais en effet, poursuivit-il, et comme se parlant à lui-même, je crois me souvenir d'un nom pareil!..... Quand j'étais enfant..... oui..... à Saint-Domingue.....

— Je ne l'ai jamais vu, mais M. Abeille m'en a parlé..... On le dit bien beau, reprit Agathe.

Maurice allait répondre, la conversation fut interrompue par Glaiseau, qui venait prévenir le marquis du retour de ses porteurs. Comme l'on dînait très-régulièrement à trois heures à l'hôtel du contrôleur général, et que M. de Boullogne avait fait prévenir Maurice qu'il eût à s'y rendre pour affaire, il prit à regret congé d'Agathe.

— A demain! lui dit-il en soupirant.

Après lui avoir baisé la main comme de coutume, il sortit.

Penchée sur la terrasse, Agathe regarda la chaise du marquis tourner l'angle du quai d'Anjou. Rentrée dans sa chambre, elle trouva le menuet de Saint-Georges gisant à terre.

Elle le ramassa avec un soupir, l'essuya et le replaça sur le clavecin.

IV.

L'heiduque.

« Fort bien, Trim, dit mon oncle Tobie, tout cela est à merveille. »

(*Tristram Shandy.*)

— En croirais-je mes yeux! monsieur Platon! s'écria Saint-Georges; quoi, monsieur Platon, c'est vous qui m'avez écrit?

Et le chevalier montrait au gérant de la Rose la lettre sans signature qu'il avait reçue quelques jours auparavant à sa toilette, et qui était, on l'a vu, fermée par le plus économique de tous les cachets, une boule de mie de pain.

— Moi-même, mon jeune ami..... c'est-à-dire, monsieur le chevalier!..... J'ai voulu vous laisser le plaisir de la surprise..... Et puis j'avais peur que vous ne gardiez rancune à Platon. Vierge sainte! que je vous retrouve grand et bien fait! Vous voilà logé comme un marquis!

— Et toi, mon cher Platon, tu iras bientôt nu comme un nègre. Vois plutôt, ton habit de taffetas rayé tombe en loques, et ta culotte de velours chocolat montre la corde.....

— Hélas ! mon cher élève ! reprit Platon, enhardi par la commisération que Saint-Georges lui accordait, nos rôles sont intervertis ! Je vous vois encore nouant la serviette au menton de M. Poppo, nettoyant mes fusils de chasse et m'éventant au retour de mes inspections.....

— Moi je te vois, Platon, me condamnant à partir pour *ton* domaine, après tout ce qui m'était arrivé à la Rose, m'empilant, moi centième, dans ton horrible charrette ! Je ne répondrais pas que la balle qui a sifflé aux oreilles de ma mule ne fût pas de toi, puisqu'elle m'a manqué.....

— Monsieur le chevalier, je n'ai jamais été cannibale, c'est la seule conversation que je pusse avoir avec vous à pareille distance.....

— Merci.

— Le ciel m'est témoin, Saint-Georges, c'est-à-dire..... monsieur le chevalier...... que je vous ai toujours distingué du peuple, j'ai favorisé vos talens ; comme dit M. Rousseau, je n'ai point arrêté la culture de cet arbre dont les.....

Ici, Joseph Platon entama une phrase de l'*Émile* dans laquelle il se perdit.

— Comme te voilà fait, mon pauvre Platon ! il t'est donc arrivé bien des malheurs ?

— Je le crois !..... d'abord ma caféyère pour laquelle M. de Lassis m'avait fait de si rigoureuses conditions que j'en suis parti.....

— Après ?

— Après ? comment ! l'incendie de la partie du sud

à la Rose, vous savez bien, monsieur le chevalier, c'était là que couchait Mme la marquise.....

— Je n'ai appris cela qu'à Bordeaux, l'incendie, le meurtre de Finette..... Le coupable est-il vraiment cet Espagnol qui s'est échappé de la prison de Saint-Marc?

— Mais on le dit du moins, monsieur le chevalier. Allez, si le scélérat nous a échappé, ça n'a pas été faute de recherches, nous avons assez couru le pays, moi et M. Printemps, que la marquise a licencié aussi.

— Pourquoi?

— Parce que M. le prince de Rohan lui avait proposé un voyage en Angleterre!..... La Rose l'ennuyait, monsieur le chevalier; la Rose, un paradis terrestre, un lieu de délices! Elle voulait voir les buveurs de bière et les boxeurs! Quel goût dépravé chez une femme noble! pouah! C'était pitié que de voir notre départ, à ce bon M. Printemps et à moi. Nous nous tenions serrés l'un contre l'autre, accolés comme la fourchette et le couteau. M. Printemps avait bien souffert du coup de cette mort de Mlle Finette, Finette qui vous aimait tant, monsieur le chevalier!

Les sanglots de Platon l'empêchèrent de continuer, il soupira quelques secondes et reprit:

— Vous vous souvenez sans doute que la mort violente de mon perroquet m'avait fait prendre en horreur cette marquise; elle en a fait de belles depuis ce temps-là!

— Est-elle remariée ?

— Remariée, elle ! ah bien oui ! elle est trop heureuse de jouer son rôle de veuve !

— Ses amans l'ont affichée ?

— Elle est trop habile pour mécontenter publiquement M. de Boullogne..... Elle a des amans, mais elle les cache ; ils entrent par plusieurs portes, ça les regarde, voilà tout. Les marquises en cela sont plus favorisées que les blanchisseuses ; Rosette n'avait qu'une porte.....

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— Ce qu'elle a fait, monsieur le chevalier, un morne noir d'abominations ! D'abord elle a fait couper la belle avenue de palmistes qui bordait la Rose, sous le prétexte qu'elle attirait les insectes ; elle a refusé à M. de Lassis de retourner avec lui en France, et s'est fait croire malade pendant qu'elle complotait l'horrible trame de son voyage britannique ; pour comble d'infamie, elle m'a dit un jour qu'elle me trouvait trop âgé, qu'elle avait envie d'un gérant anglais..... Un gérant anglais, monsieur ! vous voyez si elle a juré la perte de la Rose !..... Transporté de fureur, je me suis embarqué dans la compagnie de M. Printemps, qui lui avait déjà rendu son épée de maître d'hôtel en lui disant : « Elle vous a servi fidèlement, madame, ainsi que le maréchal de Saxe ! Dieu veuille que vous ne preniez pas celle d'un Anglais ! »

— Tu n'as pas oublié, j'espère, ta collection de naturaliste ?

— Ma collection, monsieur le chevalier, rôtie, abîmée, éteinte dans ce diable d'incendie! Moi qui comptais si bien m'établir avec mes coquillages et mes oiseaux mouches! Arrivé ici, je m'en suis allé droit à l'hôtel de M. le contrôleur. Le suisse m'a refusé; Mme de Langey avait déjà sans doute prévenu M. de Boullogne contre son fidèle Platon! J'ai écrit, mes lettres sont demeurées sans réponse. Faut-il vous le dire enfin? je me suis fait, moi, domestique de louage; moi, nouveau débarqué, je me suis mis à la piste des arrivans.

— Ce pauvre Platon!

— M. Printemps était mort de douleur autant que de regret dans la traversée..... Il avait été volé, ainsi que moi, de ses épargnes par les métis qui transportèrent nos bagages; nous ne nous aperçûmes de ce vol qu'après avoir doublé la pointe du Cap. Alors seulement, je me recommandai au ciel, et je me dis: « Platon, Dieu te punit d'avoir tant usé du fouet sur ces pauvres nègres! » et je me fis domestique de louage!

— Qui t'a appris mon adresse?

— Tout le monde. Dans les cafés, aux spectacles, j'entendais parler de vous. C'était un bourdonnement..... Celui-ci vous avait vu tirer et percer en l'air une pièce de six livres, cet autre nager tout vêtu, un troisième s'écriait: « J'ai fait des armes avec lui! » aucun ne disait: « Je l'ai touché! »

— Eh bien! repris-je alors avec un orgueil qui me grandit de six pieds, je l'ai touché à Saint-Domingue,

moi qui vous parle! il est vrai que ce n'était pas avec un fleuret!..... J'irai le voir, il m'accueillera! Je consens de grand cœur à le servir, et pourvu que j'aie à moi mon petit dimanche pour aller voir mes anciens amis de Bercy..... qui me donneront peut-être des nouvelles de Rosette.....

Ici M. Platon retomba dans un de ses attendrissemens conjugaux, il tira même son mouchoir. Ce mouchoir avait l'air d'un drapeau percé de balles tant il était troué, rapiécé, noir de tabac.

—Monsieur le chevalier, s'écria Platon en embrassant les mains de Saint-Georges, décidez de mon sort, je suis à vous! Un des amis de votre valet m'a dit qu'il était parti, que vous l'aviez même chassé à grands coups de pied, parce qu'il vous manquait de l'or; prenez-moi à votre service, vous me connaissez, je suis honnête!.....

— Il est vrai que tu n'es plus intendant!

» Mais, ajouta Saint-Georges, touché de l'air humilié de son ancien maître, je ne veux pas que tu endosses la livrée de M. Jasmin! Ouvre cette armoire, tu y trouveras une robe d'heiduque.....

— Qu'est-ce que cela, une robe? *heiduque* ou *eunuque?* fit avec effroi Joseph Platon; déguiser mon sexe sous une robe! Allons, monsieur, c'est bon pour le chevalier d'Éon!

A cette réponse qui servait une des antipathies secrètes de Saint-Georges, il sourit; on était toujours sûr de le prendre par l'amour-propre.

—La livrée d'*heiduque*, reprit-il, en étalant lui-même

sous les yeux de Joseph Platon, ébloui, une robe à la tartare, bordée d'or et de fourrures, dont son tailleur lui avait fait sans doute présent, la livrée d'heiduque t'ennoblit au lieu de te dégrader. Un heiduque monte à cheval, digne Platon, et j'ai à mes ordres tous les chevaux du Palais-Royal. Tu seras fort bien sous ce costume avec ta barbe grisonnante, que je t'engage à ne pas couper pour l'effet, et que M. Bruno, mon perruquier, te laissera croître en pointe tartaresque. Sais-tu la langue tartare? cela ne ferait pas mal.

— Vous plairait-il, monsieur le chevalier, de me dire ce que je dois faire sous cette tunique? Vont-ils se moquer de moi à Bercy, mes anciens amis de gabelle!

— Un heiduque, Platon, est un être inviolable. Si l'on veut lui donner des coups, il a le droit de les recevoir, mais aussi celui de s'en plaindre à tous les ambassadeurs asiatiques.....

— C'est-à-dire que je ne fais plus partie du corps respectable des bourgeois parisiens! Encore une fois quels sont mes devoirs?

— Ceux d'un heiduque fidèle, d'un homme posé, qui porte des bottes jaunes et un bonnet fourré, digne de celui du roi de Mogol.

— Mais enfin?

— Tu m'accompagneras.

— C'est tout?

— Tu porteras mon violon et mes fleurets.

— La cuisine?

— Tu n'en feras pas ; j'ai quelqu'un.

— Et..... pour les dames ?

— Tu leur porteras mes lettres en heiduque, c'est là mode.

— Monsieur le chevalier, je me déclare votre féal et respectueux heiduque, dit Platon en mettant un genou en terre..... Ah ! j'oubliais. Ce sabre peut-il me servir en cas d'attaque ?

— Je ne pense pas, car la lame en est de bois : c'est une ordonnance de M. Le Noir..... Oui, depuis que l'heiduque du comte d'Argenteau a passé son sabre, à Longchamps, à travers le corps d'un arlequin..... En cas d'attaque, tu peux t'en reposer sur mon épée.

— Comme sur Dieu même, monsieur le chevalier. Il me tarde de vous accompagner à cheval ; vous y êtes si beau ! Allez, c'est bien vrai le proverbe qui dit : « Monté comme un Saint-Georges ! »

L'effusion de Joseph Platon donna au chevalier un quart d'heure de gaîté bouffonne dont il augura bien pour l'avenir. Affublé de cette grande robe qui le faisait ressembler à feu Mahomet, l'heiduque de nouvelle date porta ses pas vers l'antichambre, où il ne trouva aucun domestique..... Cette singularité l'ayant frappé, il se dirigeait vers la petite porte vitrée d'un des cabinets attenant à cette pièce et se disposait même à en tourner la clé, quand il vit Saint-Georges marcher doucement à lui en élevant son doigt à ses lèvres :

— *Elle* dort, dit-il à Joseph Platon.

. . . .

Il le ramena très-étonné dans la cuisine, près d'un énorme quartier de chevreuil, vis-à-vis duquel il le laissa.

V

Sainte-Assise.

Au plus écloppé des époux
A peine Vénus fut livrée,
Que, de son outrage ulcérée,
Elle dit tout bas : « Vengeons-nous ! »
Un dieu plaisait à l'immortelle,
C'était Mars, le dieu de sa cour
Qui, parlant le mieux bagatelle,
Badinait le moins en amour.
Voir et vaincre était sa coutume.
Il vainquit : ce dieu des guerriers
Offrit pour sopha des lauriers
Quand Vulcain n'offrait qu'une enclume.
(*Vers du temps.*)

Ce château royal dont les ailes blanches se déploient comme celles d'un cygne, c'est Sainte-Assise.

Le jour s'est levé serein, la feuille des bouleaux tremble au vent, la senteur des foins coupés embaume l'air.

Deux routes diverses mènent au château : la Seine d'abord, puis le chemin sablé, dont les cailloux irisés des feux du soleil ressemblent à de l'or.

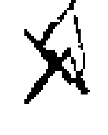
Les fanfares sonnent au loin, quittées et reprises par les piqueurs, qui veulent seulement se tenir en

haleine. On n'entrera en chasse qu'à une heure; le duc d'Orléans est attendu pour déjeuner.

De joyeux petits garçons sont échelonnés sur la route; ils agitent leurs chapeaux du plus loin qu'ils aperçoivent un carrosse. Greuze n'est pas de la chasse; sans cela vous le verriez déjà, son fusil d'un côté et son chien Plutarque de l'autre, crayonnant du haut de ce tertre de gazon les roses figures des villageois.

Mme de Montesson se retrouve assise dans le même fauteuil sur le bras duquel, il y a quelques années, se penchait si amoureusement M. de Valence quand le duc d'Orléans entra et crut bonnement que M. de Valence demandait à Mme de Montesson sa propre nièce!

Devant ce fauteuil est un beau jeune homme en habit de chasse des plus galans et des mieux coupés : — c'est Saint-Georges.



Mme de Montesson a de la grâce; c'est une physionomie de cour. Elle se lève, elle se rassied comme on ne se lève plus et l'on ne se rassied plus maintenant qu'il n'y a pas de cour. Elle est plâtrée, fardée et crêpée d'un *puff au sentiment;* c'est la mode. Des yeux d'un bleu velouté, ombragés de longs cils, donneraient une étrange douceur à son visage si ses lèvres minces et pincées n'inspiraient pas certaine défiance de son caractère. Ce qui domine chez elle, c'est l'impérieux besoin d'être approuvée; il lui faut l'admiration. Elle aime peu les femmes, ces nuages passagers jetés devant son soleil. La société des peintres, des musiciens et des poëtes lui plaît : elle ignore

que ces gens ne louent que ceux qu'ils ne peuvent craindre. Sa voix a un charme particulier : elle n'est ni trop élevée ni trop douce ; seulement c'est une voix de comédienne, et malheur aux femmes qui jouent la comédie ! la voix et le plumage leur en restent. Elle est artiste comme Mme de Maintenon a été dévote, avec un orgueil indicible de protection et pour parler au besoin une langue que son mari n'entende pas. C'est une femme d'esprit, parfaitement née pour jouer de petits proverbes et aimer convenablement : au lieu de cette sphère tempérée, elle a choisi le goût des exagérations ; elle s'est lancée dans la passion à grand éclat ; elle porte, à l'instar de la Clairon, son éventail en poignard à son côté. Cependant vous la voyez passer de l'amour le plus violent aux refroidissemens de cœur les moins prévus ; le règne de ses amans a autant de durée que celui d'un chanteur à l'Opéra.

Une chose lui plaît surtout dans Saint-Georges, c'est qu'il l'occupe. Il n'a jamais deux jours de suite le même habit, le même nœud, la même boîte ; il a des aventures, il conte bien ; il fait des menuets, il les danse, il les oublie ! Il possède encore d'autres qualités qu'elle n'avoue pas, mais que les femmes devinent et que les hommes envient. Dans ce siècle d'amans blasés, ruinés, ridés à vingt ans, il a le singulier mérite d'arriver jeune, de n'avoir point le titre de *roué* dès son berceau. C'est un fruit jaune et doré par le soleil des tropiques : la marquise permet qu'on l'admire comme les pommes du jardin des Hespérides ; mais elle réserve son courroux à celle qui serait assez imprudente pour le vouloir dérober.

A trente ans, Saint-Georges est dans toute la vigueur de sa beauté; la science des armes a presque doublé sa grâce; il a des délicatesses inouïes de pose et regarde en parlant son pied, dont il est très-vain. Nous avons dit qu'il porte ses bagues hautes et grandes : c'est qu'à la jointure du doigt et à l'ongle, il sait bien que l'on reconnaît le sang mulâtre. Curieux d'étoffes de couleur tranchée, il affectionne surtout l'habit rouge, comme on voit encore le nègre de nos jours rechercher la cravate blanche. La laine de ses cheveux crépus a disparu sous la poudre, cette mode de nos pères qui les faisait jeunes si longtemps. C'est l'habit des chasses de la maison d'Orléans qui ce jour-là dessine ses plis sur ses hanches; il a laissé dans un des coins du salon le fusil que lui a donné le prince de Conti, arme charmante, qui vaut bien deux cents louis.

Sur le bois capricieusement ciselé, la main du sculpteur a évidé deux hures de sanglier admirables : les narines gonflées soufflent la rage et la fatigue, les yeux sont en diamans.

— Asseyez-vous près de moi, chevalier; vous aurez le temps d'être debout aujourd'hui à cette chasse.

Elle ajouta :

— C'est bien à vous de les avoir précédés de si bon matin, et je vous en remercie.

— Vous savez, marquise, qu'en fait de rendez-vous, ma réputation est celle d'un homme exact.

— C'est donc pour cela, monsieur, que vous avez passé votre soirée à la *Société des Amateurs*. Ne cher-

chez pas à nier, j'avais envoyé Dauphin constater votre présence.....

— Nous fêtions tous Chabanon, qui est, vous le savez, un de nos coryphées les plus illustres. Il lui fallait bien un peu de musique pour le remonter, ce pauvre garçon ! Le voilà reçu de l'Académie !

— Il aura du mal à rétablir l'harmonie dans ce corps savant, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine.

— Cela ne veut-il pas dire que M. de La Harpe est en froid avec Mme de Genlis ?

— Nullement, à telle enseigne qu'il lui a baisé hier la main, devant moi, au Palais-Royal.

— Baiser de Judas !

— Un académicien ?

— Pourquoi pas ? tout comme un autre ! Tenez, moi, je l'ai vu au Vauxhall avec Mlle Cléophile.

— Cléophile ! qu'est-ce que cela ?

— Une *impure*, comme ils disent, à laquelle il fait des vers. C'est pour elle que le duc de Lauraguais a brûlé sa berline bleue.....

— Comment cela ?

— Vous ignorez peut-être que le comte de Lauraguais a une maison à cent pas du Bourg-la-Reine ? Il y invita la Cléophile et quelques autres femmes dont j'ai oublié le nom..... A la nuit tombante, la vestale Cléophile, qui avait sans doute autre chose à faire dans son temple de la rue Saint-Lazare, où elle demeure, insista pour se retirer. Le duc ne voulut pas. On était à table, et le vin échauffait la tête des convives : « Non, vous ne partirez pas, Cléophile, dit-il

d'un air de Chactas; vous ne partirez pas. Voyez ma voiture, elle est brûlée! » Il avait fait, ma foi, comme il avait dit.

— J'imagine, Saint-Georges, que je n'aurai pas besoin de brûler celle qui doit vous ramener à Paris... Vous me restez, n'est-ce pas?

— Quand monseigneur lui-même l'ordonnerait, c'est impossible; il y a quelqu'un qui m'attend ce soir à Paris.....

— Une femme?

— Un homme.

— C'est un duel?

— Vous avez deviné; mais celui-là ne sera pas dangereux.

— Et c'est vous qui vous battez?

— Moi-même.....

— L'adversaire?

— Un jeune homme de vingt-deux ans. Il faut que je vous dise son histoire. Vous saurez qu'hier je l'ai rencontré chez Mme Bertholet, aimable femme qui joue de la harpe à merveille :

« — Vous êtes monsieur de Saint-Georges? me dit-il en me saisissant le bras sous le réverbère de la rue.

» — Lui-même.

» — Eh bien, monsieur, j'ai été insulté au spectacle par un bretteur fieffé, M. le chevalier de La Morlière.....

» — Je le connais.

» — Le rendez-vous pris, je ne m'aperçois que

d'une chose, monsieur, c'est que je ne sais pas me battre.....

» — Et vous avez tort; le chevalier de La Morlière vous tuera.

» — Vous croyez ?

» — Il a des chances.

» — Moi, j'ai du courage.

» — Ce n'est pas assez; mais c'est ce qui lui manque. Quand vous battez-vous ?

» — Demain, à sept heures.

» — Écoutez. Prenez-moi demain soir, à onze heures, au café des Arts : c'est là que se tient La Morlière..... Je me charge du reste.....

» — Je ne puis comprendre.....

» — Faites ce que je vous dis, et surtout ne vous étonnez de rien. »

— Là-dessus nous nous quittons en nous donnant une poignée de main, et il m'attend.....

— Ainsi ce n'est pas vous que menace ce duel ? tant mieux. Mais qu'allez-vous faire ?

— Je vous le dirai demain.

— Vous me promettez de ne pas vous battre ?

— Je vous le promets; mais je ne laisserai pas tuer ce petit jeune homme par ce grand échalas de La Morlière. C'est le neveu de Mme Bertholet, une femme presque aussi bonne musicienne que vous.

— Et plus jolie que moi, je le crains.

— Vous vous calomniez, chère marquise.....

— Vous avez là un couteau de chasse du meilleur goût.

— Vous, marquise, une robe garnie de plumes et

de marcassites que la reine vous envierait. A propos, avons-nous ce soir concert? Avec mon cheval, je serai à Paris en deux heures; je n'ai donc besoin de partir qu'à neuf heures..... Qui doit chanter ce soir?

— Mme Dugazon est malade.

— Je le sais.

— Vous savez toujours ce qu'elle fait! Entre nous, je vous soupçonne bien d'avoir ce soir autre chose qu'un duel à arranger.

— Un mari à déranger peut-être?

— Justement.

— Ce ne serait pas la première fois!

— Écoutez, Saint-Georges; j'ai des frayeurs que vous trouverez frivoles. Que faites-vous éloigné de moi? Je connais votre aversion pour les choses graves; les infidélités courent Paris, Dieu veuille vous en garantir! Je pense que je ne serai vraiment heureuse que lorsque je vous aurai près de moi. Ne m'en voulez pas : ma vie se passe à vous regretter! Beaucoup de gens sont déchaînés contre moi : j'ai du courage contre leurs propos; pourrai-je en avoir jamais contre votre oubli? Regardez autour de vous; que pouvez-vous souhaiter? Le duc d'Orléans vous a déjà prouvé à quel point il m'obéit. Voulez-vous ne plus me quitter; voulez-vous être l'égal de tous ces seigneurs dont la moitié vous redoute et vous envie? Saint-Georges, je suis la fée, je vous protége; parlez.

Il se contenta de la regarder avec des yeux où l'orgueil brillait comme une flamme; nouveau miroir d'Archimède, son regard avait déjà brûlé bien des

flottes ; avec ce regard, il n'avait pas besoin de demander, il obtenait. Son pouvoir magnétique plongea bientôt la marquise dans une de ces extases recueillies où toute l'histoire de l'amant qu'elle adorait se déroula. Elle le vit à son tour, comme un magicien des contes arabes, disposant de son cœur et de sa puissance, l'entraînant à sa suite à travers un monde inconnu : géant radieux, il la présentait à l'Olympe des génies ; on y admirait ses talens, ses doigts mollement effilés pinçaient les cordes de la harpe.....

Arrachée bientôt à ce voluptueux mensonge par la plus éclatante des fanfares, elle n'eut que le temps de se lever, d'apporter son épaule nue jusqu'aux lèvres de Saint-Georges, pour qu'il y posât ses lèvres, puis elle se mit à une petite table de laque où elle était censée peindre à l'eau des fleurs, d'après Van Spaendonck, son peintre, le peintre du cabinet du roi.

Le chevalier avait saisi son fusil de chasse et se disposait à sortir, quand il se trouva vis-à-vis de M. Nollot, qui était venu par le yatch du duc d'Orléans.

— Voilà monseigneur ! cria Nollot. Oh ! nous sommes venus vite ; *allegro, allegramente !*

Le chevalier siffla l'un des piqueurs, il s'en fit suivre, et laissant M. Nollot remplir sans doute un message du duc près de la marquise de Montesson, il rejoignit les arrivans à la descente de leur yatch doré, jolie barque rivale de celle de Marie-Antoinette, lorsque cette princesse faisait le trajet de Paris à Fontainebleau, dans sa grossesse.

Au même instant, plusieurs voitures, entre lesquelles ont pouvait distinguer celle du contrôleur général des finances, M. de Boullogne, tournèrent le flanc de la grande allée.....

Le duc d'Orléans, malgré son embonpoint, était revêtu de l'uniforme de ses chasses, dont les agrafes le gênaient beaucoup en raison de la chaleur; il donnait le bras à M. le comte de Vaudreuil, possesseur lui-même de Gennevilliers, propriété pittoresque renfermant de fort beaux cantons de chasse. Mmes de Blot, de Coigny et de Genlis suivaient avec des ombrelles, qui envoyaient à leur visage de fraîches découpures.

— Te voilà, Saint-Georges, dit le duc; sais-tu où est Leleu (c'était le maître d'hôtel)? — J'espère qu'il y a du vin à la glace et du Lunel empaillé. Dis aux piqueurs de boire un coup et de ne plus m'étourdir de leur fanfare..... Tu nous as précédé à cheval, je sais cela. Vaudreuil, vous l'avez vu avec son heiduque, n'est-ce pas?

Le salon était déjà rempli de monde lorsque Saint-Georges y entra. Il y avait là de charmantes amazones, n'attendant que le signal de la chasse et demandant à courir déjà les routes boisées de Sénart. Leurs jokeis, attentifs et taciturnes, promenaient en dehors sur la pelouse leurs chevaux, envoyés de la veille à Sainte-Assise. Parmi les hommes, le chevalier ne tarda pas à reconnaître M. de Ségur, M. de Bonnard, M. de Durfort; les uns se récriant déjà sur la vue de cette délicieuse habitation, d'autres admirant les divers albums, les dessins et les tapisseries

de la marquise laissés sur les entre-deux en bois de rose avec une certaine prétention d'oubli.

Dès que Saint-Georges parut, un murmure auquel tous les cercles l'avaient depuis longtemps accoutumé circula dans le salon ; il le reconnut, et l'expression d'une joie indicible rayonna sur sa brune physionomie. Les femmes, en le voyant, avaient l'air de se réfugier sous l'éventail comme pour se communiquer mutuellement un secret ; les hommes les plus distingués en fait de noblesse ou d'esprit lui tendaient la main ; il était devenu en un clin d'œil le point de mire de cette assemblée.

Cependant, ainsi qu'il arrive toujours dans les premiers momens qui suivent une installation, il se fit bientôt le plus glacial silence. Chacun s'interrogeait du regard et avait l'air de se rendre compte intérieurement de sa propre valeur ; les plus philosophes avaient pris le parti d'admirer tout ce que ferait Mme de Montesson ; les moins résignés attendaient avec impatience que la cloche du déjeuner de chasse tintât.

Entre toutes ces femmes si jalouses de se faire voir, il y en avait une à laquelle M. de Vannes semblait servir d'écuyer d'honneur, bien que par son air et son maintien arrogant elle eût pu se faire place. Appuyée au bras de M. de Vannes, on l'avait vue considérer à peine la décoration des jardins avec son lorgnon, donner quelques ordres à ses valets pour le soir, toiser un instant la compagnie, et se plonger, plutôt que s'asseoir, dans une *duchesse* à côté de Mme de Blot.

— Vous trouvez-vous mal, madame, lui avait demandé Mme de Blot, qui se croyait toujours à deux doigts de la mort et portait sans cesse un flacon d'eau de Luce à la campagne.

— Pas le moins du monde, *madame de Blot,* avait sèchement répondu Mme de Langey, suffoquée de ce que son interlocutrice ne l'avait pas appelée *madame la marquise.*

Mme la comtesse de Blot aurait pu répondre pour sa justification qu'elle ne connaissait pas Mme de Langey. En revanche Mme de Montesson, sa *bonne amie,* s'en vint droit à elle et la remercia d'être venue à Sainte-Assise.

— Pour une nouvelle débarquée d'Angleterre, vous êtes bien courageuse, *bonne amie;* c'est une persécution, une destinée ! je n'ai pu répondre à aucune de vos lettres, monseigneur en est témoin.

— Oh ! pour cela oui ! madame la marquise, dit le duc d'Orléans en insérant, sans respect aucun, dans la jolie petite tabatière du chevalier de Bonnard de gros doigts rouges qui parvinrent à en extraire une prise digne des naseaux d'un Suisse..... — Nous sommes très-occupés au Palais.

— Et vous êtes venue avec M. le contrôleur général, *ma bonne amie ?*

— Oui, *bonne amie ;* il est là, dans cette embrasure..... le voyez-vous ? Il cause avec MM. de la Borde et Boutin.

— Et votre fils ?

— Je l'attends ; il a dû partir à cheval ce matin même. Il m'a promis d'être exact.

— Savez-vous qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu ! Que devient-il donc ? Est-il amoureux ? Ou bien nous bouderait-il ?

— Si peu, *bonne amie,* que je viens vous solliciter pour lui..... Oui, M. de Vannes vous le dira, on remarque qu'il est triste..... préoccupé..... enfin il m'inquiète ! Un travail, une habitude, un emploi lui conviendrait, et je ne doute pas que vous, *bonne amie.....*

— Comment donc ! mais j'en parlerai à monseigneur ; je lui en parlerai, je vous le promets, *bonne amie.*

— C'est qu'alors il faudrait, *bonne amie,* lui en parler aujourd'hui. Songez que le moment est favorable, M. de Saint-Didier vient de mourir, et l'on parle de donner sa place de capitaine des chasses à M. de Périgny, que le prince, vous ne l'ignorez pas, protége.....

— Mais que je n'aime pas, moi, *bonne amie,* parce qu'il est ennuyeux..... Ainsi, soyez sûre.....

— J'ai le brevet en blanc, reprit-elle ; les titres de mon fils s'y trouvent énumérés ; il est marquis de Langey, aussi noble, je pense, que M. de Saint-Denis, capitaine des levrettes de la chambre du comte d'Artois, et que M. de Courville, capitaine des chasses de l'apanage. — M. de Courville n'est que baron, *bonne amie !*

— On nous observe ; vous mettrez le placet sous ce vase de vieux Sèvres. M. de Vannes, je vous fais mes complimens, votre habit est merveilleux.

Et Mme de Montesson, pressée de finir, passa bien

vite à un second colloque avec une *autre* de ses *bonnes amies*.

Il convient de dire ici par quel singulier enchaînement de circonstances la liaison de Mme de Montesson et de Mme de Langey s'était formée ou rompue.

La mort subite du premier mari de la marquise de Montesson ne lui avait pas laissé le temps d'expérimenter son caractère, l'union des époux n'avait duré que vingt-quatre heures. Le lit de l'hymen était devenu pour M. de Montesson le lit de la mort. Mme de Langey (alors Mlle de Fleury), l'amie ou plutôt la compagne favorite de Mme de Montesson, à peine en âge d'être mariée, se vit brusquement entraînée, trois jours après la mort de M. de Montesson, par un de ses oncles, pour aller épouser en Bretagne M. le marquis de Langey, qui l'emmena un mois après dans les îles.

Mme de Montesson avait donc perdu à la fois son mari et son amie. Ce second coup lui fut plus sensible ; elle aimait beaucoup Mlle de Fleury, qui le lui rendait. Quand elles se trouvèrent veuves toutes deux, toutes deux enchaînées par un lien plus ou moins puissant, mais toutes deux ayant le même intérêt à ne pas le voir se rompre, au lieu de se rapprocher et de s'entendre, elles se brouillèrent mutuellement. Mme de Langey, affermée par contrat à un contrôleur général, Mme de Langey, belle encore et singulièrement suivie, se révolta de la prééminence altière des charmes de Mme de Montesson ; c'était une place qui, dans sa pensée, lui fût revenue de droit si, au lieu de se faire créole, elle fût demeurée

Parisienne. Leur commerce devint plus froid ; Mme de Montesson ne se trouva pas assez confiante en l'amour du prince, ou plutôt en ses habitudes, pour ne point concevoir une alarme sérieuse des grâces nonchalantes de la créole. M. de Boullogne [1] ne venait que fort rarement au Palais-Royal, et seulement par bienséance pour quelques-uns de ses habitués qu'il

[1] Nous croyons devoir placer ici sous les yeux de nos lecteurs la titulature de M. de Boullogne, dont nous avons cru ne pas devoir écrire le nom dans le cours de ce récit avec son orthographe ordinaire, sa prononciation nous ayant paru disgracieuse :

« Messire Jean-Nicolas *de Boulongne*, d'abord conseiller du roi en son parlement de Metz et intendant de ses finances, ensuite Contrôleur Général des finances de Sa Majesté et Grand Trésorier de l'Ordre du Saint-Esprit, Membre Honoraire de l'académie royale de Peinture et de Sculpture en 1759, etc., etc.

» Il avait épousé Charlotte de Beaufort, fille de Charles de Beaufort, l'un des plus riches fermiers généraux de S. M., et il en eut pour enfans légitimes :

» 1° Jean de Boulongne, comte de Nogent, marié en 1753 à la fille du garde des sceaux messire Esprit-Charles Feydeau, seigneur de Brou, dans le Perche, etc., etc.

» 2° Marguerite de Boulongne, mariée en 1737 à messire Gaspard-Henri Caze de La Bove, intendant de la généralité d'Auch, maître des requêtes de l'Hôtel du roi, etc., etc.

» 3° Louise-Élisabeth de Boulongne, mariée en 1736 à Paul, marquis de L'Hôpital et de Château-Neuf-sur-Cher, chevalier des Ordres du roi, son ambassadeur en Russie, lieutenant général de ses armées, premier écuyer de Madame, etc., etc.

» 4° Jeanne-Edmée de Boulongne, comtesse de Hallincourt et Dromesnil, veuve en 1749.

» 5° Marie-Edmée de Boulongne, mariée en 1746 à Armand, marquis de Béthune, chevalier des Ordres du roi, mestre de camp général de la cavalerie de France, etc., etc.

estimait plus que le maître. Mme de Langey, depuis son retour de Saint-Domingue, y avait paru quatre à cinq fois. Sans le désir formel de M. de Boullogne, qui attachait un grand prix à la signature de ce brevet, pour des raisons que nous expliquerons plus tard, Mme de Langey ne se serait point appuyée de ses souvenirs vis-à-vis de la marquise, près laquelle elle avait plâtré d'Angleterre un raccommodement par lettres.

En ce moment, pour qu'on ne pût soupçonner la *solliciteuse* dans la *bonne amie,* elle se rassit en promenant çà et là sur les divers groupes qui s'étaient formés dans ce salon selon son regard d'impératrice...

Tout d'un coup, elle saisit le bras de M. de Vannes, qui causait avec le comte de Vaudreuil. Elle venait de voir Saint-Georges.

Et en vérité elle ne le reconnut pas, tant l'intervalle des années avait éloigné de son esprit le souvenir de l'enfant mulâtre.....

Étonnée seulement de voir dans le salon d'un prince royal un homme de cette couleur, la créole dit à M. de Vannes :

— Quel est ce valet? un piqueur de M. le duc, sans doute?

— Silence! reprit à voix basse M. de Vannes, cet homme est le chevalier de Saint-Georges, l'amant de Mme de Montesson !

La marquise de Langey partit d'un sublime éclat de rire, que ses voisins ne manquèrent pas d'attribuer à quelque saillie de M. de Vannes... Le capitaine craignit sans doute que Saint-Georges s'en aperçût, bien

qu'il fût alors assez loin de la marquise de Langey, car il s'empressa d'étaler devant elle plusieurs dessins qui la contraignirent à baisser les yeux pour les regarder.

Quant à Saint-Georges, adossé contre une des colonnes de ce salon circulaire, il semblait encore foudroyé de cette apparition imprévue.....

Dix-huit ans complets s'étaient écoulés depuis la fuite du mulâtre; dix-huit ans qui l'avaient tous porté comme autant de flots complaisans à ce faîte d'orgueil. La blessure cruelle faite à son cœur par la créole était fermée, celle qu'avait subi sa dignité d'homme se rouvrait... A la vue de cette femme, pour laquelle il eût rampé à Saint-Domingue et qu'il retrouvait à cette heure comme par une permission tacite de Dieu, l'audace de son triomphe le grandit : il sentit son cœur agité de mille sentimens divers, c'était de la haine, de la fureur et, faut-il le dire? un amour dans lequel bouillonnait surtout la vengeance. Comme ces éclairs, serpens de feu qui sillonnent l'horizon, tous les ressentimens de son enfance se déroulèrent peu à peu et vinrent éclairer son âme. Oui, c'était bien là cette marquise de Langey qu'il avait connue si fière et si hautaine à la Rose, cette dure maîtresse pour laquelle son cœur avait battu, cette impitoyable reine qui l'avait marqué de son fouet au visage! En l'entendant nommer, il sentit battre le sang à sa joue..... Son cœur lui parut prêt à s'élancer hors de sa poitrine, tant la haine le soulevait! Par un mouvement machinal et que comprendront tous ceux qui ont souffert de toute la répression de leur colère,

il tomba bientôt sous l'empire d'un abattement profond.

Car, en le voyant si beau, si heureux, si accueilli, Mme de Langey n'avait pas même fait un pas ; elle ne lui avait adressé ni parole ni sourire ; c'était le marbre de cette femme, non son âme qu'il retrouvait !

Et elle avait ri de ce rire sardonique et insolent de certaines femmes, de ce rire qui est la plus lâche des insultes, parce qu'il s'abrite sous la faiblesse et la fausseté !

Encore une fois, c'est bien elle !.....

Le temps, respect inouï ! n'avait pas encore déformé sa taille et son visage : elle était belle, plus belle que Mme de Montesson ; son teint, sa bouche, ses yeux, n'avaient rien perdu de leur éclat. En la voyant, on ne pouvait s'empêcher de se dire :

« Le comte de Saint-Germain vend-il en effet le secret de ne point vieillir ? »

Ses épaules, dégagées des plis d'une calèche rose, avaient conservé leurs belles lignes veloutées ; son front, mollement bombé comme celui de la Diane antique, n'avait pas même une ride. Comme en ce temps-là l'usage des parfums était une véritable loi, il s'exhalait de tous ses atours je ne sais quelle fraîcheur asiatique, on la pressentait comme un bouquet. Le grand goût de sa toilette, l'esprit merveilleux de ses plus légers détails, la maintenaient au rang des belles créoles à la mode que les habitudes indolentes des îles ont garanties des outrages de la fatigue.

Mme de Langey, trop adroite pour ne pas prévoir la fin de son règne dans les salons, s'était fait une

étude de combattre savamment chaque impression ennemie de sa beauté ; l'amour lui avait paru surtout un dangereux hôte. L'amour extrême, l'amour vrai, cet amour qui emplit l'urne du cœur à lui en faire dépasser les bords, n'était jamais apparu à Mme de Langey que comme une ombre fictive, mensonge d'insensé ou de poëte. Sous l'inaltérable sérénité de son bonheur on voyait percer cette négation de tout ce qui est sentiment, amour, vérité ! C'est ce que dans le monde on nomme la femme heureuse.

Qu'était-elle devenue depuis ces tièdes soirées de la Rose? par quels arrangemens, je ne dirai pas par quels amours, avait-elle promené sa vie? C'est ce qu'elle seule savait et ce qu'à coup sûr M. de Boullogne, son maître et seigneur par contrat, ignorait complétement.....

Alors seulement Saint-Georges aussi se ressouvint, alors son front, un instant courbé sous l'orage intérieur de ses pensées, rayonna d'un vif éclair..... En voyant M. de Boullogne s'avancer avec une galanterie de vieille cour et offrir le bras à la marquise, que suivait M. de Vannes, il se prit à penser que d'un coup d'œil, d'un mot, il pourrait faire crouler cet échafaudage d'orgueil et se venger de cette pâle coupable.....

Il fut tiré de ces idées par la cloche du déjeuner qui venait de retentir.....

Ce déjeuner devait précéder la chasse.

VI.

Le labyrinthe.

DUMAINE.
C'est aussi pour lui ressembler que les ramoneurs sont noirs.

LONGUEVILLE.
Et c'est depuis son temps que les charbonniers passent pour beaux.

(*Shakspeare.*)

On allait se mettre à table et faire honneur au déjeuner avec cet appétit, exorde habituel de la chasse, lorsqu'un nouveau convive entra subitement dans la salle à manger ; — c'était Maurice.

Son arrivée tardive causa quelque sensation ; il s'assit entre M. de Vannes et sa mère, après avoir balbutié quelques mots d'excuses à l'oreille de la marquise de Montesson.

M. de Boullogne lui sourit du haut bout de la table, où il se trouvait placé près de MM. de la Borde et Boutin, financiers presque aussi opulens que MM. de Beaujon et de Sainte-James. Maurice répondit à ce sourire empreint de bonté par un salut froid et respectueux.

— Vous nous donniez de l'inquiétude, marquis, dit

M. Vannes au jeune homme. Vous avez cependant un bai de quatre ans dont l'amble est, dit-on, merveilleux..... N'était-il pas à M. de Conflans ?

— C'est en effet de lui que je le tiens, répondit Maurice en s'inclinant devant M. le duc de Chartres, qui lui demandait de ses nouvelles. A la gauche du duc de Chartres était Saint-Georges.....

— M. de Vannes, dit Mme de Langey, empêchez donc Maurice de boire sitôt à la glace, il se fera mal..... Voyez comme il a chaud !

Maurice porta son mouchoir brodé à son front, il en étancha la sueur et promena sur les conviés un petit lorgnon d'émail qu'il portait depuis que M. de Lauzun avait trouvé amusant d'en avoir un.

Maurice de Langey ne s'était décidé à obéir au vœu de sa mère et à celui de M. de Boullogne qu'avec une extrême répugnance; il se trouvait assis contre son gré à cette table.

La conversation sérieuse échangée la veille entre M. de Boullogne et lui avait laissé dans son âme une impression de découragement et d'amertume indicible..... Maurice avait atteint l'âge auquel il faut qu'un jeune homme bien né soutienne son nom. Le contrôleur général lui avait paternellement représenté qu'il ne pouvait demeurer oisif, que son désir était de le voir pourvu d'une charge : « Si vous n'étiez pas marquis, mon cher Maurice, avait ajouté M. de Boullogne, la finance vous eût offert de belles et vastes chances, surtout avec mes leçons, qui ne vous eussent pas manqué; mais il est décent que le fils d'un marquis représente à la cour : jeune et noble,

vous ne sauriez y manquer d'emploi. M. le marquis de Langey était malheureusement en défaveur sous le feu roi ; il y a encore trop de créatures de la Dubarry pour que vous puissiez réussir dans une demande. Sa majesté, qui m'a fait l'honneur de m'admettre dans ses conseils, a bien voulu elle-même me faire toucher du doigt ces obstacles ; ils sont tels que je ne vois, malgré son désir royal pour vous, qu'un parti ; ce parti est celui qu'ont pris MM. de Durfort, de Valence, de Blot et autres, c'est de vous faire admettre dans la maison d'Orléans. Mme la marquise de Langey est amie de Mme de Montesson, monseigneur le le duc de Chartres est votre aîné, il ne pourra manquer de devenir votre protecteur ; il ne vous refusera pas une place à laquelle il y a beaucoup d'utile et d'agrément attachés, et qui exige autant de noblesse que de tenue. Vous êtes bien fait, vous avez la terre de Brevannes, dont je vous ai assuré les rentes à titre d'ancien ami de M. de Langey, vous aimez la chasse (du moins vous l'aimiez il y a deux mois), je ne vois qu'une charge dans les chasses du duc de Chartres qui puisse vous aller. Vos antipathies particulières et vos idées de repos doivent céder devant la nécessité d'un emploi qui vous mettra sur la voie d'un mariage convenable à votre titre. Votre fortune, il est nécessaire de vous l'apprendre, s'amoindrit de jour en jour. Consentez à nous suivre demain à Sainte-Assise, et mes efforts, réunis à ceux de Mme de Langey, vous prouveront si nous avions à cœur de réussir. »

Pendant ce discours de M. de Boulogne, Maurice avait tenu les yeux constamment baissés. Il ne pen-

sait, hélas! qu'à une seule chose, à Agathe. De sorte que ce mot de mariage jeté en l'air par M. de Boullogne fut un coup de foudre qui eut le pouvoir de le tirer de sa rêverie. Il crut l'instant propice pour risquer l'aveu de son amour; il parla au contrôleur général de Mlle Agathe de La Haye, il lui détailla l'histoire de la belle fille en peu de mots; lui raconta ce procès qu'il lui serait peut-être facile d'appuyer de son crédit; il parla avec tant d'ingénuité de cet amour que M. de Boullogne se sentit touché. Cet attendrissement dura peu, la raison lui représentant ce mariage comme une folie : une fille de Saint-Malo, une fille sans fortune épouser M. le marquis de Langey!

L'opinion de M. de Boullogne était formée; il condamna cet amour, malgré sa condescendance habituelle pour Maurice.

Le jeune homme fut écrasé. Il se repentit d'avoir épanché son âme dans celle d'un confident qu'il n'accusa que trop tôt de ne pas le comprendre. Cette fleur de poésie, ne devait-il pas la mettre sous verre, la cacher à tous les yeux? Son parfum paisible pourrait-il être compris d'un autre que de lui? devait-il traduire à d'autres les palpitations de son âme, ses désirs, ses espérances? Il maudit les exigences de ce rang, auquel jusqu'alors il n'avait jamais songé.

Cependant M. de Boullogne le pressa tant qu'il promit..... Sous le poids de cette concession, le jeune marquis se résigna donc à tout ce qui pourrait advenir de la double sollicitation de M. de Boullogne et de sa mère. A la vue de ces convives brillans, ses idées toute-

fois ne manquèrent pas de prendre un autre cours en se comparant tacitement à quelques-uns d'eux. Maurice s'avoua je ne sais quelle infériorité coupable. En effet, n'avait-il pas tout ce qu'il lui fallait pour briller ; et, comme une lampe qui ne brûlerait que pour elle, ne concentrait-il pas en lui-même sa lueur et son éclat ? Qu'avait-il fait jusque-là qui pût seulement provoquer le regard d'une femme, l'éblouir, l'intéresser ? Hormis son amour, qu'elle semblait n'accepter qu'avec froideur, qu'apportait-il de séduisant à Agathe ? Autour de lui ce n'était que chuchotemens amoureux à l'oreille de ces belles Dianes, auxquelles il ne manquait que le croissant argenté pour couronne à leurs cheveux ; ce n'était que grâce, esprit, tournois de phrases galantes. Les femmes écoutaient plutôt la figure aimable de ces causeurs que leurs paroles ; la science de la fatuité était devenue en leurs mains une arme perfectionnée, ils s'en servaient en victorieux accomplis. Comme il arrivait souvent que l'on donnât alors un régiment pour un bon mot, c'était à qui se ferait aventurier en fait de succès ; tout ce monde était ivre d'airs et d'extravagances. Les plus insouciantes d'entre ces femmes leur souriaient complaisamment, encourageant elles-mêmes des conversations semées de piéges pour elles.

Devant ces esprits légers, si habiles en séductions, Maurice de Langey introduisit en idée la blanche forme d'Agathe ; il se demanda ce qu'elle deviendrait au milieu de ce bourdonnement de voix, au sein de ces roués élégans rompus aux siéges difficiles.

Tout d'un coup il vit Saint-Georges, et cette figure

noire le jeta dans une suite d'étranges perplexités..... Il lui sembla qu'à cette table tous les yeux étaient attachés sur cet homme, que la voix des femmes tremblait en lui adressant la parole, que celle des hommes perdait elle-même de sa rudesse. A deux pas de Maurice, quelques jeunes seigneurs s'inquiétaient peu de raconter à demi-voix les prouesses galantes du mulâtre, ses triomphes, sa veine inouïe de bonnes fortunes. D'autres se récriaient sur son adresse, son agilité, ses moyens de réussir. Maurice aima mieux se persuader qu'il possédait un talisman que de croire à sa supériorité; un mulâtre pouvait-il l'emporter à ce point sur un créole? Abîmé dans cette incroyable contemplation, Maurice ne tarda pas à sentir glisser dans ses veines un froid inconnu; il lui sembla que ce triomphe qui l'insultait, raillait sa propre passion et la taxait à ses propres yeux d'infirmité ou d'insuffisance. Il vit Agathe, Agathe son plus cher désir, son rêve bien-aimé, son tourment, debout devant lui, la veille de ce même jour, tenant à la main le menuet du mulâtre. Agathe avait retenu le nom de cet homme; peut-être l'avait-elle vu, peut-être l'aimait-elle!..... Cette idée fit refluer tout son sang à son cerveau. Pour la première fois, Maurice éprouva un supplice affreux, une indéfinissable torture, la honte de la jalousie vis-à-vis d'un être dont il ne pensait pas qu'il pût se déclarer même le rival. La veille, il avait demandé à sa mère si elle se rappelait le nom de Saint-Georges, et la marquise n'avait pas manqué de lui répondre : « *C'était un de vos esclaves à la Rose.* » Nulle voix, nul souvenir ne s'était élevé dans le

cœur du créole pour lui rappeler que cet esclave avait été son ami.

« Serait-il vrai, mon Dieu, se disait Maurice avec un singulier désespoir en voyant les prévenances féminines dont Saint-Georges était l'objet, serait-il vrai qu'aux yeux d'Agathe je serais moins que cet homme? Ne suis-je donc pas noble; et qu'est-ce que ce chevalier des Antilles, sinon un comédien du théâtre d'Orléans! »

De son côté, Saint-Georges, dès qu'il aperçut Maurice, ne put réprimer en lui mille mouvemens de joie et d'inquiétude. C'était leur première entrevue depuis leurs beaux jours passés à la Rose: qu'allait-il lui dire, ce faible enfant pour lequel il avait autrefois exposé sa vie? Sans doute, pensa-t-il, ce long cordeau de convives qui nous sépare le gêne et le glace, le monde seul impose silence à son cœur..... Oh! dès que les fanfares vont sonner, je vais me précipiter dans ses bras, lui dire : « C'est moi! cher Maurice! moi Saint-Georges, moi, qui ne suis pas plus fier de mes succès que vous ne l'êtes vous de votre titre! me reconnaissez-vous? c'est moi! »

Mille images confuses apparurent alors à ses yeux comme de lointaines vapeurs : il revit la Rose, les joies ou les douleurs de leur double enfance, tout ce qui avait dû laisser au cœur de Maurice, comme au sien, des germes impérissables.

Il le vit partageant avec lui l'eau sainte et la robe blanche du baptême, le même jour, à la paroisse de Saint-Marc.

Il le vit récitant les mêmes leçons aux mêmes maîtres, et le chargeant de toutes ses iniquités.

Il le vit assis près de lui sous l'ombre des mêmes cocotiers, où chantait le bengali, où rampait le scarabée, où le moqueur sautillait de branche en branche.

Il le vit encore ému de son terrible renvoi, lorsque sa mère osa l'accuser, lui, d'avoir distillé le poison dans l'assiette du créole.

Il le vit enfin sauvé par lui, sauvé par *lui seul*, des atteintes de l'Espagnol, lorsqu'il attaqua à main armée la berline de la marquise, et que Saint-Georges l'étendit sur la savane!

Et il se dit : « Peut-être aura-t-il oublié mon noir visage, mais il ne peut avoir oublié ma voix; rien qu'à ce frisson de bonheur qui court à mes nerfs, sa main reconnaîtra la mienne...... »

Le repas fini, la fanfare accoutumée sonna; les chasseurs se levèrent; Saint-Georges attendit qu'une partie de ce monde se fût écoulée, et comme Maurice regardait par la fenêtre les cascades jaillissantes du carré vert, il s'avança et lui ayant tendu la main :

— Je suis Saint-Georges, me reconnaissez-vous, Maurice?

Maurice de Langey ne lui tendit pas la main; il le toisa, il prit son fusil et siffla deux chiens magnifiques de sa meute... Son piqueur parut, et il lui donna des ordres.....

Le mulâtre retira sa main avec colère, et sortit par la galerie opposée.....

L'instant d'après il avait rejoint le duc de Chartres

et s'élançait à ses côtés sur une délicieuse bête de chasse, nommée *Jonquille;* le duc de Chartres montait *Ébrir*.

Pour le duc d'Orléans, il suivait la chasse avec la marquise de Montesson dans une coquille délicatement réchampie d'or et festonnée de guirlandes. La chaleur était devenue insupportable, Mme de Montesson pria son altesse de choisir des chemins plus ombragés ; le duc de Chartres et le chevalier de Saint-Georges cavalcadaient aux portières de la coquille...

De temps à autre, une œillade furtive de Mme de Montesson semblait remercier Saint-Georges des voltes gracieuses qu'il faisait décrire à *Jonquille*, et de la grâce exquise qu'il déployait. Le duc d'Orléans regardait les deux cavaliers avec envie, car il ne chassait plus depuis qu'il avait eu le malheur de blesser un de ses gens au Raincy.

—Quel est ce jeune homme? demanda-t-il à la marquise en lui indiquant du doigt un cavalier galopant par les taillis avec le comte de Vaudreuil.

— Le marquis Maurice de Langey, le fils de cette belle personne... dont les grâces commencent à mûrir, ajouta avec une malignité intéressée Mme de Montesson.....

Le cerf fut lancé sur les deux heures, et après lui, deux cents chevaux à sa poursuite à travers les vastes futaies et les carrefours verdoyans de Sénart. La couleur tranchée de leurs robes, la beauté de leurs mouvemens, l'agilité des chasseurs en habit rouge qui les montaient, plongèrent les vieillards de Sainte-[...]e dans un merveilleux étonnement; eux qui

avaient vu pourtant les chasses du régent, entouré de son escadron volant de pages!

C'est qu'en effet l'équipage de M. le duc de Chartres était admirable, il pouvait lutter d'élégance avec celui de M. le comte d'Artois et du prince de Condé.

Saint-Georges, que le duc de Chartres se piquait d'affectionner, en raison de ses manières, qui relevaient la vulgarité des siennes, et de la conformité de leurs deux âges, avait donné de grands soins à cet équipage de chasse; il avait fait exprès plusieurs voyages en Angleterre pour l'améliorer et le rendre digne de lutter avec ceux des princes.....

La suave limpidité du ciel, l'attrait des paysages qui se déroulaient de temps à autre par les belles percées de la forêt, le son des fanfares et les aboiemens des chiens rassemblées au *Mai-Joly*, le point de départ de la chasse, les brillans uniformes des piqueurs et des jockeis entremêlés à ceux des heiduques et des coureurs; la plume des amazones balayant doucement leurs blanches épaules; le rire, le tumulte, les cris, les voitures de mille sortes accourant se grouper vers ce rond-point, tout ce spectacle gardait l'empreinte d'une toile animée par Oudry ou par Béga.

Le soleil semblait prendre plaisir à faire étinceler l'écharpe de la forêt de toutes les teintes rompues de l'arc-en-ciel; les chênes se balançaient mollement sous un vent frais et léger; le frissonnement des feuilles portait l'allégresse et l'espérance dans l'âme.

Maurice eut dépassé bientôt la voiture de sa mère. La marquise, mollement étendue sur les coussins, se

faisait tenir son ombrelle par M. de Vannes, pendant que M. de Boullogne, dans la compagnie de M. de Thélusson, se promenait à pied par les jardins, dont quelques autres personnes graves, conseillers ou intendans de finance pour la plupart, admiraient la riche ordonnance.

La course rapide de Maurice rafraîchit sa tête brûlante; il échappait aux inquiétudes de son âme par un exercice violent. Déterminé à conquérir sa place au milieu de tous ces gentilshommes, il s'excitait lui-même intérieurement à ne rien perdre de ses avantages; il ne voulait plus revenir aux pieds d'Agathe sans une protection marquée à lui offrir : si elle entrait quelque jour dans ces dangereux salons du Palais-Royal, il serait du moins son introducteur, son soutien! M. de Boullogne, qui l'aimait comme son fils, pourrait-il refuser la main de la cousine de Mme de Montesson au capitaine des chasses de M. le duc de Chartres? Ne s'empresserait-il pas de faire rendre justice à Mlle de La Haye, et quand il aurait vu cette enfant à la fois si belle et si triste, n'oublierait-il pas ses ambitieux projets?

Une voix secrète encourageait Maurice dans cette subite réforme de lui-même..... L'aiguillon de la jalousie le déchirait. Il venait de voir un mulâtre lui apprendre par son exemple le chemin de la fortune: son mérite se sentait blessé; que serait-ce si la fatalité amenait cet homme sur le chemin de son amour? La seule gloire capable de tenter Maurice était, nous l'avons dit, cette puissance d'attraction qui amène vers nous les femmes, comme l'aimant se soumet

le fer; l'ambition de la faveur y entrait pour peu. Maurice méprisait la cour, il s'avouait faible, inhabile à marcher sur son théâtre, et c'était sur ce théâtre que l'espérance et la fortune d'Agathe reposaient! Il lui semblait inouï, injurieux, qu'un visage d'esclave accoutumé à pâlir devant le visage du maître, des bras de mulâtre encore tatoués de coups, des cheveux crépus et tous les stigmates irrécusables de la servitude eussent mené si loin cet homme sans génie, bon à redire, suivant lui, les bruits communs et les historiettes de la ville, gagiste de manége et prévôt de salle d'armes, honoré des faveurs de Mme de Montesson! Qu'eût dit la cour du grand roi de cette absurde souillure? Et puisqu'il existait pour cet homme une porte secrète, ouverte et fermée sans bruit, pourquoi le produire, l'afficher, s'en parer aux yeux de tous?

La fureur s'empara de lui en jetant la sonde au fond de sa propre misère pour ramener ensuite sa vue sur la fortune de Saint-Georges. Par un curieux hasard, les goûts, les études que Maurice, en sa qualité de gentilhomme, avait le plus en amour, formaient le fond de la supériorité de Saint-Georges : il excellait aux armes, à la danse, au violon. Maurice se ressouvint avec amertume des triomphes audacieux de cet enfant qui avait osé lui prendre ses maîtres; il releva le front avec orgueil et se promit bien de l'en punir. Puisque dans le siècle où il vivait le désintéressement du cœur et l'élévation naturelle étaient folie, que l'étrangeté suffisait, et qu'après tout ce rival n'était arrivé que par surprise, il jura de

faire mentir cette gloire effrontée, de la contrarier dans son essor et de la ployer sous lui. Dieu ne pourrait manquer d'être juste et de détruire lui-même cet édifice insolent, plutôt que d'exposer ses créatures les plus nobles à le maudire!

Suivant le cours arrogant de ses pensées, Maurice se perdit par les mille sinuosités de la forêt; il était déjà à une lieue de Sainte-Assise.

Au sein de ces bois touffus avoisinant le château et formant un véritable parc anglais, plusieurs bandes d'invités s'étaient égarées, peut-être à dessein; mais de ce côté silencieux, à l'abri des mille clameurs de la chasse, le seul murmure de plusieurs sources d'eau vive et l'ombre des plus beaux arbres vous attiraient.

Sans compter les grappes roses de l'arbre de Judée égayant le vert assombri d'un cordeau d'acacias, le peuplier d'Italie élevant sa flèche vers le ciel, ou le platane, au corsage de chèvrefeuilles, des cèdres vigoureux balayaient le gazon de leurs belles palmes tombant sur lui comme autant de larges éventails. Les calices panachés du catalpa ouvraient amoureusement leurs grandes pétales; l'érable et le sapin y mariaient leurs senteurs à celle des rosiers. Par un dédale frais de riantes allées, où le rateau semblait n'avoir laissé aucun gramen parasite, on arrivait jusqu'à un petit temple appelé le *Labyrinthe*.

Depuis Trianon et Choisy, la mode des *temples* était alors la grande mode; ces ruines factices, dont l'abbé Delille s'indigna, plaisaient étrangement aux

architectes. Il faut croire qu'ils y avaient trouvé leur compte.

L'opulent sybaritisme de Louis XV avait dépassé le but de ces temples agrestes dans la construction du pavillon de Luciennes; sous le règne de son successeur, ils se multiplièrent à l'infini; il n'y eut pas un maltôtier qui ne se voulût un temple pour sa Dubarry bourgeoise.

Le devis du labyrinthe de Sainte-Assise montait à trente mille francs.

Sa forme octogone annonçait assez au dehors son style intérieur plein de coquetterie et de recherche.

Une foule de charmans petits vitraux de couleur, enchâssés de baguettes d'or, devait répandre, le jour, sur le parquet de citron une pluie d'agates, de rubis et de saphirs. Disposé en serre, le pourtour était bordé de mignonnes allées remplies de fleurs exotiques, le sable de ces allées était contenu dans de riches bandes d'acajou. La tenture du temple était en mousse naturelle encadrant six belles glaces. Une lampe d'albâtre, retenue par des cordes à puits en filigranes, descendait comme une étoile amoureuse sur un sopha circulaire formant le centre de la pièce. Le plafond était semé d'amours joufflus donnant la volée à leurs oiseaux; le chiffre de Louis-Philippe d'Orléans et celui de la marquise reposaient comme cartouches aux encoignures.

Et en vérité, il fallait que la veille encore on se fût perdu dans le labyrinthe, car le sable conservait l'empreinte de plusieurs pieds délicats.....

Évidemment aussi, et rien qu'à mesurer ces ves-

tiges au compas, ce ne pouvait être le pied du duc d'Orléans; il était reconnaissable!.....

Mme de Montesson se dirigeait parfois d'un pas soucieux vers ce galant Élysée, soit pour y attendre le chevalier de Saint-Georges, soit pour y réfléchir seule devant les doux souvenirs qui peuplaient le temple.....

Tout d'un coup, il y eut un léger bruit vers le labyrinthe; une oreille exercée eût pu même se convaincre qu'on avait tourné avec précaution une clé dans sa serrure. Était-ce la brune jardinière de Sainte-Assise, Mme Lalain, dont Collé fut amoureux? Venait-elle arroser ses fleurs?

Les vitrages restaient fermés..... On entendait à peine en cette partie du parc l'hallali mourant au loin; le soleil jetait une bande pourpre aux collines mirant leurs fronts dans la Seine.

— Quel asile frais! dit une voix. Convenez, chevalier, que j'ai eu là une de ces idées que n'aurait certainement pas eues une bourgeoise! Me voilà perdue comme Phèdre dans le labyrinthe!

— Perdue! pas encore! répondit une autre voix. Il faut que vous le vouliez. Je ne ferai pas tourner à mon profit cette peinture que voici. Elle représente un satyre, l'œil allumé, portant sur Vénus sa main profane.....

— La Vénus, chevalier, ne peut être qu'allégorique; elle est belle, elle est brune, et ne ressemble en rien à la Montesson..... mais pour ce satyre, c'est bien le duc d'Orléans!

— Il est vrai qu'elle n'a pas comme vous, mar-

quise, la peau douce et satinée..... Dites-moi donc où vous prenez ces épaules et ces mains-là? Vous avez aujourd'hui un petit air dragon qui vous convient à ravir! Si j'embrasse votre épaule, c'est votre faute; elle est plus belle qu'un beau marbre!

— Ne trouvez-vous pas, chevalier, que toutes ces glaces devraient répéter autre chose que les agrémens éternels de Mme de Montesson? J'ai bien ri, chevalier, de ses airs de jeune vestale au déjeuner; elle n'y a pas mangé une fraise sans jouer la distraction, comme si elle était la Zobéide d'*Angola!* Que dites-vous de son mulâtre, ma foi, et ne doit-elle pas le blanchir quand elle l'embrasse? Fardée, ridée, décrépite, quelle syrène! chevalier! Elle est *anéantie*, parole d'honneur.

— Vous m'avez fait tomber de mon haut, marquise, en m'assurant que ce chevalier de Saint-Georges n'était autre que ce petit monstre de sauvage à qui nous donnions nos fusils de chasse à porter chez vous à la Rose! Je l'ai toujours tenu pour mulâtre, au fond, tout en lui prodiguant les épithètes d'*Américain* et de *créole;* mais, par la sambleu! je ne pouvais guère me douter que le tatouage dût un jour devenir de mode!

— Qu'y a-t-il d'étonnant, chevalier, Mlle Béraud de la Haye, autrement la Montesson, n'est-elle pas la fille d'un capitaine négrier de Saint-Malo? Reliquat de compte, chevalier, suite de la traite!

— Vous devriez vraiment l'avertir, cette digne marquise de Montesson, que le chevalier de Saint-Georges est l'as de pique habillé!

— Un vrai pâté d'encre dans de la poudre!

— Arlequin!

— Un pain d'épice!

— Ne rions pas si haut et ménageons la marquise, mon cher chevalier, elle tient ma demande entre ses mains.....

— Un placet écrit par d'aussi jolis doigts que ceux-ci doit réussir, marquise!

— Vous êtes un trompeur, M. de Vannes. Vous m'aviez promis un collier de chatons de chez Richebois; où est-il?

— Dieu le sait, et le reversi le sait aussi..... Hier encore, marquise, j'ai perdu deux cents louis!

— Ne vous semble-t-il pas, chevalier, avoir entendu du bruit?

— Les boutons de ces rosiers que le vent agite contre les carreaux.

— C'est extraordinaire..... j'ai cru voir se refléter dans cette glace une figure.....

— Celle du mulâtre! dit de Vannes avec effroi.

— Non, celle de la marquise..... une imagination sans doute.....

— Laissons le mulâtre et la marquise pour nous occuper de nous. Que vous êtes belle ainsi, Caroline! Je donnerais tout un royaume pour ces yeux.

— La chasse est finie..... n'entendez-vous pas le cor, chevalier?

Que j'embrasse ce col encore une fois! Les cygnes de ces bassins n'en ont pas de plus souple et de plus blanc.

— Vous venez de m'érailler la chair avec votre

bague! Tenez, dit-elle, en se tournant vers la glace et en montrant au chevalier une ligne rougeâtre qui courait sur son épaule, voilà ce que c'est de porter ce saphir entouré de diamans. Donnez-le moi.

De Vannes l'ôta de son doigt, pour le passer au doigt effilé de la créole.

. . . .

. . . .

Les fanfares s'éteignaient; chevaux et piqueurs, tous épuisés de fatigue, rentraient dans la cour d'honneur. Le duc d'Orléans et la marquise attendaient sur le perron; la grille s'ouvrit, le flot des chasseurs s'y précipita; le duc de Chartres arriva l'un des premiers et présenta le pied du cerf à Mme de Montesson.....

Mme de Langey, appuyée languissamment au bras de M. de Vannes, se tenait à deux pas derrière la marquise de Montesson, cherchant à démêler la figure pâle de Maurice du milieu de cette foule..... son inquiétude était visible; elle se repentait presque de l'avoir perdu de vue. Il parut bientôt, ses bottines poudreuses et déchirées par les ronces, l'œil animé, le front haut. On eût dit qu'il présageait lui-même le degré de faveur auquel il allait monter, il n'avait guère quitté les côtés du duc de Chartres.

Mme de Montesson s'approcha du jeune duc, qui descendait de cheval; elle le prit agréablement par la main et l'amena elle-même à son père, qui se baissa pour lui glisser quelques paroles à l'oreille..... Saint-Georges, pendant ce temps, surveillait la curée

et les innombrables piqueurs emplissant la cour de leurs uniformes.

Un laquais de la marquise de Montesson apporta sur le perron même, au duc de Chartres, un encrier; il signa rapidement un papier; ce papier fut remis à Mme de Montesson.

Le dîner fut splendide et dura autant que de coutume. Au dessert, M. le duc d'Orléans se leva et porta un toast à tous les chasseurs. Il les félicita sur l'excellence de leur tenue et déclara que son fils venait de nommer, à sa sollicitation, l'un des conviés pour capitaine de ses chasses.

Le cœur de Mme de Langey battit avec violence, celui de Maurice fut ému pour la première fois peut-être. Il lui semblait que cette nouvelle épreuve de sa vie de noble était décisive; il échangea avec M. de Boullogne un regard où l'inquiétude le disputait à la joie.

Tous les convives s'entre-regardaient avidement; il est des instans de la vie où l'homme le plus inutile et le moins ambitieux se croit digne d'une récompense.

M. de Durfort, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans, ouvrit le brevet, et lut tout haut :

« Le duc de Chartres nomme en ce jour M. le che-
» valier de Saint-Georges capitaine de ses chasses.

» Sainte-Assise, ce 11 septembre.

signé : LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH,
» duc de Chartres. »

— J'en suis désolée pour vous, *bonne amie*, dit négligemment à voix basse Mme de Montesson à la marquise de Langey ; mais monseigneur le duc de Chartres est le maître. La cour, *bonne amie*, est un véritable *labyrinthe* !

Mme de Langey, à ce dernier mot, fut prête à se trouver mal.

— Partie perdue par notre seule faute, murmura à son oreille M. de Vannes, la marquise nous écoutait !...

VII.

Le café des Arts.

Ce fut un soir de mercredi,
Dans le temps que dom Bavardi
Racontait mainte-fade histoire
A tous ceux qui venaient de boire,
Les uns plus ou moins de café,
Les autres plus ou moins de thé.
(*Le Livre à la mode*, impr. en 1730.)

Quand Saint-Georges, précédé de son heiduque, partit au milieu même de l'ivresse de son triomphe et après avoir remercié le duc de Chartres de cette nouvelle marque de protection, la nuit était déjà venue envelopper de son réseau les contours de Sainte-Assise.

A travers l'immense forêt le chevalier aperçut çà et là quelques lumières fuyardes : c'étaient les gardes de Sénart regagnant leur toit, où le souper de leurs ménagères et les embrassemens de leurs filles les attendaient.

— Braves gens ! se dit-il ; leur journée a été chaude ! ce serait eux qu'on devrait récompenser !

Comme il achevait ces mots, il vit une ombre noire dont son cheval eut presque peur. C'était le curé de

Sainte-Assise qui cheminait paisiblement sur la grande route; il venait de visiter un malade.

Les vapeurs roussâtres qui obscurcissaient le disque de la lune ne permirent guère à Saint-Georges d'interroger ses traits. Il le reconnut seulement à son rabat; et tirant de sa veste une bourse assez garnie :

— Prenez, lui dit-il, monsieur le curé, puisque aujourd'hui je suis ce qu'ils appellent un heureux!

Le curé s'inclina et lui demanda son nom.

— Saint-Georges, répondit-il en ralentissant de lui-même le pas de son cheval.

Une clarté aussi vive que celle d'un météore vint alors les envelopper tous deux; c'était la torche agitée par l'heiduque, qui revenait sur ses pas.

— Nous aurons de l'orage, monsieur le chevalier, dit Platon d'un air inquiet; voyez donc ce gros nuage au-dessus de la Seine!

Saint-Georges ne répondit pas; il croyait avoir reconnu le curé de Saint-Marc dans l'homme auquel il parlait... Cette singulière rencontre éveillant chez le mulâtre son instinct de superstition, il dit au curé :

— C'est vous, n'est-ce pas, qui m'avez donné le baptême à Saint-Domingue?

— A vous, en même temps qu'à Maurice de Langey, répondit le prêtre. Dieu vous protége tous les deux, ainsi que votre mère Noëmi!

Comme s'il eût craint lui-même d'en dire davantage, il se hâta de serrer la main à Saint-Georges et se perdit dans les profondeurs d'un taillis qui longeait la route.....

L'étrangeté de cette vision frappa le mulâtre. Elle

lui remettait sous les yeux l'image de Maurice de Langey; il se retourna involontairement pour voir si quelque fantôme ne le suivait pas.

Son bonheur le vengeait assez de l'ingratitude de Maurice, et cependant il sentait son cœur rebattre encore à ce nom; il y a des illusions d'enfance auxquelles il est difficile de renoncer. Cependant la haine s'était déjà glissée comme un serpent au fond de son cœur.

« Pourquoi donc m'a-t-il refusé sa main? se demanda-t-il. Ne suis-je pas à cette heure aussi élevé que lui, et croit-il descendre en m'avouant aux yeux de tous? Veut-il donc hériter des insolens mépris de sa mère et se liguer avec elle contre ma fortune? Ce serait un acte de lâcheté ou de folie. Ne me pardonneront-ils jamais tous deux de n'être plus leur esclave, et s'entendront-ils pour ruiner mon crédit? Dieu m'est témoin que je pourrais perdre cette femme et faire repentir cet enfant de son imprudent orgueil! Nous ne sommes plus à Saint-Domingue, grâce à Dieu, et les contradicteurs ne sauraient avoir gain de cause! »

Tout en faisant jaillir les étincelles du pavé sous les pieds de son cheval, il repassa alors en lui-même les divers événemens de la journée; un ressentiment nouveau vint confirmer ses soupçons et le faire croire à une ligue véritable organisée contre lui par Mme de Langey.

Pour la première fois peut-être Saint-Georges avait rencontré un homme assez hardi pour oser lui tenir tête un quart d'heure, et cet homme était un

vieillard. Ce vieillard s'appelait M. de Boullogne.....

Chaque phrase du chevalier avait servi de texte aux railleries détournées du contrôleur général, dans les rapides instans qui avaient suivi le dîner; chacune de ses anecdotes avait déchaîné sa verve caustique.....

Ni la grâce nonchalante dont Saint-Georges assaisonnait ses moindres récits, ni l'humeur modeste dont il cherchait à se faire une arme contre l'envie, n'avaient pu adoucir l'impitoyable vieillard. C'était une pluie de traits acérés qui était venue l'assaillir. Il semblait que le contrôleur général eût juré de le pousser à quelque fâcheuse extrémité. La finance, à laquelle il est assez difficile de reconnaître de l'esprit, avait certes été vengée amplement ce soir là par les cruelles épigrammes de M. de Boullogne; ce n'était plus vraiment un contrôleur général, c'était un marquis.

Personne mieux que lui ne savait manier l'insulte. Il n'y avait guère qu'un Cid de vingt ans qui pût se fâcher contre cet autre Don Diègue, tant son ironie était celle d'un homme de cour, usant d'une expérience consommée et mettant sa moquerie à couvert sous la bonhomie habituelle à son âge. Sa malicieuse politesse avait d'abord accablé le triomphateur d'éloges immodérés, elle l'avait rendu l'objet d'une attention forcée. Peu à peu la vie de Saint-Georges était devenue un roman entre ses mains, il la commentait, il l'épluchait, il en tirait l'horoscope..... Le mulâtre l'avait à peine rencontré deux fois au Palais-Royal, et il le retrouvait à Sainte-Assise, aussi aigre, aussi

frondeur. Sans le crédit honorable et l'âge de ce vieillard, il n'eût point hésité à le rendre l'objet d'un combat même inégal, il préféra ne point s'apercevoir de ses sarcasmes.

En réfléchissant, il parvint même à se les expliquer. M. de Boullogne ne devait-il pas regarder sa nomination de capitaine des chasses comme un injurieux passe-droit fait à son fils bien-aimé Maurice de Langey? Ce contradicteur étrange n'avait-il pas ses raisons et pouvait-il être autre chose que le pivot autour duquel s'agitaient ses ennemis?

Le succès amène doucement celui qui l'obtient au pardon et à l'oubli des injures; bientôt ces idées sombres firent place à l'enivrement du chevalier, qui ne pensa plus qu'à une chose, au bel uniforme qu'il allait se commander, au bruit que ferait cette nouvelle dans Versailles, aux jolies femmes qui ne manqueraient pas de l'en complimenter, aux amis et ennemis surgissant de toutes parts pour lui demander d'un commun accord des permis de chasse.

— Je me garderai bien, se dit-il à lui-même en souriant, d'imiter le capitaine des chasses du roi, le prince de Soubise..... N'a-t-il pas délégué à sa maîtresse, Mlle Guimard, le pouvoir d'accorder des permis de chasse dans les forêts royales à qui bon lui semble? Il en est résulté dans les bois de Saint-Germain, de Versailles et de Marly, une foule de Vents, d'Amours, de Tritons et de Zéphyrs en guêtres de peau, tuant les faisans de Sa Majesté... au profit des dames de l'Opéra!

A quelques éclairs produits sans doute par l'ex-

trême chaleur succédaient en ce moment de larges gouttes d'eau, le vent menaçait d'éteindre la torche de Platon. Saint-Georges pressa le pas de son coursier; il atteignait en ce moment la barrière.

— Tu ramèneras mon cheval aux écuries du duc d'Orléans, dit le chevalier à son heiduque; tu viendras ensuite me retrouver au café des Arts.

» J'ai là une affaire à régler, continua-t-il, et j'ai donné ma parole.

Arrivé au coin de la rue du Coq, il descendit de cheval et s'achemina à pied vers le café. La pluie redoublait.

Il trouva en ce lieu beaucoup de gens réunis : d'abord M. de Laclos, officier d'artillerie connu, bien avant les *Liaisons dangereuses,* par une certaine *épître à Margot* qui fit quelque bruit sous le règne de la comtesse Dubarry; puis les chevaliers Parny, de Chateau-Blond, Dorat, La Morlière et quelques autres habitués.....

La plupart se levèrent dès que Saint-Georges parut, il n'y eut que La Morlière qui resta assis.

Saint-Georges ne lui tendit pas la main; il promena son regard sur le cercle d'originaux que le café renfermait..... Il y avait là un certain abbé Domino, ainsi nommé parce qu'il excellait à ce jeu, un M. Blondin qui se disait professeur de grammaire, et ne pouvait demander un *petit pain* sans exciter un fou rire par la manière dont il faisait retentir les *p*. A l'une des tables de marbre les plus lointaines du café se tenait le maître d'armes La Boëssière, plongé dans la lecture du *Mercure de France,* auquel il en-

voyait souvent des vers, des chansons et des énigmes.

Le chevalier cherchait vainement de toutes parts le neveu de Mme Bertholet, quand la porte s'ouvrit et donna passage à un petit jeune homme mouillé jusqu'aux os.

M. de La Morlière, en le voyant entrer, ne put contenir un éclat de rire bruyant qui appela l'attention sur l'infortuné jeune homme..... Il faisait compassion en vérité, à voir son habit de ratine ruisselant de pluie et ses manchettes devenues en un clin d'œil un arrosoir. Le chevalier de La Morlière, après avoir frotté son lorgnon contre le velours de son frac, l'examinait comme une bête curieuse.

— Parbleu! s'écria-t-il, c'est mon jeune homme d'avant-hier soir, celui qui m'a prié de bâiller plus bas au spectacle. Je l'ai attendu ce matin ici proche..... au café de la barrière des Sergens.....

— Où l'on a dû vous remettre, monsieur le chevalier, une lettre de moi, répondit le neveu de Mme Bertholet, enhardi par la présence de Saint-Georges, auquel (sans leurs conventions réciproques) il eût été si fier de donner la main.

— C'est parbleu vrai! mon jeune fils, reprit La Morlière d'un air d'impertinence marquée, vous me priiez, je crois, de remettre *la leçon* à ce soir. Vous ignorez, mon cher, qu'on ne se bat point aux chandelles. Avec la pluie et le vent, cela serait beau! continua-t-il en se versant un verre de kirsch.

— Voilà qui est bien pour le terrain, chevalier, reprit Saint-Georges en s'adressant à M. de La Morlière, il fait un temps du diable, et je ne conçois pas

plus que vous les duels en parapluie..... Mais dans ce café, d'où les rentiers vont partir dans une demi-heure, nous pourrions donner *leçon*, comme vous le dites, à ce jeune provincial. Nous verrons sa force, et nous déclarerons s'il est digne de vous.....

— C'est cela! reprirent Laclos, de Château-Blond et Parny, quittant leur partie d'échecs, tandis que Dorat noircissait une feuille de papier de sa prose poétique; nous remplacerons ici le tribunal de messieurs les maréchaux de France! Nous n'aurons pas de peine à être aussi graves que son doyen, M. le maréchal de Richelieu!

— A la condition que ce jeune cadet paiera le punch au tribunal! dit le papa La Boëssière. Voyons, avec qui va-t-il tirer? Nous allons mettre les noms dans le chapeau de M. de Parny, et le sort décidera.

— Bien dit! Les billets seront tirés par la blanche main de Mlle Isaure Delatour, l'Hébé charmante qui nous verse le moka, dit le gentil chevalier de Parny en regardant la belle limonadière, presque aussi renommée alors que Mlle Bourette.

— Et tu seras le sténographe de la séance, Dorat, avant que tu le sois de celles de l'académie.....

— Mais, dit à son tour La Morlière, étonné de l'air tranquille du neveu de Mme Bertholet, qui s'était assis sur un des tabourets de cuir du café, où il feuilletait la *Gazette des Gazettes*, pourquoi ne pas nous rendre plutôt à deux pas d'ici..... à la salle d'armes de La Boëssière?

— Y penses-tu, chevalier, gagner une fluxion de

poitrine ! s'écria Dorat. Il pleut à ne pas mettre l'abbé Domino dehors.

L'abbé n'entendit pas, il venait au même instant de faire son domino sur Blondin.

— Va donc pour les fleurets ! s'écria La Boëssière. Je vais vous en rapporter de longs et de courts, à 32 ou à 33, vous choisirez.

La Boëssière fit craquer les ressorts d'un ample parapluie et posa son tricorne sur sa tête vénérable de maître d'armes. Jamais il n'y eut d'homme plus tranquille et plus aimé que La Boëssière. On aurait pu le prendre, rien que sur sa figure, pour le symbole de la Paix.

Dorat écrivit les noms, on les plaça dans le chapeau de Parny.

Mlle Isaure Delatour y plongea la main, le premier nom qui sortit fut celui de Saint-Georges.

Le neveu de Mme Bertholet pâlit, peu s'en fallut qu'il ne laissât tomber la *Gazette des Gazettes*.

Il se crut la dupe de quelque fatale machination ; mais il était trop tard pour reculer : La Boëssière venait d'apporter les fleurets.

— Le sort vous sert mal, jeune homme, dit La Morlière au provincial. Nous allons voir comment l'on tire à Évreux.....

La pluie ayant cessé, les consommateurs venaient de sortir ; il ne demeura que Blondin et l'abbé Domino dans le café.

Son renfoncement en forme d'abside servit de théâtre, le provincial y monta plus mort que vif ; mais il surprit un sourire bienveillant dans le regard

de Saint-Georges ; ce sourire lui remit du baume au cœur.

Après avoir fermé les portes en dehors, les garçons montèrent sur les tables de marbre pour voir l'assaut ; en l'absence de M. Delatour, Mlle Isaure était seule maîtresse du café.

Le salut fini, les tireurs se mirent en garde. Le neveu de Mme Bertholet en savait juste assez pour croiser le fer dans un vaudeville s'il eût été comédien. En revanche, il ne manquait pas de cet aplomb provincial qui passe à l'œil de certains niais pour de la force. Plusieurs coups attaqués imprudemment par lui et disputés se succédèrent comme une balle de paume envoyée et renvoyée par la raquette. Saint-Georges fit semblant de suspendre un moment comme pour le laisser reprendre haleine ; dans le fait, il ne voulait que l'épargner.

A l'exemple de Saint-Georges, le neveu de Mme Bertholet avait remis le talon à la cheville gauche ; son alignement était passable ; il y eut un garçon de café qui l'admira.

Par un incroyable bonheur de sa nature, le neveu de Mme Bertholet était gaucher. Il n'avait jamais regardé cela que comme un défaut, il ignorait que c'était un avantage. Après s'être contenté de rompre son fer, Saint-Georges lui ménagea une riposte admirable, dont le provincial s'empara.

— Touché, monsieur, dit Saint-Georges en mettant la pointe en terre, vous m'avez touché ; je ne nie jamais un coup !

La stupéfaction fut générale. La Boëssière allait

parler quand Saint-Georges lui serra le bras à lui faire craquer les os. Le maître d'armes comprit.....

— Les gauchers sont dangereux, balbutia La Boëssière.

— Ce jeune homme a des coups à lui, dit Saint-Georges.

— Je vous engage, mon cher chevalier, à ne pas tirer avec le Normand, murmura tout bas M. de Château-Blond à l'oreille de La Morlière.

—Vous êtes d'Évreux, jeune homme? c'est un bien charmant pays, dit le maître d'armes. Prenez donc ce punch.

— Ma foi, monsieur, je ne vous croyais pas si habile, reprit La Morlière. Je vous en fais mon sincère compliment.

— Je me contente de vos excuses, chevalier, dit le neveu de Mme Bertholet, qui se sentait élevé au troisième ciel.

Il ne voulut pas prendre du punch, saisit son chapeau et sortit.

— Donnez-moi donc la main, lui dit Saint-Georges en le retenant par le bouton de l'habit. Seulement que ce ne soit pas la main gauche!

— Bien volontiers, reprit-il d'un air de triomphateur modeste.

Il ajouta bien bas, en serrant la main de Saint-Georges :

— Merci!

L'heiduque du chevalier arrivait avec un magnifique parapluie de taffetas rose. Saint-Georges

dit adieu à ses amis et reprit le chemin de son hôtel.

— La Morlière enrage, se dit-il ; mais le neveu de Mme Bertholet roulera à six heures demain matin pour Évreux !

VIII.

Servante et mère.

> Ecce ancilla Domini ;
> Fiat mihi secundum verbum tuum
> (*L'Angelus.*)

Rentré chez lui (minuit sonnait alors à sa pendule de Baillon), il congédia son digne heiduque, qui tombait de fatigue et de sommeil. Ce que Saint-Georges avait à faire à cette heure-là ne devait être vu de personne.....

Après avoir allumé lui-même un bougeoir en porcelaine, le chevalier se dirigea vers cette porte, dont, par un mouvement naturel de curiosité, Joseph Platon avait voulu tourner la serrure dès le premier jour de son installation.

Là une négresse, agenouillée, priait devant un petit tableau représentant Madeleine aux pieds de Jésus.....

Au bruit que firent les pas de Saint-Georges, elle détourna la tête.

Ses cheveux, grisonnans par place, s'échappaient en mèches confuses du mouchoir créole qui les enveloppait ; elle laissa voir dans ce demi-mouvement une larme suspendue à sa paupière.

— Enfin ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou, c'est lui !

Elle l'embrassa de nouveau, et, se livrant à des transports de joie insensés, elle courut baiser aussi le tableau de la Madeleine.

— Tu as tardé bien longtemps !

Elle le débarrassa de son ceinturon de chasse, de son couteau, de ses boucles; elle essuya la poussière de ses dentelles, passa la main sur son front et le contempla avec toute la tendresse de son amour!

— Que tu étais beau! comme ils ont dû t'envier!

— Le duc de Chartres m'a fait capitaine de ses chasses : tu avais bien deviné en me faisant les cartes l'autre soir. Je crois à ta science, Noëmi!

— Comme à mon amour, n'est-ce pas? Pendant tout le jour je suis restée là..... vois-tu..... seule devant la Madeleine. Je la conjurais de te préserver de tout mal!

Elle reprit :

— Capitaine des chasses! c'est donc une bien belle chose!

Saint-Georges sourit; il tendit sa main ornée de bagues à sa mère; elle approcha le bougeoir pour mieux les examiner.

— Celle-là? dit-elle.

— C'est un saphir.

— Il a l'éclat de ces charmans petits colibris que tu m'apportais autrefois à Saint-Domingue. Autrefois! ajouta avec tristesse Noëmi.

— Et cette autre, continua la négresse, comment la nommes-tu ?

— Une opale.

— Ah ! je sais..... Elle est un peu terne, elle me ressemble..... L'autre jour elle brillait bien plus à ton doigt.

— Tu trouves ?

— Certainement, reprit-elle, et c'est signe de malheur quand une opale se ternit. Vois mon livre noir. Mon Dieu ! cela me fait peur !

— Et quel malheur, Noëmi, pourrait menacer un homme devant qui le sort lui-même s'humilie ? Songes-tu, Noëmi, que je puis encore monter plus haut ; que je puis retourner un jour libre et riche à Saint-Domingue ?

L'œil cave de Noëmi s'illumina d'un rayonnement de bonheur.

— Oui, à Saint-Domingue, Noëmi ; à Saint-Domingue, d'où tu partis esclave et où tu pourras rentrer maîtresse; à Saint-Domingue, où je deviendrai à mon tour roi et seigneur !

— Et où je pourrai te nommer mon fils comme autrefois, dit-elle avec un soupir.....

— Bonne Noëmi !

— Dis plutôt, Saint-Georges, malheureuse Noëmi ! Là-bas du moins lorsque tu étais enfant, je te portais sur mes bras à travers les champs de maïs ; là-bas j'avais pour moi le soleil et ton sourire ; tu m'appelais *ma mère,* et j'accourais la joie dans les yeux ! Lorsque le jour naissant colorait la cime de nos arbres, c'était moi qui écoutais le premier bégaiement

de ta douce voix, moi qui le soir te berçais encore sur mes genoux pour t'endormir ! Ne te souvient-il plus de ces belles branches chargées d'oranges ou de mangues que je t'apportais chaque dimanche lorsque tu côtoyais les belles eaux bleues de l'Ester ! Alors pas d'étrangers ou d'importuns entre nous, tu ne me renvoyais pas, Saint-Georges ; tu ne me disais pas de me cacher ! Non, quand nous revenions tous deux, tu me laissais passer fière de toi devant les cabanes, l'horizon était alors embrasé de vapeurs rouges, et tu me le montrais du doigt en me disant : « Vois donc, mère, comme le bon Dieu est beau ! »

« Ah ! malheureux jour, continua-t-elle, que le jour où tu m'as quittée! malheureux jour que celui où je te retrouve sans pouvoir te dire : « Mon fils, viens dans » mes bras ! »

Elle ne pleurait plus ; mais au lieu de larmes il y avait dans son regard une étonnante fixité ; même après qu'elle eut parlé, ses lèvres murmurèrent des sons.....

— Vous ne comptez donc pour rien, Noëmi, le bonheur d'avoir échappé à l'esclavage ? Regretteriez-vous ces horribles jours où, le teint bronzé par le soleil, vous rentriez en silence pendant que la voix aigre du commandeur roulait d'échos en échos par la savane ? Que désirez-vous ? Parlez.

— Rien que ton bonheur, répondit-elle, et de retourner un jour là-bas avec toi.

— Je vous le promets, ma mère !

— Tu as dit : « *Ma mère !* » Tu as consenti à m'appeler de ce nom ! Ah ! dis-moi donc aussi que tu me

permettras quelquefois de voir les belles dames qui viennent te rendre visite et que je pourrai entrer à toute heure du jour dans ta chambre et m'enorgueillir de toi ! Tu as dit : « *Ma mère!* » ah ! ta pauvre servante est bien heureuse !

— J'avais ordonné que l'on mît des fleurs à ces grillages, pourquoi ne l'a-t-on point fait ? Les gens qui montent chez moi par cet escalier dérobé peuvent vous voir.....

— C'est moi qui n'ai pas voulu, Saint-Georges, parce que je vous vois, moi... à travers ce grillage... lorsque vous descendez. C'est un instant de plus de bonheur ! Et j'en ai si peu !

Cette fois Noëmi ne put contenir ses sanglots. L'infortunée ployait sous le poids de ce sacrifice journalier. L'attente mortelle de cette longue journée l'avait terrassée ; elle étouffait. La négresse poussa la fenêtre de sa petite chambre, et elle regarda le ciel.

L'orage de la soirée avait à peine rafraîchi l'atmosphère, encore chargée d'électricité. De gros nuages noirs traversaient pesamment le ciel comme autant de phoques au ventre allongé ; les murs de l'hôtel et les jardins étaient drapés d'ombres.

— Ce ne sont pas là, dit-elle, nos belles nuits de Saint-Domingue !

Elle pencha sa tête sur sa main amaigrie et regarda ce ciel, où ne scintillait pas une étoile.

— Hier, dit-elle à Saint-Georges en lui indiquant du doigt le côté du sud, il y en avait une là-haut..... Elle m'a souri pendant ton sommeil et m'a

dit de douces choses. Aujourd'hui je ne la vois plus!

Saint-Georges poussa la porte et prit un petit carton dans une des armoires de l'antichambre.

— Voici quelques objets de toilette qui vous feront plaisir, je l'espère du moins, Noëmi. Lorsque vous irez le dimanche à Saint-Roch, je veux que vous les mettiez. Je vous verrai ici vous habiller devant ce miroir; ici..... entendez-vous?

— Bien vrai? Ces parures me deviendront donc précieuses? Dieu! les belles dentelles! que j'en serai fière!

— Platon, j'aime à le croire, a grand soin de vous, ma mère. Il vous a laissé les clés de l'office pendant mon absence?

— C'est vrai; mais vous n'étiez pas là, je n'ai rien mangé. Je ne suis heureuse que lorsque je vous touche et que je vous vois. N'ayez pas peur, allez, Platon ne m'a pas encore reconnue, moi, je suis si changée! Votre fuite cruelle m'a fait tant de mal! — Il me croit votre servante, continua Noëmi, ne la suis-je pas?

Saint-Georges baissa les yeux.

— Voilà deux ans, reprit-elle, que je loge sous le même toit que mon fils. Répondez, Saint-Georges, ai-je trahi votre secret, ai-je osé dire que j'étais de Saint-Domingue et que vous étiez mon fils? Cependant, Saint-Georges, vous n'avez peut-être pas tant à rougir de votre mère..... Peut-être n'est-il pas loin ce jour où vous me redirez ce nom sacré à genoux!

Il la regarda comme on regarde une femme dans le délire..... Une fierté douce animait les yeux de la négresse; on eût dit qu'elle recouvrait un peu de soleil.

— Après tout, reprit-elle, pourquoi me plaindre? N'est-ce pas moi qui me suis dévouée à toi de plein gré? Le ciel me récompensera. Ah! le ciel est juste, lui qui aux hivers cruels fait succéder la tiède verdure, lui qui a dit à la mère du jeune mort d'Éphraïm : « Espérez! »

— Noëmi, répondit Saint-Georges avec tristesse, n'accusez ici que les inflexibles lois des hommes. C'est le monde qui veut que je vous cèle à tous les yeux, non pas moi! Je vous aime, ma mère, comme ce que j'ai de plus doux sous le ciel; je vous aime comme l'oiseau aime son nid. Doutez-vous de mon amour, ma mère? alors vous douteriez que Dieu me regarde en pitié; que chaque soir, lorsque je vous retrouve, vous, mon hôtesse, mon cœur ne s'élance point au-devant du vôtre. Je vous ai enfouie comme un avare enfouit son or. Encore une fois, le temps viendra où devant ma voix, comme devant la baguette d'un magicien, ces murs tomberont pour vous laisser voir la mer et les rochers à pic où vous m'avez vu courir! Par pitié seulement ne m'exposez pas à vous défendre, car, je le sens, le premier qui oserait insulter ma mère, oh! celui-là serait aussi le dernier. Noëmi, je le tuerais!

Il s'était levé avec une énergique rapidité; son poing fermé menaçait, l'écume couvrait ses lèvres... Noëmi crut voir cet ange qui lutta contre Jacob, elle

courut à lui pour l'apaiser : les mères sont sublimes pour oublier ; Noëmi fut touchée du mouvement de Saint-Georges, elle retrouva de douces paroles.

— Tu me reviendras, vois-tu. Tu me reviendras lorsqu'elles t'auront trompé, ces femmes qui t'aiment moins que moi ! Tu retrouveras mon cœur tout entier ; ma bouche et mes baisers fermeront les blessures qu'elles t'auront faites. Peut-être alors me vengeras-tu à leurs propres yeux, peut-être leur diras-tu : « C'est ma mère ! »

Elle parla de la sorte un quart d'heure encore, en interrompant ses phrases par des caresses..... Tout son corps tremblait dès qu'elle sentait le contact chéri de ce fils ; on eût dit qu'elle appréhendait de l'irriter par les démonstrations de sa tendresse. Quand il s'éloigna après l'avoir embrassée, elle se tint l'oreille longtemps collée contre sa porte, écoutant les derniers bruits de son coucher, les mains jointes, comme si elle eût adressé sa prière à Dieu...

Cela fait, elle se souvint qu'elle était servante et sortit elle-même à tâtons pour éteindre la lampe qui brûlait dans l'antichambre.....

La vie de cette mère était devenue un sacrifice tel qu'il importe ici d'en relever les mérites.

Comme *mère*, la négresse habitait une petite chambre ornée d'un vieux meuble de Bergame et de quelques images de sainteté ; Saint-Georges n'entrait dans cette chambre que le soir ; elle le voyait *une heure !*

Comme *servante*, elle se tenait une partie du jour dans la cuisine. Là, elle recevait les provisions, soit des cuisines du duc d'Orléans, soit du marché où

elle avait dû aller le matin. Joseph Platon mangeait avec elle, mais Saint-Georges ne mettait jamais le pied dans la cuisine.

Comme *mère*, elle pouvait dire *mon fils* à Saint-Georges pendant cette seule heure; comme *servante* et devant le monde, elle ne l'appelait jamais que monsieur *le chevalier*.

Tous ses plaisirs consistaient dans quelques giroflées sur sa fenêtre et des ajustemens de France, dont elle se bigarrait avec le mauvais goût qui préside le plus souvent à la toilette des négresses.

Si elle se promenait quelquefois au jardin du Palais-Royal, c'était pour s'asseoir timidement sur un banc de pierre, d'où elle pût apercevoir Saint-Georges éclairé par les girandoles de la galerie du duc d'Orléans.

Elle n'avait pas au monde une amie à qui elle pût dire sa douleur et son secret.

La fièvre la tenait la moitié de l'année au lit, et elle se voyait dépérir avant le temps.

Lorsqu'il venait chez son fils un grand seigneur, — un homme à la mode, — une comédienne en titre, — Platon donnait à sa serrure un tour de clé, afin qu'elle ne pût voir ces bêtes infiniment curieuses.

Elle ne devait parler à qui que ce fût de la Rose et de Saint-Domingue; il lui était enjoint de ne jamais prononcer le mot *mulâtre*.

A tous les tourmens présens de cette triste créature il fallait ajouter encore ceux de son passé.

Après le départ de son fils, elle n'avait vécu que pour cette idée, le rejoindre!

Elle avait trouvé passage sur un vaisseau, mais comment payer ce passage ? On l'avait chargée pendant la traversée des ouvrages les plus rudes et les plus abjects ; elle n'avait pas hésité.

L'idée favorite ou plutôt l'incroyable faiblesse du mulâtre étant de se faire passer à Paris pour un *créole*, il avait cru devoir éloigner de lui cette preuve importune de sa couleur. Il avait persuadé à sa mère que sa présence lui nuirait. Noëmi courba la tête avec soumission, mais comme elle venait de le dire à son fils, elle savait qu'elle pourrait la relever !

IX.

Les endormeurs.

« Le carrosse de M. le marquis! le carrosse de Mme la comtesse! le carrosse de M. le président! »

(*L'Aboyeur de l'Opéra.*)

Les bals de l'Opéra, qui sont bien morts de nos jours, brillaient alors de tout leur éclat.

Et d'abord les hommes s'y promenaient masqués comme les femmes, les princes du sang y coudoyaient les bourgeois.

Les gens sérieux n'y venaient point, et l'on n'y parlait pas politique.

Ce n'était que bruit et tumulte sous le vestibule illuminé, où retentissait par intervalles la voix enrouée de *l'aboyeur*.

Ce soir-là, le bal pouvait passer pour fort beau, car on y était écrasé.....

Imaginez un flux et reflux de panaches, de robes, de dominos, d'habits de toutes couleurs, un colysée nocturne où s'étalent et se promènent plus de trois mille masques. Les seules gravures de Petrus Longhi, le Vénitien, pourraient en donner idée.

Ici des bacchantes échevelées, le thyrse en main,

le front couronné de pampres verts, au bras de marquis fiers de leur toupet à *l'escalade;* là des abbés poudrés, enluminés, en compagnie de Turcs ornés de fourrures; plus loin, des villageoises en bonnet aux *navets* et des comtesses coiffées en *vergette.* Tout ce monde se cramponne pour six livres par tête à la rampe de l'escalier; on heurte, on est heurté; les duchesses portent leurs mains à leurs oreilles pour mettre à couvert leurs pendans, et il y a des commis qui veulent tirer l'épée. Les mascarades littéraires se font jour au milieu des autres; en voici une contre l'opéra d'*Ernelinde:* six masques barriolés de notes de musique et de vers tirés du poëme, qui tombent tous ensemble et tout à plat au beau milieu de la salle dès leur entrée..... Cette chute, renouvelée de celle de l'opéra de Poinsinet, excite la belle humeur.....

Tout ce monde s'aborde, se parle, se donne la main. Les plus célèbres d'entre les *impures* ont à la main des bouquets noués de diamans, d'autres femmes portent des croix et de petits saint-esprits sur leur gorge nue, dont la blancheur ressemble à la cire...

Tout d'un coup le bruit se répand que M. le duc de Chartres vient d'être vu en arlequin à paillettes dans un quadrille.

Dans cet arlequin sec et maigre, il semble injurieux à quelques bourgeois de soupçonner le *héros* de la dernière campagne maritime, l'ami du duc de Lauzun, le jeune prince qui parie avec le comte de Lauraguais, celui qui s'élèvera plus tard en ballon et se fera chansonner pour ses boutiques. La sotte admiration des badauds poursuit ce malencontreux ar-

lequin, isolé un instant de son quadrille et qui ne trouve rien de mieux que de prendre à partie un gros ours sous la peau duquel les mauvais plaisans s'obstinent à découvrir M. de Durfort.

— Si je n'étais assuré qu'en ce moment-ci elle est dans ses terres, monseigneur, j'affirmerais à votre altesse que c'est bien la Dubarry..... répond l'ours à l'arlequin.

C'est en effet Mme Dubarry en personne qui vient de parler au duc de Chartres, mais Mme Dubarry chagrine, envieuse, désespérée, sous le masque qui couvre ses traits flétris.....

Elle est venue là vêtue d'un domino de satin blanc, la favorite déchue! Louis XV est mort, son successeur est sur le trône, et cependant le deuil de Louis XV fini, Mme Dubarry revient au bal! Elle ne peut croire son règne éteint, cette femme qui n'est plus, hélas! de ce règne, qui vient à l'Opéra par tradition, par ennui! Elle n'a jeté dans l'oreille du duc de Chartres que des mots insignifians... . Encore quelques années, et ces deux étranges masques se rencontreront sur un plus sanglant théâtre, celui de la révolution française. Mme Dubarry et le duc de Chartres peuvent déjà se donner la main!

Quelle merveilleuse cohue! quel flot de coiffures, de topazes, de nœuds d'épée! Ces gens qui dès l'abord prennent la voix de *fausset*, ce sont les marquis, les roués, les petits-maîtres; ces femmes impertinentes que vous croiriez à leur seul ton des présidentes, ce sont des actrices : on nomme tout haut la Guimard, Mlle Arnoult, la Théodore, la Renard et la

Bonneuil. Parmi les courtisanes, c'est la Duthé, la Souck, la Raucour, qui se le disputent en fait de luxe et d'arrogance. Comme des esclaves attachés au char de ces déesses, viennent le prince d'Hénin, le duc de Bouillon, le prince de Soubise, le comte de Lauraguais et une arrière-garde de financiers.

Depuis que la reine a mis les plumes à la mode, c'est à qui parmi les femmes portera des plumes, abandonnera les bonnets au *parc anglais*, les *bergers* et les *chasseurs dans les taillis*. La provinciale seule entre ainsi parée au bal de l'Opéra ; on la reconnaît, on lui demande des nouvelles de la dernière récolte.

Ces jeunes seigneurs qui parlent de courses à la plaine des Sablons, à Vincennes, à Fontainebleau, ce sont les beaux de la cour, la fine fleur de Trianon et de Versailles ; à leurs souliers aussi mignons que ceux des femmes, on hésiterait presque à les appeler de leur nom sous le domino s'ils ne vous jetaient eux-mêmes très-étourdiment ce nom au visage.

La seule épaisseur de certains masques trahit la ferme et le contrôle, bien que pour se déguiser plusieurs de ces traitans aient soin de porter des tabatières nommées *turgotines*, du nom d'un ministre qui n'est pas en odeur de sainteté.

Il y a des masques qui changent de costume cinq fois la nuit ; M. le duc de Chartres (soit dit sans épigramme) est cité pour être du nombre.

Sous le vestibule, il se passe une scène grotesque : un heiduque irrité qui veut à toute force qu'une vestale quitte le bras d'un marquis fluet montant l'es-

calier. Le masque de la vestale s'est dénoué, et le farouche heiduque, qui n'est autre que Joseph Platon, a reconnu Rosette dans la vestale.

— Attends, misérable fourbe, marquis de potence, s'écrie Platon en voulant tirer son sabre d'heiduque contre Jasmin, habillé d'un beau frac *merde d'oie* et d'une culotte *ventre de puce ;* attends ! je vais te faire payer cher ta perfidie !

Le malheureux Platon oublie que son sabre est de bois ; ses efforts sont tels que la poignée lui demeure dans la main.

— Si mon maître, monsieur le chevalier, était ici, reprend-il, je te passerais, c'est-à-dire... il te passerait son épée à travers le corps !

M[lle] Rosette, qui a l'air assez dragon pour une vestale, se récrie de toute sa force contre sa réintégration au domicile conjugal ; elle persiste à ne pas reconnaître son mari dans cet heiduque furieux.

— Mon mari heiduque ! s'écrie-t-elle, c'est une imposture ! Il est mort, bien mort ; monsieur le marquis, défendez-moi contre ce vilain masque !

Platon, qui n'est là sous le vestibule qu'en sa qualité de domestique et qui n'a pas même songé à se donner l'agrément du masque, demeure ébahi. M. le marquis Jasmin et la vestale Rosette profitent de l'arrivée d'une troupe de masques pour lui échapper et s'élancer dans le bal.....

Le bal est dans sa plus belle gerbe d'épanouissement, les intrigues se croisent, les femmes s'aventurent, les maris tremblent.

— Avez-vous retrouvé votre domino lilas, mon cher? dit un gros homme court dont les boucles de souliers ressemblent à celles d'un harnois et qui porte une coiffure à l'*hérisson* sur un masque de satyre.

— Parbleu non! je suis furieux! je cours après elle depuis une heure au moins avec le comte... Dites-lui donc qu'elle est jolie à cet incrédule de comte, il ne veut pas me croire sur parole.....

— Pour cela, monsieur le comte de Genlis, je puis vous en répondre, je m'y connais... Elle a un pied! monsieur le comte de Genlis!...

— Ah ça, Dieu me pardonne, vous m'appelez par mon nom, monsieur Gachard! Qu'est-ce ceci?

— Pardon, monsieur le comte de Gen..., pardon, mais aussi c'est que j'aime à me trouver avec un grand seigneur... Je disais donc que c'est une charmante fille..... Ouf! qu'il fait chaud! n'est-ce pas, monsieur de Vannes?

— Encore! monsieur Gachard? vous voulez donc crier au bal masqué nos noms à tue-tête?..... Ne savez-vous pas que nous avons ici *quelqu'un* avec nous?

— Je sais, je sais... vous avez monseigneur le duc de Ch.......

— Chut! monsieur Gachard, il est peut-être là derrière vous..... Je cours à la poursuite de mon domino lilas... Je vous retrouverai dans un quart d'heure.

M. Gachard se rassied; il se trouve bientôt entouré de six dominos qui tous lui adressent simultanément la même question :

— Avez-vous vu le chevalier?

— Quel chevalier? reprend avec une importance

financière M. Gachard; il y en a ici trente à quarante de ma connaissance. Est-ce le chevalier de Sainte-Amaranthe, le chevalier de La Morlière, le chevalier de Parny, le chevalier de Montlaur?

— C'est le chevalier de Saint-Georges.

— Peste, rien que cela, mes colombes! Et que lui voulez-vous toutes les six au chevalier de Saint-Georges?

— Nous sommes ses victimes..... Nous voulons qu'il nous rende nos lettres.

— Les miennes sont sur papier vert.

— Moi sur papier rose.

— Moi sur papier bordé de noir : je suis veuve!

— Je veux le connaître, dit timidement une provinciale; je n'ai vu que ses portraits.

— Un mulâtre, ma chère, cela doit être drôle! surtout s'il n'est point masqué.

— Nos lettres, nos lettres! répètent les dominos. Nous l'enlèverons plutôt; nous sommes en force!

— Un peu de patience, répond le bonhomme Gachard en se dégageant du bataillon féminin; il ne peut manquer de venir..... J'ai aperçu son heiduque.

— Qu'est-ce que cela prouve? Vous verrez qu'il est de quelque souper fin.....

— Il m'a promis hier de porter un ruban bleu à la manche de son domino.

— Et à moi un vert! Il paraît que nous sommes rivales.

— Dieu soit loué! voici l'ours, dit Gachard en étendant des bras supplians vers M. de Durfort.

Arrachez-moi, monsieur le duc, à ces Euménides, ou livrez-leur le chevalier de Saint-Georges !

— Je ne l'ai point vu, répond l'ours ; mais ce que je sais, c'est que j'étouffe dans ma peau ! Si ce n'était mon service auprès de monseigneur, j'aimerais cent fois mieux dormir..... ou souper chez vous.

— Monsieur le duc, c'est-à-dire monsieur l'ours me fait là beaucoup d'honneur.....

— Victoire! victoire! interrompt M. de Vannes, arrivant sur la pointe du pied et avec qui le duc de Chartres vient de causer à voix basse quelques minutes dans le petit salon de sa loge; victoire! monseigneur consent à souper ce soir chez vous, monsieur Gachard!

— Comment!..... son altesse veut..... reprend M. Gachard, ému et troublé.

— J'imagine que vous ne lui refuserez pas?

— Certainement non; mais le respect..... J'aurais honte d'un souper qui.....

— Vous vous moquez. La maison de M. Gachard, mon cher duc, vaut celle de Bouret..... parole d'honneur!

— Vous me flattez; mais peut-être vaut-elle mieux que celle de la *Croix des Bouquets,* à Saint-Domingue.

— Où nous avons fait avec vous de si belles parties! Allez tout préparer; nous nous chargerons du reste.

— Il y aura donc des nymphes? balbutie M. Gachard.

— Comptez sur nous et partez. Silence et discrétion!

L'énorme M. Gachard n'a rien de M. de La Popelinière pour l'esprit; il se lève cependant, il a compris. Cette obséquiosité aux désirs du duc de Chartres est de rigueur; il doit à ce prince sa place dans les fermes.

De Vannes et l'ours ont rencontré M. de Genlis; ce dernier est vraiment désespéré.

— Te voilà, prudent Genlis! Pourquoi cet air sombre? Ramènerais-tu par hasard ta femme?

— Trêve de plaisanterie, messieurs; vous me voyez dans le plus cruel des embarras. M. le duc de Chartres fait au domino lilas l'honneur d'en être très-épris.

— C'est un morceau de prince; cela ne me surprend pas!

— Quant à moi, reprend l'ours, je ne veux pas faire un pas de plus. Je m'asseois sous ce buste de Rameau et vous laisse les honneurs de la campagne... Enlevez la petite si vous voulez!

— Enlever! dit Genlis; comme il en parle! On voit bien qu'il ignore que la petite est accompagnée.

— D'un oncle ou d'un père sans doute. C'est ce patriarche que je vois! Il a des bas chinés sous son domino. Quelque Cassandre jaloux!

— Monseigneur est absolu dans ses volontés comme le régent. Que ne nous laisse-t-il une heure? Ah! voici, de Vannes, le domino en question.....

Le domino lilas passait alors en effet au bras d'un personnage assez comique pour attirer l'attention, même sans la rechercher. C'était un vieillard long, maigre comme une baguette d'alcade; il avait jugé

sans doute convenable de s'affubler d'un domino beaucoup trop court, sous lequel passait une paire de mollets comparables à deux flûtes grecques. Un nez de carton avec des abat-joues d'un rouge pourpre formait le masque sous lequel il se croyait peut-être méconnaissable, mais qui ne cachait ni son menton avançant en cheval de frise, ni le bas de son visage fendillé de rides. Il serrait le bras du domino lilas comme un avare serrerait un sac d'écus.

— Melchisédec en personne! murmura de Vannes à l'oreille de Genlis.

Le domino lilas s'assit près d'eux sur une banquette. De Vannes entama la conversation par tous les lieux communs de la terre. Le domino lilas l'écoutait mal.

— C'est peut-être un absent qui vous tient au cœur, mademoiselle? Dites-moi son nom, et, dussé-je, comme don Quichotte, guerroyer à chaque pas, je vous le ramènerai.

Elle ne répondit pas.

— Vous venez au bal pour la première fois peut-être?

— Pour la première fois, vous l'avez dit, et je crois pour la dernière, monsieur..... Quelle fatigue! quelle poussière!

— Mademoiselle, reprit le domino à bas chinés en tirant une montre du temps de Louis XIV, il est temps de nous retirer..... il est deux heures.

— Deux heures! Comme le temps passe vite à l'Opéra! reprit-elle avec un accent chagrin.

— Il ne tient qu'à vous, mademoiselle, de le

faire durer. La chaleur semble vous incommoder.....

— Oui, j'ai un grand mal de tête.

— Je vais chercher des rafraîchissemens à mademoiselle, s'écria le domino à bas chinés. Mais nous ferions mieux de partir; le grand air vous remettrait.

— C'est surprenant, j'éprouve un serrement à la tête..... Sans doute ce masque..... Je vais en délacer les cordons.

— Ne vous donnez pas cette peine, bel ange lilas. Voilà qui est fait, dit M. de Vannes après avoir desserré les fils du masque.

— Ah! je suis bien mieux..... Je vous remercie, monsieur..... Dieu, que ce visage de carton est incommode!

— Surtout quand il nous cache un astre aussi beau que vous!... Mais en effet, reprit de Vannes, la chaleur est extrême, et je me sens moi-même altéré. Je vais vous chercher un verre de limonade.

Il revint peu de temps après avec un valet chargé d'un plateau de cristal doré où se trouvaient deux verres qu'il venait de remplir.

Il but le sien d'un seul trait; le domino lilas vida la moitié de l'autre.

De Vannes affecta de se lever avec regret et laissa Genlis auprès de la charmante fille.....

Soit que la fatigue inaccoutumée du bal ou son atmosphère imprégnée d'odeurs eussent produit sur elle quelque impression somnolente, Mlle Agathe appuya sa main sur une des glaces adossées à sa ban-

quette et ne tarda pas à dire à Glaiseau qu'elle voulait s'endormir.

— Comment! dormir ici! mademoiselle, s'écria Glaiseau; vous n'y pensez pas!

Le vieillard voulut tirer Agathe par la manche de son domino; mais la jeune fille en avait déjà ramené le coqueluchon sur sa figure, et elle commençait à s'endormir.

— Malheureuse enfant! s'écria Glaiseau, voudriez-vous donc me faire mourir? Allons, mademoiselle Agathe, un peu de courage; réveillez-vous.

Le bras de celle qui dormait était retombé lourdement sur l'un des côtés de la banquette. Le sein d'Agathe battait doucement et soulevait la soie du domino.

— Monsieur le masque, s'écria Glaiseau en s'adressant à M. de Genlis, vous êtes peut-être un bourgeois, un père de famille... Aidez-moi, monsieur, car mes genoux tremblent sous moi : j'ai peur de perdre mon enfant!

Et l'infortuné Glaiseau se sentait le cœur brisé; il se lamentait comme si le sommeil d'Agathe eût été pour elle le coup de la mort.

— Endormie! dit M. de Vannes en s'approchant de Glaiseau. Par ma foi! voilà la condamnation en règle du bal de l'Opéra! Mais il faut des soins à cette enfant, reprit-il en tirant de sa poche un flacon de porcelaine.

— Mademoiselle ne peut rester là, reprit M. de Genlis. Chevalier, as-tu ta voiture?

— Certainement, et si vous voulez tous deux lui donner le bras.....

— Impossible; il faut la porter.

— Faites donc ainsi, et suivez-moi.

Aidé par M. de Genlis, le vieillard souleva la jeune fille et la transporta jusque sous le péristyle de l'Opéra, au milieu d'une foule de masques et de dominos qui s'empressèrent de lui faire un passage.

Un des carrosses de la livrée d'Orléans attendait à l'angle de la rue; M. de Vannes lui fit signe d'avancer.

La porte de la voiture fut ouverte et refermée par les valets de pied en un clin d'œil. M. de Genlis et Glaiseau avaient déposé mollement le domino lilas sur les coussins en criant au cocher :

— A l'hôtel!

En voyant le carrosse rouler précipitamment, Glaiseau se retourna pour chercher le masque officieux qui avait environné de tant de précautions le transport de la jeune fille; mais M. de Vannes et M. de Genlis s'étaient déjà perdus dans la foule.

X.

La petite maison d'un financier.

> Enfin le libertinage sous la protection de ce prince ne pouvait malheureusement être mieux pour prospérer.
> (*Mémoires du chevalier de Ravanne.*)

— Vous nommez cela du *stramonium*, chevalier?

— C'est une plante commode, vous le voyez, cher Genlis. Les imbéciles disent que c'est du poison. Mélangé avec un liquide ou du tabac, elle a la vertu de produire presque subitement un sommeil profond, pendant lequel aucune agitation, aucun murmure ne peuvent faire craindre le réveil. J'en ai toujours une tabatière sur moi, comme échantillon; en usez-vous?

— Bien des grâces.....

— Nous serons dans peu, cher comte, dans le palais du Gachard, où nous devons retrouver notre *belle au bois dormant!* Je me fie trop aux jambes du Cassandre qui l'escortait pour croire qu'il aura pu suivre le carrosse. Pardieu! nous aurons soin de lui renvoyer sa fille, à ce rustre, si tant est qu'il soit son père!

— Nous n'avons derrière notre voiture que celle du duc de Chartres, dans laquelle doivent se trouver Durfort, Lauzun, Lauraguais et quelques autres dé-

mons familiers de son enfer. Pour l'Olympe féminin, c'est l'abbé Beaudan[1] qui s'en est chargé..... Il arrive en fiacre! c'est humble pour des déesses.....

— Nous jouons gros jeu, chevalier, reprit M. de Genlis.

— On voit, mon cher comte, que vous êtes bien en cour : vous n'avez plus la moindre imagination... Moi qui, grâce à mes ennemis, ne suis que lieutenant de dragons..... et qui brûle d'avancer!

— Plaignez-vous! M. le duc de Chartres vous a pris en affection depuis peu... On vous accorde aussi une maîtresse superbe..... la marquise de Langey!

— Elle a quelques bontés pour moi, fit de Vannes en jouant la modestie; mais je vous jure par Dieu que je n'en suis pas jaloux. Cela est bourgeois, cher comte, du dernier bourgeois. Voyez plutôt vous avec votre femme!

— Je crois, chevalier, que nous ne sommes pas loin de l'arche Marion. Voyez donc de quel train va le cocher!

— En effet, cher comte, voici la petite maison du Gachard, rue Béthisy.

Ils arrivaient alors devant une porte assez haute dont le renfoncement produisait dans la rue une ombre épaisse. Deux vieux murs décrépits, bordés de piquans en fer, isolaient cet hôtel des autres maisons, pour la plupart misérables et renfrognées : vous eussiez dit qu'elles en avaient peur.

[1] Le même qui obtint ensuite du duc de Chartres l'entreprise des boutiques du Palais-Royal.

Tout d'un coup la vieille porte s'illumina comme par enchantement, et six beaux laquais armés de torches inondèrent les deux carrosses de leurs clartés.

— Bravo! s'écria de Vannes en montrant à Genlis cette radieuse livrée. Nous soupons ce soir chez Plutus!

— Holà! chevalier, reprit le duc de Chartres en mettant la tête hors la portière, venez donc nous dire le nom de ce beau masque qui seul d'entre nous tous garde le silence. A ses manchettes de point et à l'aisance de sa tournure ce ne peut être un espion de M. Lenoir!

M. de Vannes s'approcha du carrosse du duc de Chartres avec une frayeur dont il ne pouvait se rendre compte. Le masque inconnu était revêtu d'un long domino de satin noir; il regarda le lieutenant et porta sa main à une petite rosette.

— Il a la rosette rouge, monseigneur, reprit de Vannes, c'est un des nôtres.

— C'est parbleu vrai, de Vannes; mais pourquoi ne dit-il rien?

— C'est son secret, et vous seul, monseigneur, avez le droit de le lui demander.

— Le vin du Gachard le fera parler. Ah! ça reprit-il, vous voulez donc tous rester masqués? C'est faire injure à notre hôte!

— Il faut être prudent, monseigneur, reprit M. de Genlis; cette fille est peut-être de condition..... Votre digne père, qui s'y entend, vous a recommandé d'être circonspect avec la noblesse.

— Tu prêches fort bien, Genlis.

— Monseigneur, renverrons-nous les carrosses ?

— Oui, oui, l'abbé Beaudan ne peut tarder avec sa sainte cargaison, et nous garderons son fiacre.....

— Entrons, messieurs, dit le prince à ses acolytes.

On renvoya les voitures, et l'on entra.

C'était une admirable maison que la petite maison ou plutôt l'hôtel de M. Gachard, et pourtant elle n'avait garde de montrer aux profanes ses magnificences dès le seuil.

Sa cour, véritable cour de province du troisième ordre, offrait un aspect assez triste ; elle était entourée de vieilles charmilles, ceinture fanée d'un jardin qu'éclairait alors la lune. Il n'était que trop facile de voir que son propriétaire avait le goût peu agreste, les herbes parasites croissaient partout. Cette cour eût rassuré une dévote, elle avait un parfum de componction et de pénitence.

En revanche, l'ameublement de l'hôtel était divin. C'était un palais de fée ; on n'y voyait que glaces, tapisseries, girandoles. Des portes de boudoir peintes en camaïeu, des tableaux de chasse, des Vénus de marbre, un lit superbe, qui avait plutôt l'air d'un trône, et sur lequel deux colombes se becquetaient près du Silence, le doigt levé sur ses lèvres. C'était la chambre de M. Gachard, neveu d'un maître paveur d'Amiens et fermier général à la suite de plusieurs faillites heureuses.

La salle à manger était à elle seule un poëme.

Son ordonnance avait occupé trois fois plus que la

construction de l'hôtel ; elle était en glaces depuis le parquet jusqu'au plafond. L'argenterie ciselée de M. Gachard n'en était pas non plus l'ornement le plus futile. Assouplie aux caprices voluptueux du maître, elle ne présentait partout à l'œil que nymphes dévoilées ou accroupies entre des roseaux d'argent, des salières à cannelures dignes de celles du roi d'Angleterre, formes variées, multiples, scintillantes de mille feux aux bougies. L'hôtel de M. Gachard rivalisait enfin avec celui du successeur de Laurent David et de Jean Alaterre, de ce Nicolas Salzard qui prit possession du bail des fermes générales, et qui en avait signé le contrat avec le roi de France à la face de l'Europe.

Le duc de Chartres pouvait se croire encore au Palais-Royal !

Six autres domestiques, en belle livrée, se trouvaient déjà sur pied dans cette salle, éclairée par huit lustres de cristal de roche et par vingt-cinq miroirs à facettes, formant autant d'astres éblouissans. Les fauteuils, à crépines dorées, étaient d'étoffe perse, bleu de ciel rayé d'argent ; les rideaux, à fleurs et à paysages, venaient de la Chine.

Sur la table, si rapidement dressée, figuraient des poulardes de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges et des olives d'Espagne. Les poissons les plus beaux s'y montrèrent bientôt comme par miracle ; on eût dit qu'un vivier complaisant les fournissait au magicien du lieu.

Le vin de Champagne reposait dans de larges seaux

d'acajou, la mode n'ayant point encore inventé pour lui cette glace saline qui condense ses esprits et double son pétillement actif.

On se mit à table..... Afin que l'oreille fût charmée comme l'odorat, la petite tribune de la salle à manger se remplit bientôt de musiciens prêtés au financier par les directeurs de l'Opéra Rebel et Francœur. L'abbé Beaudan venait d'arriver avec sa bruyante phalange, qui fit alors irruption dans la pièce.

— Silence ! dit Gachard, nous avons ici quelqu'un qui dort !

— Vous dites vrai, monsieur le financier, et vous avez oublié au milieu de toutes vos magnificences de nous montrer la belle endormie......

L'amphitryon poussa le bouton ciselé d'un large panneau qui céda bien vite à cette pression accoutumée.

— La voici, monseigneur, dit-il au duc ébloui.

Tous les regards des convives se portèrent de ce côté ; ils aperçurent une jeune fille sommeillant sur le plus gracieux sopha du monde, un sopha en forme de conque marine, qui lui donnait l'air d'une Vénus.

Sa jolie tête, rejetée en arrière, posait sur un oreiller de velours noir ; ses bras et son sein conservaient la blancheur et l'immobilité du marbre. Les plis de son domino lilas s'étaient dérangés complaisamment pour découvrir les belles lignes de son cou. On aurait pu compter pendant son divin sommeil les trente-deux perles dont sa bouche était ornée, car cette

bouche était entr'ouverte d'une façon merveilleuse; elle eût fait récrier d'admiration Chardin et Boucher. Son masque lui avait été enlevé sans qu'elle le sût.....

En ce moment la pendule rocaille de la salle à manger sonna trois heures.

— Je commence à croire, chevalier, dit tout bas M. de Genlis à de Vannes, que cette poudre pourrait bien être perfide.

— Nullement, cher comte; voyez plutôt ces joues auxquelles la pourpre revient, ces lèvres que le rose vient colorer, est-ce là un fantôme? et toutes les courtisanes qui nous entourent n'envient-elles pas ce visage?

— Pour moi, dit M. de Durfort, je consens à reprendre ma peau d'ours si ce n'est point une fille de qualité.

— Moi, messieurs, je gage que c'est une comédienne de province, dit le comte de Lauraguais.

— Tu es partial pour les comédiennes, Lauraguais, dit le duc; tu aimes Sophie Arnoult!

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est point de l'Opéra, dit une des *impures* du souper. Nous ne la connaissons pas!

— Que le premier flacon de vin de Tokai soit vidé à sa santé, s'écria le duc de Chartres; elle s'éveillera doucement au choc des verres!

» Ma foi, monsieur Gachard, reprit-il, vous avez là du vin qui doit vous faire des amis!

Le Gachard sourit et fit signe aux laquais de redoubler les rasades.

— Au nom de l'Opéra, moi, Sophie-Clémence Vernier, en ma qualité de Colombine, je porte ce toast au plus charmant Arlequin que l'on ait vu ce soir à l'Opéra!

— Et moi, comme Pallas, s'écria Mlle Guimard, je conjure le prince et ses amis de se démasquer; ils sont ici sous le bouclier de la déesse de la guerre!

Mlles Guimard et Vernier portaient en effet ces deux costumes. Elles étaient suivies de Mlles Fel et Chevalier.

— Obéissons, messieurs, dit le duc. Les masques bas.

Chacun se démasqua et laissa voir un visage plus ou moins abattu par la débauche ou la fatigue.

Il n'y eut que le domino de satin noir qui garda son masque.....

Il ne s'était point déganté; il avait même rabattu son capuchon.

— Vous êtes silencieux, l'ami, murmura le duc de Chartres, étonné.

Le masque ne répondit pas; il était absorbé sans doute dans la contemplation de la jeune fille qui venait d'apparaître comme une vision magique à ce souper..... A travers les trous du masque l'œil de ce convive jetait des flammes.

— N'as-tu pas entendu? lui cria de Vannes; ou bien es-tu muet et sourd à la fois? Tu ressemblerais alors à l'un de mes oncles qui fut grand bailli d'épée de Douay..... je t'en avertis, et un fier buveur encore!

Le masque ne répondit pas; il se contenta de lever

les épaules et de tourner le dos à de Vannes, ce qui déplut fort au lieutenant.

— Si mes paroles vous offusquent, mon silencieux ami, je suis lieutenant de dragons, et comme tel en mesure d'avoir avec vous une conversation intime... J'ai là, dans mon manteau, deux charmans petits pistolets, et si le cœur vous en dit......

— Es-tu fou, de Vannes, s'écria le duc de Chartres, et notre partner ne peut-il rester masqué si bon lui semble? C'est peut-être l'amant de notre jolie dormeuse..... Borne-toi à lui en faire la question.

— Si vous l'ordonnez! mon prince..... répondit le lieutenant..... Mais c'est un obstiné, vous verrez qu'il ne voudra pas répondre.....

— Eh bien! je vais le lui demander, moi, dit le duc, après s'être versé un verre de Xérès qu'il but d'un trait comme pour se donner courage, et je suis sûr qu'il me répondra.

— Êtes-vous, mon cher, l'amant de cette belle?

Comme la statue du commandeur, le masque inclina la tête par un mouvement grave et prolongé.

— Voilà qui est divin! s'écria le comte de Lauraguais, cherchant à conjurer la frayeur que ce *oui* muet avait répandu sur le visage des convives. C'est un homme de composition exquise, monseigneur, et vous avez bien fait de nous l'amener vous-même dans votre carrosse.

— Comment, parbleu! mais j'ai cru, moi, que c'était Belle-Isle, Lauzun ou tout autre. Il avait bon air sous le domino, et, voyez! il porte encore la rosette rouge comme nous.

— C'est un traître! interrompit de Vannes; vous n'êtes pas ici en sûreté, monseigneur..... Nous ne souffrirons pas.....

— Monsieur de Vannes a raison, ajouta le précautionneux Genlis, de l'avis duquel se rangea bien vite l'abbé Beaudan.

— Messieurs, reprit le duc, nous avons juré..... prenez garde! Dans notre dernier souper du Palais-Royal, nous avons déclaré que les initiés de la rosette rouge seraient inviolables tout le temps des bals de l'Opéra..... Nul de vous, je pense, n'a perdu sa rosette?

Chacun visita son domino, tout le monde avait la sienne à son bras.

— Vous le voyez bien, ce sera, messieurs, un roué de notre bord..... Allons, de Vannes, faites l'appel, vous avez la liste.

— Il manque, dit de Vannes, le duc de Lauzun, M. de Belle-Isle, M. de Saint-Mars, M. de Guerchy et M. de Saint-Georges.

— Encore une fois, ne nous ont-ils pas tous prévenus par lettres qu'ils ne pourraient pas faire partie de notre bande? Ils ont chacun leurs raisons, reprit M. de Genlis.

— D'abord, quant à Lauzun, dit M. de Lauraguais, il est parti ce soir même chargé de dépêches pour Londres.

— Et M. de Belle-Isle est malade, dit M. de Durfort.

— M. de Saint-Mars est en grand deuil, messieurs, affirma le comte de Genlis.

— Et pour M. de Guerchy, ajouta de Vannes, il est d'un souper chez M. le comte d'Artois.

— En ce qui regarde Saint-Georges, s'écria le duc de Chartres, je sais où il est, messieurs; mais c'est un secret que vous trahiriez, et je ne veux pas me faire un ennemi de mon capitaine des chasses.....

— Où donc soupe-t-il ? s'écrièrent à la fois MM. de Genlis, de Durfort et de Vannes.

— Parbleu ! il ne soupe pas, il jeûne..... La marquise de Montesson le tient cette nuit même sous clé à Sainte-Assise..... Oui..... pour qu'il ne batte pas loin d'elle les broussailles de l'Opéra ! Je le sais de bonne source, j'ai dîné à Sainte-Assise avec eux.....

— Voilà qui est indigne ! s'écria Mlle Guimard.

— Épouvantable ! reprit en fausset Mlle Vernier.

— Inique ! murmura la Fel ; M. de Saint-Georges est si aimable !

— Vous vous passerez de tous ces zéphyrs, mes déesses ; ce masque qui a pris leurs couleurs ne peut être l'un d'eux, je vous le promets. Il m'a d'ailleurs répondu avec trop de franchise et d'assurance pour que nous ne respections pas son incognito... Quoi qu'il en puisse être, messieurs, ne songeons qu'à nous divertir. Nous saurons demain le nom de notre mystérieux convive. Pour l'instant, il nous permet de jouir des traits de sa belle..... C'est magnanime..... N'est-ce pas, Genlis ?

— Monseigneur, interrompit Gachard, ne goûte peut-être pas ce vin de Chypre ? Il est de la commanderie..... M. le duc d'Orléans l'estime assez.

— Si monseigneur veut me faire l'honneur de ve-

nir souper à ma petite maison de Pantin, reprit la Guimard roulant des yeux en coulisse, il pourra voir une statue en cire de Mme Dubarry qui vaut la belle demoiselle de ce sopha.

— Vous permettez, mon cher, que l'on baise du moins le bout du doigt à votre maîtresse, ne fût-ce que pour la réveiller. Nous y gagnerons tous, et vous peut-être le premier !

Le masque n'ayant fait aucun mouvement, le duc de Chartres enjamba lestement la table ; il se trouva en un clin d'œil aux pieds d'Agathe. Après lui avoir baisé la main à plusieurs reprises avec transport, le prince s'étonna de ne pas la voir s'éveiller ; il la contempla quelques secondes dans le recueillement de l'extase.

L'incomparable beauté de cette personne contrastait si fort avec celle des créatures attablées chez le financier que le prince, malgré sa soif de débauche, la respecta d'abord comme un prince des contes de fées. Ce sommeil d'un ange l'éblouit par tant de rayons qu'ils pénétrèrent un moment la boue de son âme... Peut-être aussi que la vue de ce masque l'intimida..... Agenouillé devant la jeune fille, il ne prenait plus part aux conversations du souper, dont la gaîté languissante s'était peu à peu ranimée. La chère et les vins avaient remis en effet les convives en belle humeur ; il n'y avait que de Vannes à qui l'on ne pût faire entendre raison au sujet du masque inconnu.

— Il m'a offensé, répliquait-il à Genlis ; il a levé les épaules !

— Il ne pouvait guère vous répondre autrement, puisqu'il a fait vœu de ne pas parler.....

— Mais non pas de boire! reprit le comte de Lauraguais, il s'en acquitte comme un gendarme Dauphin.

— Divine Pallas, monseigneur tombe dans l'amour platonique avec sa Vénus, dit M. de Genlis à la Guimard.

— Au lieu de te faire du mauvais sang contre ce masque, de Vannes, tu devrais plutôt réveiller ton endormie, dit Lauraguais.

— Cela n'est pas si facile, répondit le capitaine, qui se prit à réfléchir.

Tout d'un coup il s'écria :

— C'est un moyen comme un autre, et celui-là du moins ouvrira la bouche à ce damné masque!

Et, courant à son manteau, qu'il avait jeté sur un fauteuil, il en sortit une paire de pistolets. Il présenta l'un au masque et garda l'autre.

— Sortons, monsieur, lui dit-il.

Le masque avait saisi le pistolet; mais il demeura assis, et ne suivit point de Vannes.

— Et il a raison, morbleu! s'écria le duc de Chartres. Si tu veux, nous lui permettrons seulement de mesurer sa force avec la tienne. Voilà une statue de Jupiter au fond du jardin, qu'il tire sur elle de cette fenêtre.

La fenêtre ouverte, — il faisait alors demi-jour, — le masque s'en approcha. Le buste du dieu des dieux se trouvait à trente pas.

— A l'œil gauche! s'écria le lieutenant.

Le masque ajusta; sa balle alla frapper l'œil gauche de Jupiter.

— Peste! dit de Vannes, restez muet tant qu'il vous plaira, mon cher; je renonce à vous rendre la parole.

Au bruit éclatant que produisit la détonation, Agathe s'était réveillée..... Elle ouvrit d'abord ses beaux yeux dans une muette stupeur, puis jeta un cri en se voyant dans cette étrange caverne..... Sa première pensée fut d'y chercher Glaiseau; elle ne le trouva pas..... Elle ne vît que des figures enluminées par l'orgie, des femmes incompréhensibles pour elle..... Ces gentilshommes si étrangement débraillés, alourdis par le vin et la vapeur de la table, roulaient autour d'eux ce regard terne où pétille encore le feu de l'ivresse et de la luxure; ces femmes, qui s'étaient levées hardiment, commençaient à chanter entre elles des airs d'opéra que l'orchestre accompagnait. Ces syrènes inconnues à la jeune fille, unies entre elles pour la perdre et la séduire, l'examinaient avec des yeux dont elle eut peur. Par un mouvement instinctif, elle choisit alors la seule figure qui ne la fît point rougir et baisser les yeux; ce fut le masque.

— Défendez-moi! cria-t-elle en se plaçant derrière l'inconnu.

Il lui tendit la main; elle lui donna la sienne, et sentit qu'il la pressait avec émotion.

— Mademoiselle, on ne vous veut aucun mal, reprit le duc, que le choix de ce protecteur blessait au vif; nous savons quels liens vous unissent à monsieur. Croyez que s'il était venu plus tôt.....

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en passant sa main glacée sur son front, où suis-je? où m'a-t-on con-

duite? Je ne me souviens que d'une chose..... d'une vaste salle dorée..... celle de l'Opéra, je crois..... où ils se promenaient tous..... Deux hommes m'y ont parlé; l'un d'eux m'a fait boire un breuvage qui a jeté je ne sais quel froid dans mes veines..... Je ne connais pas ces femmes..... dit-elle en les toisant avec fierté; mais, vous êtes nobles, messieurs, je le vois à vos habits; oh! alors, vous allez me dire lequel de vous a voulu me ravir l'honneur!

— Nul d'entre nous, mademoiselle, dit effrontément le duc de Chartres, écrasé par le ton noble et les manières de Mlle de La Haye; encore une fois nous ignorons comme vous par quel funeste hasard vous vous trouvez en ce lieu. Mais que pouvez-vous craindre? vous avez un défenseur!

Les convives, troublés, venaient de se rasseoir en tumulte. Agathe examina silencieusement le domino. Il s'était placé près d'elle, la barbe satinée de son masque s'agitait comme sous le vent de sa colère; il semblait contenir en son âme des mouvemens impétueux.....

« C'est Maurice! pensa-t-elle; il n'ose parler et m'afficher devant eux..... Mais il est ici, je serai sauvée, je n'ai plus peur! »

Ce qui la confirma dans cette idée, ce fut un pied fort mince qui pressa doucement le sien sous la table, un regard qui rencontra ses beaux yeux palpitans encore de frayeur. La main du domino, bien qu'elle fût gantée, ressemblait aussi à celle de Maurice; pour la taille, l'ampleur du satin en cachait sans doute l'élégance.

« Quel autre que Maurice m'eût suivie à ce souper, se disait Agathe? quel autre m'eût prise sous sa garde et sa défense? Ah! c'est lui sans doute que j'ai vu glisser à mes côtés dans le bal et que j'ai esquivé avec tant de soin pour ne pas encourir ses reproches; c'est lui qui va m'arracher de ce lieu et m'ouvrir passage à travers tous ces infâmes! »

Le jour déjà bleu répandait alors sa teinte blafarde sur la table. Les musiciens de la tribune s'étaient doucement retirés. Prêt à s'assoupir profondément, le maître du lieu promenait un regard hébété sur ses convives, dont quelques-uns entouraient de leurs bras les nymphes pâles du souper. Le vent faisait claquer les volets au dehors et sifflait violemment par la cour.

— Monseigneur, dit un des valets de Gachard, qui survint d'un air effaré, il n'y a plus un seul carrosse dans la rue, et nous ne savons, en vérité, comment nous en procurer dans le quartier..... Le cocher de M. l'abbé est parti.

— Le triple maraud! murmura l'abbé. Mais n'est-ce que cela, monseigneur? ajouta M. Baudan, qui prétendait sans doute à la survivance de Dubois, la maison de M. Gachard est à nous depuis la cave jusqu'au grenier.

— Assurément, balbutia M. Gachard d'un air endormi.....

Il n'était rien moins qu'à son aise et contemplait sa propre table avec effroi. Le vice et l'orgie les avaient rendues si hideuses, que toutes ces figures,

aux premières clartés du jour, s'étaient hâtées de revenir à leurs masques. C'était un sénat muet de démons noirs.

— Valet de malheur! s'écria le duc, qui ne s'était fait faute de recourir au vin de Chypre pour donner le change à son ennui, passe-moi plutôt ce verre gravé d'Allemagne qui attend piteusement sur ce buffet!

« Je boirai du moins à votre santé, la belle enfant, continua-t-il en se levant de sa place pour présenter lui-même le verre à Agathe; mais ce ne sera qu'après vous, je vous en préviens!

Il eût fallu le voir, le regard ivre, chancelant à demi, porter lui-même ce verre aux lèvres de la belle fille..... Vous eussiez reculé à l'aspect de cette audace; ce n'était plus un prince, mais un cocher.

— Allons! poursuivit-il, animé de plus en plus, ne me fais pas tendre ainsi le bras, mon Agnès!

— Je ne boirai pas, dit avec fermeté Mlle de La Haye. Partons, continua-t-elle en faisant signe à son défenseur.

Le masque se leva, il se contenta d'écarter avec rapidité le bras du prince; le duc de Chartres s'en fut rouler tristement sur un sopha.

— Il ne sera pas dit que monseigneur aura demandé en vain une grâce! s'écria à son tour le comte de Lauraguais; allons, ma charmante, videz son verre!

Cette fois le masque saisit le verre et le rejeta sur le parquet. Le comte de Lauraguais tira son épée, le masque en fit autant et du premier coup le désarma.

En cet instant sept heures sonnaient, et le duc de

Chartres était passé des bras de l'ivresse dans ceux du sommeil.

— Passage, messieurs! cria alors le masque d'une voix sonore.....

Tout le monde lui fit passage. Il prit Agathe par la main et l'entraîna.....

Quand il fut parti :

— Par ma foi, messieurs, reprit Gachard, voilà un terrible convive!

M. de Lauraguais avait voulu suivre l'inconnu, ses amis l'en empêchèrent.

. . . .

Le masque atteignit bientôt la place du Châtelet; Agathe s'appuyait à son bras demi-morte de frayeur. Son visage, protégé contre le froid par son coqueluchon lilas, ne laissait voir à son guide que deux lèvres roses donnant passage à quelques paroles tremblantes.

— Oh! merci, merci, Maurice! vous êtes mon sauveur, mon Dieu! Vous seul, entre ces hommes, méritez de porter votre nom de gentilhomme, Maurice de Langey!

Le masque tressaillit alors violemment.

Voyant qu'il ne lui répondait pas :

— Vous avez raison de m'en vouloir..... mon ami..... j'ai séduit Glaiseau, je l'ai forcé de m'accompagner à ce bal..... C'est une grande faute..... Maurice.....

Il la serra contre lui convulsivement et doubla le pas.

— Fatale curiosité!..... Mais aussi je suis si triste..... si à plaindre! quand je songe que mon in-

digne cousine de Montesson me laissera à l'île Saint-Louis pour le reste de mes jours!

Elle reparla à Maurice de son abandon, de sa solitude, de ses chagrins. Évidemment elle voulait se faire pardonner sa faute par Maurice; elle s'étonnait de le voir si longtemps muet.....

« Il est fâché, pensa-t-elle, il va me haïr, me mépriser..... »

Agathe et le masque étaient arrivés à l'angle du quai d'Anjou; la ligne crayeuse et grise des bâtimens confus qui bordent la Seine s'éclairait alors des rayons pâles d'un soleil d'hiver.

— Maurice, dit Agathe, oppressée par sa douleur, je n'y tiens plus; dites-moi que vous me pardonnez, avant que je soulève le marteau de cette porte, que vous-même vous ne souleviez qu'en tremblant.....

Elle n'obtint aucune réponse.

— Maurice, poursuivit-elle, vous m'avez sauvé la vie et l'honneur, je ne l'oublierai jamais! Encore une fois, ne doutez pas de moi; je n'ai que cette bague, qui vient de ma mère, gardez-la.

Le masque repoussa la bague; mais elle s'approcha de lui, lui prit la main et parvint à la passer à son doigt.

— Et maintenant, Maurice, reprit Agathe, dont la voix devint encore plus émue et plus tremblante, je ne vous interdis plus d'espérer..... Aimez-moi sans crainte, car je vous aime!

— Je ne suis point Maurice de Langey, mademoiselle, répondit alors à ces derniers mots l'étrange

guide d'Agathe. En même temps, il dénoua son masque, et le fit voler au loin sur le quai désert.....

— Et qui êtes-vous donc, reprit la jeune fille, terrassée par la surprise.....

— Le chevalier de Saint-Georges!

— Agathe le considéra une seconde avec un singulier mélange d'admiration, d'amour et de crainte..... Il était aussi pâle qu'elle, aussi étonné, aussi ému.

— Gardez cette bague, monsieur, lui dit Agathe en frappant précipitamment à la porte, que s'empressa de lui ouvrir le vieux Glaiseau, qui ne s'était point couché.

Le battant retomba, et Saint-Georges se trouva seul.

XI

Réflexions.

Car je savais tout cela, étant entré plus avant que jamais dans l'orageuse société de la vie humaine.

(*Saint Augustin*, livre I, chap. VIII.)

Les événemens de cette nuit avaient laissé dans l'âme du chevalier de trop profondes impressions pour qu'à son retour chez lui il pût se décider à prendre un peu de repos.

Après s'être jeté dans la première chaise qu'il rencontra sur le quai, il s'était fait reconduire à son hôtel, où Noëmi et Platon ne savaient que penser de son absence.

Il lui revint alors à l'idée un certain fantôme qui l'avait suivi à distance depuis le coin de la rue Béthisy jusqu'à sa porte.

Cet homme lui avait paru enveloppé d'un manteau de couleur sombre, sous lequel Saint-Georges crut entrevoir une broderie de livrée.

« Le valet de l'un de ces misérables! pensa-t-il..... un espion qu'ils auront mis à mes troussses! »

Il se laissa tomber dans un fauteuil et repassa en lui-même toutes les actions de sa soirée.....

Son emprisonnement amoureux à Saint-Assise n'était que trop vrai ; la marquise, alarmée de ce bal de l'Opéra, lui avait imposé les arrêts forcés.

Mme de Montesson habitait le château par intérim ; ses soirées prochaines exigeant une disposition nouvelle d'appartemens au Palais-Royal, elle était venue y étudier ses rôles. Saint-Georges, son répétiteur habituel, l'y avait suivie, la marquise ayant jugé convenable de le ramener avec elle à Sainte-Assise quelques jours après la chasse.

Il y a des femmes qui passent avec leur amant un contrat si absolu que pour leurs sujets la chaîne du mariage semble une chaîne douce à côté de cet esclavage rigoureux.

On rencontre dans le monde de ces amours violens et despotiques, qui ne font souvent que des ingrats, surtout quand ils se fondent sur un souvenir humiliant de protection.

La tyrannie jalouse de Mme de Montesson excitait parfois chez Saint-Georges le désir de s'y soustraire. Il saisit donc la veille, à Sainte-Assise, l'occasion du duc d'Orléans et de son fils pour se retirer dans sa chambre en prétextant de la fièvre.

A huit heures du soir, le duc de Chartres lui demanda s'il ne le suivrait pas à ce bal de l'Opéra. Sa voiture l'attendait ; Saint-Georges pouvait entendre le piaffement des chevaux dans la cour d'honneur.... Comme la marquise était montée dans sa chambre avec le duc, il répondit au prince qu'il regrettait de ne pas l'accompagner.

Le duc d'Orléans demeura seul dans le salon avec

la marquise..... lui faisant répéter, à défaut de son capitaine des chasses, un proverbe de Carmontel. Ce même soir, vers les dix heures, le chevalier s'était levé et avait rejoint sans bruit un de ses piqueurs qui lui tenait un cheval sellé à la petite porte du parc.....

A minuit, il entrait au bal de l'Opéra.....

Il avait résolu de ne parler, cette nuit, à qui que ce fût du Palais-Royal, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'on ne manquerait pas de rapporter sa présence à la marquise ; la seconde, c'est qu'il ne voulait prêter en rien son aide aux entreprises accoutumées et aux parties clandestines du duc de Chartres.....

Ce prince, qui corrompit toujours ses confidens plutôt qu'il ne fut corrompu par eux, n'avait jusqu'alors rencontré dans le chevalier qu'une âme haute, ennemie des lâches complaisances. La grâce extérieure, l'esprit de Saint-Georges lui donnant sur le duc une réelle supériorité, le mulâtre aurait pu se faire aisément le ministre de ses vices ; la probité de sa nature lui interdit ce chemin honteux. Du jour où il mit le pied dans ce palais qui eut toujours le triste privilége de l'orgie et de la licence, Saint-Georges se roidit contre l'acceptation résolue du déshonneur ; lui qui n'avait pas de nom, il voulut s'en faire un glorieux et vraiment noble. Il n'ignorait pas que par ces mêmes corridors où le régent à moitié ivre traînait ses pages fourbus de débauche, le duc de Chartres usait déjà d'autres favoris à le suivre ; que son entourage le plus cher, celui qui lui agréait le plus, se

composait de la lie même du bas peuple..... Saint-Georges se rappelait le dernier carnaval, dans lequel on accusait ce prince d'avoir osé chanter lui-même des couplets contre la reine, couplets infâmes attribués faussement à M. de Louvois..... Il le voyait toujours parcourant les halles et les mauvais lieux sous le manteau, ou fouillant les *sottisiers* du temps pour y apprendre les termes les plus populaciers et les plus ignobles; tristes chants, mornes couplets qui devaient retomber sur lui de tout le poids sanglant de leur mémoire lorsqu'il s'achemina plus tard vers l'échafaud!

— Jamais! non jamais! s'était écrié le chevalier, je ne me rendrai complice de la honte de ce prince! Placé sur cette pente, j'aurai bien la force de ne pas glisser! Assez d'autres sans moi se chargeront d'aplanir la route à ses vices! Dieu m'a formé sans doute d'un autre limon que le sien, car il s'est complu à mettre en moi l'horreur de l'avilissement, en moi qu'il fit naître esclave!

Si le chevalier devait avoir lieu de s'affermir bientôt dans une pareille idée, n'était-ce point à ce bal de l'Opéra où le caprice seul et l'empire de la mode l'avaient cependant conduit? Il y venait pour intriguer sous le masque certaines femmes dont il connaissait la vie: c'étaient pour la plupart des natures folles, coquettes, façonnées depuis longtemps à l'intrigue; le chevalier ne les poursuivait guère que par vanité. Dans cet heureux siècle, il y avait autre chose à l'Opéra qu'un ennui imposant et taciturne, des rencontres prévues et des dénoûmens certains. C'était le

théâtre de la galanterie dégénérée de Louis XIV, il est vrai, mais à travers ce jargon conventionnel on reconnaissait encore l'esprit délicat de la noblesse et l'empire réel de certaines femmes accomplies.

Cependant cette gaîté grimacière avait lassé bien vite le chevalier..... En rencontrant à ce bal Mlle de La Haye, dont jusque-là Saint-Georges ignorait même l'existence et dont le masque cachait la figure, il ressentit une commotion soudaine; il lui sembla qu'il touchait à l'un des momens suprêmes de sa vie.......

Avec cette jeune fille, il entra dans le bal je ne sais quel parfum de grâce céleste, une musique douce, harmonieuse, qui plongea le mulâtre dans une rêverie indéfinissable..... Il crut voir passer sous ce domino une belle et jeune fée; il quitta le bras d'une comédienne qui l'ennuyait pour voir marcher devant lui ce divin fantôme. Il suivit d'abord le domino lilas à travers les mille pieds du bal, aspirant sans doute au moment où la foule lui permettrait de lui parler, attiré vers lui comme par un rendez-vous tacite et mystérieux. Tout d'un coup il le perdit de vue, il le chercha, et il entendit des voix. Il n'eut pas de peine à reconnaître un complot; rien n'y manquait, le lieu, le signalement du domino... Ce fut là pour Saint-Georges une torture inouïe, moins cruelle cependant que celle qu'il devait subir au souper, que de ne pouvoir déjouer d'un coup les manœuvres de ces infâmes, de perdre et de retrouver tour à tour le fil de leur perfidie, de se contenir vis-à-vis d'eux et d'accepter ce rôle silencieux de gardien que le ciel lui prescrivait.

Oh! que pendant l'orgie à laquelle il fut s'asseoir,

il eût voulu en finir avec ces hardis coupables! Comme la rougeur lui montait au front en voyant cet oubli de tout rang et de toute noblesse ! Il n'avait mis le nœud de leur ralliement à son bras que parce qu'il lui fallait justifier sa présence à ce souper; il était entré comme un homme ivre qui marche sans voir sa route..... Il savait que dans cette maison il allait sans doute s'accomplir un crime, cela lui avait suffi. Le rôle qu'il avait joué se présenta à ses regards entouré de mille périls. Lorsqu'il avait touché le pistolet que lui présenta de Vannes, la main lui avait tremblé; il avait frémi en pensant que son adresse pourrait le trahir..... Pour sauver cette enfant qu'il trouvait si belle, mais dont il ignorait le nom, il allait peut-être livrer imprudemment le sien à la colère de son maître! car il était son maître, ce silencieux jeune homme, ce prince du sang dont Saint-Georges avait écarté le bras, il était son maître, son protecteur ! Que dirait-il en apprenant le nom de l'audacieux?

Saint-Georges avait osé s'opposer à ses désirs, Saint-Georges avait tiré l'épée contre le meilleur ami du duc, le comte de Lauraguais!

— Dieu veuille, s'écria-t-il, qu'ils ne m'aient point reconnu; que je ne sois pas déjà puni d'avoir arraché la colombe aux griffes du tigre !

Ses idées se reportèrent alors sur Agathe, Agathe la triste fille pour laquelle il allait peut-être tout perdre..... Il la revit pâle, mourante, le suppliant de la protéger, s'attachant à lui comme au mât du vaisseau dans le naufrage! Saint-Georges s'applaudit de ce

qu'il venait de faire ; il trouva la récompense de son action dans son amour! Ne l'aimait-il pas déjà de toutes ses forces de son âme, cette belle Agathe qui avait rallumé chez lui tout un foyer de passion et de vie? Ne rapportait-il pas dans cette chambre solitaire la douce odeur de ses cheveux, le contact de sa taille et de son bras? N'était-ce donc pas lui qui l'avait sauvée de ces impures ténèbres? n'était-ce pas lui seul qu'elle aimerait ; et qui oserait lutter contre un pareil vainqueur?

Comme il se parlait ainsi à lui-même, il jeta les yeux sur la bague de la jeune fille... Une idée cruelle l'assiégea ; c'était à Maurice qu'Agathe avait cru remettre cette bague ; c'était à Maurice, non à Saint-Georges, que ses remercîmens s'adressaient.

— Serait-elle sa maîtresse? se demanda-t-il avec rage.

Il chassa bientôt cette idée en évoquant le souvenir des propres paroles d'Agathe. Rien dans cette confidence, qu'elle croyait faire à Maurice, n'attestait que la jeune fille l'aimât avant qu'il ne l'eût sauvée.....

— Maurice de Langey peut l'aimer, mais aimerait-elle cet enfant? Où se cachait-il donc dans l'orage, ce faible roseau? Sous quel vent, sous quelle crainte ployait-il? Sans doute il m'était réservé de prendre partout sa place... Oh! je me vengerai de ses dédains, je saurai bien l'écarter! Puisqu'il ne m'a plus tendu la main comme autrefois ; que dis-je? puisqu'il a repoussé la mienne, quel lien désormais existerait entre nous, si ce n'est celui de la haine? Il sera

sans doute assez humilié, ce pâle marquis, en apprenant que c'est moi qui l'ai sauvée! . .

Longtemps encore Saint-Georges s'entretint de ces pensées; elles le dominèrent au point qu'il examinait sous tous ses aspects la situation d'Agathe.

— Elle m'a entretenu de la marquise, se dit-il; la marquise est sa cousine! Mme de Montesson lui ferme tout accès au Palais-Royal..... pourquoi? Voilà ce que je n'ai pu apprendre d'elle, mais voilà ce que je saurai!

L'image de cette femme apparut alors à Saint-Georges sous un jour presque odieux; il se demanda pourquoi son nom intervenait dans ce chaste amour; il trouva que c'était assez de sa vie et de sa liberté pour holocauste, sans que la marquise dût gêner la la vie et la liberté d'Agathe....

— Elle est sa parente, reprit-il; Agathe lui obéit... Et moi aussi je suis son morne serviteur; moi aussi j'obéis depuis tantôt cinq ans à ses caprices! Oh! ce joug me pèse; il faut le rompre; il faut que je m'arrache à l'opprobre de ces bienfaits, de ces largesses qui ne font que river ma chaîne! Quand je quitterais cette cour infâme pour m'enfouir loin d'elle avec Agathe dans quelque humble solitude, serais-je donc si à plaindre? Le spectacle de ces corrupteurs m'effraie.... Il y a des instans où le vertige me saisit rien qu'à côtoyer l'abîme. Fuyons de cette ville avec cet enfant; partons avec elle et Noëmi, Noëmi que je ne puis ici nommer ma mère!

Il essuya une larme douce, la première qui fût

peut-être tombée de son œil depuis longtemps; il ouvrit son âme aux tièdes brises de l'amour.

La vie du chevalier s'était consumée jusqu'alors en liens faciles, en plaisirs vains et frivoles. Il vit l'instant où cette passion naïve allait faire de lui un poëte et un rêveur.

— Je m'enfermerai avec cet ange, reprit-il ; je ne retournerai point à Sainte-Assise. J'écrirai ce soir à Mme de Montesson de m'excuser.

Il baisait la bague mille fois.

— Si je l'épousais ? se demandait-il.....

Il s'endormit peu à peu, bercé par ces idées, qui le suivirent en rêve.

Tout d'un coup il entendit un léger bruit qui le réveilla. Il se leva, parcourant la chambre à grands pas et se retourna au bruit que fit en entrant le maître d'armes La Boëssière.

XII.

Deux lettres.

> Ne courez point la bague
> Si vous n'êtes botté ;
> Ayez toujours la dague
> Et l'épée au côté.
>
> (*Vers du temps de Henri IV.*)

— Tenez, mon cher Saint-Georges, dit La Boëssière au chevalier en lui remettant deux lettres qu'il sortit de la poche de son gilet, voici pour vous!

Le maître d'armes arrivait tout essoufflé ; il s'assit pesamment et dans le meilleur fauteuil, comme un homme accoutumé à prendre ses aises chez ses élèves. Saint-Georges était du reste mieux qu'un élève pour La Boëssière, c'était un ami.

Le professeur avait eu la gloire de développer les dispositions merveilleuses du mulâtre à son arrivée de Saint-Domingue, c'était lui qui l'avait vu croître et se conquérir tout d'un coup la première place dans son académie, la plus recherchée avec celles de MM. Vaucours, Delasalle et Donadieu.

La réception de M. La Boëssière, comme *maître en fait d'armes des académies du roi*, avait été fort brillante. On connaissait sa force et la finesse de son

jeu, on lui opposa les trois professeurs dont nous venons de citer les noms et qui étaient les plus forts, principalement Donadieu. La Boëssière tira avec lui et fut reçu à la seconde botte touchée, en exécution de l'article 10 des statuts de la compagnie.

Sa salle d'armes, située rue Saint-Honoré, vis-à-vis de l'Oratoire, réunissait alors les plus célèbres tireurs, MM. Pomard, Cauvin, gendarme de la garde; de La Madeleine, gentilhomme polonais, et, beaucoup plus tard, MM. Morel, Bayard, Charlemagne, Contencin, Casimir Périer, etc., tous élèves distingués de La Boëssière.

Au rebours de quelques maîtres, qui s'obstinent à se faire les traits farouches, La Boëssière, nous l'avons dit, n'avait rien que de prévenant et d'agréable dans l'ensemble : c'était un homme jovial et spirituel, qui se plaisait, suivant l'expression consacrée alors, *à sacrifier aux Muses.*

Il y a peu de maîtres d'armes à cette heure qui se piquent d'écrire des vers de société; l'honorable professeur excellait dans cette partie; il composait des odes, des épîtres familières et des chansons. En 1786, il publia un poëme sur la mort du prince de Brunswik, élégie qui lui fit beaucoup d'honneur.

La Boëssière apparaissait cette fois aux regards du chevalier dans tout l'accoutrement d'un tireur de bécassines, car il aimait passionnément la chasse.....

—Je ne me suis pas donné seulement le temps de déboucler mes guêtres, chevalier. Vous le voyez, j'arrive aussi leste qu'Actéon... avant sa métamorphose !.....

Comme il y avait non-seulement *pressé* sur les deux.

lettres, mais encore *recommandé à M. La Boëssière, maître en fait d'armes*, je n'ai fait qu'un saut.....

« Lorsque l'amitié nous réclame,
» Oublions Diane et Vénus! »

continua-t-il avec sa voix énergique de basse-taille. Il paraît que nous nous levons.....

— Comme vous voyez, mon cher professeur. La suite du premier bal d'Opéra, reprit-il après avoir lu. Je ferai honneur à ces deux lettres.

— Est-ce que par hasard ce seraient des lettres de change? je m'en voudrais mortellement d'avoir rempli près de vous, sans le savoir, l'office d'huissier.

— Pas le moins du monde; ce sont deux lettres de tireurs... cela est de votre compétence. Ils me prient de vouloir bien faire assaut ce soir avec eux à votre salle d'armes...

— Et leurs noms?

— Ah! pour le premier..... cela est un peu difficile... il a signé tout simplement un *inconnu*...Cependant sa lettre annonce quelques prétentions dont je ne serais pas fâché de le faire rabattre... il pourrait se faire, ma foi, que ce fût le chevalier de la Morlière...

— Vous riez! il est en ce moment-ci écroué à la Bastille...

— Pour un duel?

— Non, mais pour trente escroqueries.

— Je sais qu'on l'accuse d'avoir volé *Angola*...

— Il s'agit bien de littérature, vraiment! ce sont

des couverts... qu'il a volés. Il n'oserait d'ailleurs s'attaquer à *l'inimitable!*

— Dame! depuis mon aventure avec le neveu de Mme Bertholet!.....

— Il est vrai que le La Morlière n'en revient pas! Il ne tenait qu'à moi de lui apprendre le secret des cartes, moi qui sais que vous avez ménagé ce pauvre jeune homme.

— S'il est à la Bastille... il est clair que ce n'est pas lui... Cependant la lettre a certain cachet d'impertinence... Lisez plutôt...

La Boëssière lut :

« *Ce soir à huit heures, je rencontrerai M. le chevalier de Saint-Georges avec grand plaisir dans la salle d'armes de M. La Boëssière. Il me tarde de voir si sa renommée est un mensonge.*

« Signé UN INCONNU. »

— Le billet est assez fier! Ce ne peut-être en tout cas qu'un homme prudent, car il demande par son *post-scriptum* qu'il n'y ait que vous et lui dans la salle d'armes... Il a peur qu'on ne le voie boutonner.

— Vous avouerez, mon cher professeur, que si je vais à ce rendez-vous, ce sera y mettre de la complaisance. Je ne suis point maître d'armes, et sans la tournure ridicule de ce billet, j'aurais renvoyé le tireur anonyme à votre prévôt... Enfin, quel que soit mon inconnu, j'irai; moins pour lui, vraiment, que pour cette seconde lettre... à laquelle vous me permettrez de donner la préférence.

— De qui est-elle? Voyons, je suis impatient de connaître...

— Un moment, vous saurez que celle-là est du moins signée tout au long. C'est, du reste, mot pour mot la même proposition. Décidément je vais devenir prévôt de salle!

— Ce me serait grand honneur, mon cher chevalier... Mais qui peut? qui ose?.....

— Vous ne devinez pas?

— Attendez. Ce sera peut-être cet imbécile qui a eu l'audace de vous appeler, il y a un mois, *mal blanchi*, quand vous passiez un matin avec moi dans la rue du Bac.....

— Et que j'ai trempé deux secondes dans le ruisseau de la rue, n'est-ce pas? en lui disant: « *Va, tu es, à cette heure, aussi mal blanchi que moi*[1]! »

— C'est ma foi vrai, le malheureux en avait jusqu'aux oreilles.

— Mon cher La Boëssière, ce n'est pas lui.....

— Alors j'en reviens à La Morlière..... Indépendamment de ce tour que vous lui avez joué, vous eûtes avec lui, je crois, une singulière histoire, celle du boisseau de fleurets...

— Oui, quand il m'envoya dire impertinemment de venir faire des armes chez lui, n'est-ce pas? Il m'écrivait comme si j'eusse été un prévôt de salle!

— Et il vous envoya son domestique avec trois fleurets montés?

— Moi je ripostai par un boisseau... un boisseau

[1] Historique.

de vingt fleurets que j'ai tous rompus, par parenthèse, sur le ventre de ce digne La Morlière!.. Je me flatte que cette leçon lui suffit.

— C'est donc M. de Bonnac, ce mousquetaire noir, l'amoureux de la Duthé?..

— Nullement...

— Saint-Brice?

— Allez.

— Donadieu?

— Allez encore... mais j'ai pitié de vous, et ne veux pas vous voir jeter votre langue aux chiens... C'est...

— Pour le coup, j'y suis... Ce grand chevalier de Sainte.....

— Ce n'est point un chevalier, mais bien une chevalière... Voyez plutôt; c'est le chevalier d'Éon!

Le maître d'armes manqua de tomber à la renverse...

— C'est ma foi vrai!.. la *Gazette* annonce en effet son arrivée à Paris.

— Et c'est moi qu'elle choisit à son débarquement de Calais, vous le voyez.

— En ce cas, pourquoi éviter l'assaut public? Mlle d'Éon ou M. d'Éon tire assez bien pour n'avoir point la modestie ou la prudence de votre inconnu.

— Mon cher professeur, les chevalières ont des caprices!.. C'est, à ce qu'il paraît, une conversation intime... une manière de reconnaissance comme dans la franc-maçonnerie...

— Vivat! j'ai bien envie de prévenir Pomard et

M. de la Madeleine... Vous savez qu'il y a moyen à ma salle de tout voir sans être vu.

— Oui, je sais, votre judas... mais gardez-vous-en bien, mon cher professeur, ou plutôt réservez ce spectacle-là pour vous seul... la d'Éon ferait de beaux cris !

— On n'a pas idée de pareille chose ! j'aurais gagné deux mille livres au moins à vous afficher tous les deux en belles lettres moulées ! deux mille livres ! juste ce que ces infâmes comédiens des Français me demandent pour jouer ma comédie de *Crispin valet d'Auteur !*

— A propos de valet, je vous remercie de me rappeler mon heiduque ; je vais lui dire de porter à votre salle mon gilet, mes gants et mes fleurets... je veux recevoir le chevalier avec ce que j'ai de plus beau !..

— Êtes-vous en haleine, mon cher Saint-Georges? avez-vous ce qu'il vous faut? dit La Boëssière d'un air affairé. La d'Éon, la d'Éon dans ma salle d'armes!

Et le professeur se promenait d'un air de César; il examinait avec une scrupuleuse attention les moindres détails de la toilette militaire du chevalier.

Platon avait extrait déjà d'une malle ces divers objets, il les disposait avec un soin minutieux sur un fauteuil.

— Bien, je vois des sandales comme il n'y a que vous qui en ayez, mon cher Saint-Georges : le chapeau qui les garnit est bien cousu... le poreux du cuir en dehors... à la bonne heure...

» Voilà, continua-t-il, un gant parfait... long et étroit... vous allez tirer comme un ange.

» A la bonne heure, cette lame est forte du talon et diminue depuis cet endroit jusqu'à la pointe... Vous avez toujours Lemire pour fourbisseur? Et votre mouchoir... n'allez pas faire la faute de l'oublier... on ne peut répondre d'une érafflure...

— Me voici à vos ordres, dit le chevalier, je n'emmène que mon heiduque.

Platon bondit de joie, il n'avait pas encore vu la salle d'armes.

XIII.

La chevalière.

> « Vous êtes triste..... et j'en sais la cause. Est-ce donc là l'empire que j'ai sur votre cœur? Il a fallu que je devinasse. Je verrai si je dois vous permettre de vous affliger, et en attendant je vous le défends. »
>
> (*Lettre d'une femme jalouse.*)

Sept heures venaient de sonner à l'église de l'Oratoire quand Saint-Georges, précédé de La Boëssière, entra par l'allée profonde au bout de laquelle se trouvait la cour du maître d'armes...

En face de l'allée brillait à la lueur d'un faible quinquet une petite porte vitrée, c'était celle de la salle d'armes.

Dans cette pièce, entièrement boisée de panneaux gris et assez mal éclairée, figuraient quelques trophées d'armes, des fleurets, des plastrons de maître suspendus; l'on y voyait aussi un cheval de bois sur lequel les élèves s'exerçaient à la voltige.

A l'un des panneaux, le maître d'armes avait eu soin de se ménager un petit judas, par lequel il pût

au besoin passer sa tête vénérable et surveiller son académie du fond de sa propre salle à manger.

Dans un angle de la salle se tenait alors une longue femme sèche ; ce n'était pourtant pas la chevalière d'Éon, c'était la vieille mère Dick.

Elle était chargée par le maître d'armes de la direction des fourneaux, de la garde des masques, de celle du vestiaire, et le plus souvent du punch à faire pour les tireurs.

— Allume les quinquets, dit en entrant La Boëssière, et surtout, mère Dick, dis au portier de ne recevoir que deux personnes qui se présenteront pour M. le chevalier, l'une à sept heures vingt minutes, l'autre à huit heures.

— Suffit, monsieur La Boëssière, suffit. Il y a ce soir une joûte à La Rapée, et tous ces messieurs ont fait la partie de s'y rendre... Vous ne serez pas dérangés, je vous le promets.

— Y a-t-il du feu dans le vestiaire, et peux-tu nous faire à l'avance un peu de punch ? Nous devons trinquer dans l'entr'acte, mon cher Saint-Georges !

La mère Dick s'en fut et revint bientôt, plus morte que vive, dire à La Boëssière qu'une dame voilée le demandait.

— Son nom ? dit le maître d'armes.

— La chevalière d'Éon, a-t-elle répondu.

— Fais entrer.

Il s'en fut prendre deux fleurets très-soigneusement montés, et les plaça en croix sur une table de chêne.

— Madame la chevalière, reprit-il en se reculant de trois pas dès qu'elle parut, je me retire et respecte

vos conventions, mais je vous crois trop juste et trop généreuse à la fois pour ne point me dédommager par un assaut d'armes public...

La chevalière inclina la tête et fit signe au maître d'armes de sortir. Elle s'en fut à la table examiner les fleurets à travers son voile noir, qu'elle tenait rabattu sur son visage.

— Courage! dit le professeur à Saint-Georges, que la vue de la chevalière semblait n'émouvoir en rien, courage, vaillant Achille!

Il sortit de la salle en jetant un regard triomphant au chevalier; puis, ne voulant rien perdre de ce combat singulier, il fut se blottir avec une anxiété extrême près de son judas.

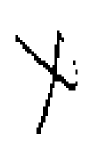
— D'ici, se dit-il, je vais voir un spectacle que les Parisiens eussent payé cher.

Le digne professeur fut déçu de son espoir, la chevalière ne se mit pas même en garde... Elle partit bientôt d'un éclat de rire, inexplicable pour La Boëssière, dès qu'elle eut vu Saint-Georges debout et la lame du fleuret reposant dans la main gauche.

— Combat inégal, chevalier de Saint-Georges, reprit-elle, je ne suis point la chevalière d'Éon.

Cette voix fit tomber l'arme des mains de Saint-Georges..... C'était Mme de Montesson qu'il avait devant les yeux...

Sous le manteau plissé qui recouvrait sa toilette cavalière et dont elle eut soin de se dégager, ainsi que du voile, elle était vêtue d'un fort élégant justaucorps de satin noir à petites dentelures pareil à celui que la chevalière d'Éon portait d'habitude lorsqu'elle



faisait des armes. Elle s'était assujettie au bonnet rond et à la collerette de la chevalière ; ses bras étaient nus jusqu'à la saignée, et elle portait la croix de Saint-Louis sur le côté gauche. La métamorphose, ou plutôt la mascarade était complète.

— Eh bien! cher Saint-Georges, me trouvez-vous bien sous cet habit, et me refuserez-vous une explication ?

— Parlez, madame, parlez ; j'imagine que c'est une gageure, et que vous jouerez bientôt les *Folies Amoureuses* sous ce costume ?

— Ce que j'ai à vous dire est sérieux. Vous avez fui, malgré nos conventions, de Sainte-Assise... Vous n'aviez point la fièvre, et la meilleure preuve, c'est que, pour l'attraper, vous avez couru le bal de l'Opéra...

— Je puis vous protester, marquise...

— Ne protestez pas, ce serait en pure perte. Quelqu'un vous a vu sortir de la maison du financier Gachard et ramener un domino lilas jusqu'au quai d'Anjou...

— Je ne m'étais pas trompé..... On m'espionnait! se dit Saint-Georges.

» Comment, reprit-il en pâlissant, cet homme en manteau dont j'ai cru voir la livrée, c'était un valet de monseigneur le duc de Chartres?

— Non, chevalier; fort heureusement pour vous.... C'était Mondorge, le fils de l'un de mes valets de pied, et mon alguazil pour ce jour-là.....

— Mais cet homme aura parlé peut-être ; il me perdra, marquise, auprès du duc!......

— Rassurez-vous, chevalier..... Quelqu'un encore a pris soin de veiller sur vous et de conjurer l'orage... Il pouvait devenir terrible! Ce quelqu'un c'est moi; j'ai assuré de nouveau à M. le duc de Chartres que vous étiez resté, cette nuit du bal, à Sainte-Assise... Vous lui aviez dit à son départ que vous n'iriez point à l'Opéra, en sorte qu'il était déjà persuadé!.....

— Comment, marquise, c'est à vous!.....

— C'est à moi seule que vous devez d'avoir évité une disgrâce au sujet de Mlle Agathe.....

— Vous ne pouvez m'en vouloir, marquise, d'avoir protégé votre belle cousine..... Car elle est votre cousine; du moins elle me l'a dit.

— Elle a dit vrai, reprit Mme de Montesson avec une nuance légère de dépit..... Elle a dû se plaindre de moi..... m'accuser..... Je lui interdis le Palais-Royal..... Je suis une dure parente..... Je ne vous accuse pas d'avoir entendu ces touchantes lamentations, chevalier : vous faites vous-même des pièces de théâtre, les héroïnes malheureuses doivent vous aller.....

— J'avouerai, marquise, que dans les discours de cette belle personne j'ai trouvé un véritable intérêt; elle m'a ému, elle paraissait si triste!..... Après l'avoir arrachée à un véritable péril, il m'eût plu de la savoir heureuse..... heureuse par vous..... qui pouvez l'arracher à son ennui..... Je n'ai pas besoin, marquise, de la défendre près de vous : sa jeunesse et sa grâce la recommandent..... De tout ce qui s'est passé depuis que je vous ai vue, il ne reste en moi que le souvenir d'une action irréprochable. Si je n'en ai

point envisagé l'imprudence, c'est que je suis honnête homme avant d'être courtisan!

— La chaleur que vous apportez dans vos excuses, chevalier, prouve assez que l'Agnès du quai d'Anjou vous tient au cœur..... malgré la distance de la rue Saint-Honoré à l'île Saint-Louis!..... Mais rassurez-vous, reprit Mme de Montesson avec un sourire dont Saint-Georges ne put pénétrer l'artifice, rassurez-vous; j'aurai soin moi-même de vous épargner le voyage.....

— Que voulez-vous dire?.....

— Qu'il ne tient qu'à vous, puisque vous aimez tant Mlle Agathe..... ma cousine..... de la voir le jeudi de cette semaine au Palais-Royal.....

— Quoi! vous auriez consenti?.....

— A la recevoir? mais ce nous sera, à M. le duc d'Orléans et à moi, une véritable satisfaction..... Nous ouvrons jeudi nos soirées théâtrales par un opéra et un concert. Jarnovitz[1] y fera de la musique, et vous à côté de lui, je l'espère bien..... Là, mon cher chevalier, vous pourrez jouir en paix du bonheur de la belle Agathe..... Il sera complet, je vous l'assure, ce bonheur! elle ne m'accusera plus!

En prononçant ces dernières paroles, le visage de la marquise parut si rayonnant à Saint-Georges qu'il ne sut plus que penser. Avait-elle trouvé moyen de le ruiner déjà dans l'esprit d'Agathe? La tranquillité qu'elle affectait semblait le prouver. Saint-Georges crut voir percer dans le sourire de Mme de Montesson

[1] Le célèbre violon (mort en 1804).

une satisfaction ironique, un contentement d'elle-même qui le glaça de frayeur... Il n'ignorait pas la jalousie de la marquise, ses artifices, sa perpétuelle défiance. Par quel hasard fatal ou bienfaisant Mlle Agathe de La Haye se voyait-elle donc introduite chez sa cousine? Le chevalier ne pouvait croire encore à l'aplanissement de ces obstacles; cet acte de générosité tardive envers la belle fille lui semblait encore un rêve.

— A jeudi, Saint-Georges, je vous laisse réfléchir à la magnanimité de ma vengeance; n'oubliez pas de venir..... bien que vous ayez ce même soir le dîner de Mme la duchesse de Chartres... . Vous verrez Agathe plus belle que jamais!

— Vous ne me trompez pas!..... belle et heureuse!.....

— Foi de chevalière, répondit-elle..... Je consens à être appelée en combat singulier si je vous mens!

— Vous êtes charmante!

— Adieu, je remonte en fiacre et gagne incognito le Palais-Royal..... Mlle Bertin nous y essaie ce soir nos robes..... J'espère vous voir demain à l'Opéra..... Vous viendrez?

Saint-Georges lui baisa la main; la marquise remonta dans sa voiture. Elle venait de se convaincre par elle-même que Saint-Georges aimait Mlle de La Haye.

— Jeudi, je serai vengée!..... se dit-elle.

— Elle sera jeudi au Palais-Royal! répétait Saint-Georges en se promenant à grands pas dans la salle d'armes.....

Comme il demeurait ainsi absorbé dans ses pen-

sées, la porte vitrée de cette pièce fit entendre un claquement, et il vit entrer un nouveau personnage précédé de La Boëssière.

XIV.

Un ancien ami.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère!.....
(*Polyeucte*, acte I, scène III.)

Cet inconnu sortait sans doute alors du vestiaire; car il portait le costume complet de tireur; les fils serrés du masque cachaient presque entièrement son visage[1].

C'était un homme de petite taille, mais singulièrement bien fait; il salua Saint-Georges et se mit à examiner tranquillement les diverses panoplies de la salle d'armes.

— Je veux être pendu ou touché le reste de mes

[1] C'est à La Boëssière que l'on doit l'usage du masque. Avant lui on se servait de masques de fer-blanc, d'où l'on tirait le jour par une fente de fil de fer; mais la dureté et la pesanteur du fer étant fort incommodes sur la figure, par cette raison l'on s'en servait peu, et les tireurs alors couraient risque de s'estropier. Les nombreux accidens résultant de cet usage déterminèrent M. de La Boëssière le père à donner l'idée des masques actuels.

(*Traité de l'art des armes*, par La Boëssière le fils, page 12.)

jours si je le connais, dit à voix basse La Boëssière au chevalier. Il n'est pas venu dans un carrosse de place, celui-là, comme la chevalière d'Éon, mais sur ses jambes. Si la conversation ne vous coûte pas plus avec lui qu'avec le charmant adversaire que vous quittez.....

— Vous aurait-il parlé? reprit vivement Saint-Georges.

— Non, mais on a des yeux, et je dois vous dire, chevalier, qu'à dater de ce jour me voilà convaincu que la d'Éon est une femme..... Suffit, je ne divulguerai point votre bonne fortune..... Je vous laisse avec ce démon, et vous souhaite avec lui beaucoup de plaisir. Voici l'heure de me rendre chez le comte Dolcy, qui part demain, et, comme il doit régler mon compte.....

— C'est bien, je vous dirai demain les détails de l'entrevue. Dites seulement à la mère Dick de nous apporter du punch.

Le professeur sortit, non sans jeter un regard au taciturne tireur que le ciel ou l'enfer envoyait au chevalier.

— C'est peut-être un piége, pensa-t-il, je vais dire à la mère Dick d'avoir l'œil sur eux tout en préparant le punch.

Cependant le nouveau venu, après les préliminaires du *salut*, ne tarda pas à se mettre sur la défensive. Au grand étonnement de Saint-Georges, il prit une garde acculée et se tint d'abord comme un chat, entièrement ployé sur lui-même. Sa pose pétillait de

coup d'œil et de malice; vous eussiez dit qu'il guettait l'instant où le chevalier allait partir.....

— C'est peut-être un Italien, pensa Saint-Georges; mais je le tiens pour malin s'il me fait tomber dans quelque piége!

Le petit homme fit un menacé en quarte sur les armes pour tirer seconde; ce coup, malgré sa prestesse, fut paré au même instant. C'était le coup favori de Saint-Georges, et l'adversaire du chevalier s'en repentit vite, car il vit son fer dérangé par des croisés et des battemens si vigoureux que ses bras en furent brisés.

Les développemens les plus hardis s'ensuivirent bientôt; les coups de temps et d'arrêt se succédaient comme des coups de foudre.

Le chevalier s'était aperçu qu'on lui opposait un mauvais jeu; il s'en vengeait par toute l'admirable pureté du sien.....

Représentez-vous le moule du plus admirable cavalier qui se puisse voir: une force de corps herculéenne, une main légère et soutenue à une si belle hauteur que, même dans le temps où les masques n'étaient point encore en usage, Saint-Georges ne blessa personne. Vif, souple, élancé, il étonnait par une agilité qui tenait de celle du cerf. A son pied gauche solidement établi et ne variant jamais, à sa jambe droite constamment perpendiculaire, vous auriez cru voir le lutteur des temps antiques; il se relevait et repartait comme l'éclair. Ceux qui l'ont vu tirer s'accordent à dire qu'il passait le coup de quarte sur les armes si promptement, touchait, puis repassait

son fleuret dans sa main gauche avec tant de vivacité, que le pareur n'avait pas même eu le temps de rencontrer le fer pour la parade..... Tirant à botte nommée, d'une portée folle, et tenant toujours hors de mesure avec sa garde imposante, il menageait si bien sa vitesse qu'il ne l'employait qu'à coup sûr. Il était impossible de s'emporter avec lui; on était pris d'un coup d'arrêt avant que le pied eût touché le sol.

L'inconnu, déjà fatigué, mit alors la pointe en terre. Saint-Georges dégagea son col de son mouchoir et respira quelques secondes avec ce sifflement qui lui était habituel.

— Voici votre bol, monsieur le chevalier, dit la vieille mère Dick en apportant un large plateau sur lequel le punch dansait dans sa coupe comme un follet.

— Un instant, mère Dick, nous n'avons pas encore commencé, dit Saint-Georges, piqué de voir son adversaire garder le silence.

La vue de cette étrange figure soulevait en lui mille idées..... Il ne pouvait guère l'entrevoir qu'à travers le treillis du masque, mais elle lui semblait presque illuminée, sous ce masque même, par autant d'éclairs.

L'homme n'avait pas même soulevé sa mentonnière de fil d'archal; il se remit en garde avec un rire ironique qui ressemblait à un doute.

— Serait-ce un de mes convives de l'autre nuit? pensa le chevalier. Je vais en finir avec cette énigme!

L'adversaire de Saint-Georges avait les doigts

d'une qualité rare, et cependant il n'avait pu enlever encore un seul coup.

Comme une bête fauve qui ferait entendre un rugissement étouffé, il lança alors de sa poitrine quelques sons rauques par lesquels il semblait vouloir s'exciter lui-même. Les fleurets, croisés de nouveau, décrivirent bientôt autour d'eux une gerbe d'étincelles; ces étoiles phosphorescentes glissaient du fer avec la rapidité d'un fluide. Déjà le plastron du malencontreux rival était moucheté des coups de bouton de Saint-Georges, lorsque le petit homme s'avisa de nier un coup par un geste qui ralluma la rage du chevalier. Se fendant sur lui de toute la puissance de ses moyens devant la vieille Dick, l'unique spectateur de cette scène, il jeta l'inconnu sur le cheval de bois qui se trouva là fort à propos pour l'empêcher d'être tout à fait renversé.....

La Boëssière arrivait en ce moment; il vit Saint-Georges tenant le fleuret fortement appuyé sur la poitrine de son adversaire, de façon à lui en faire baiser la monture. Le chevalier lui criait d'une voix de Stentor :

— Cette fois, êtes-vous touché ?

— Tudieu! je le crois, reprit La Boëssière en prêtant sa main à l'infortuné petit homme, qui se releva difficilement. Vous avez bien fait de tirer *incognito*..... Ma servante et moi nous n'en dirons rien.

— Au contraire, cher maître, reprit le chevalier, vous pourriez dire que monsieur est même un tireur habile; seulement c'est un tireur entêté.

La joue du petit homme avait porté contre un des arguillons de la selle du cheval de bois; le sang en sortit, mais ce n'était qu'une égratignure.

— Souffrez-vous? dit Saint-Georges en s'empressant de débarrasser complaisamment de son masque l'inconnu, qui le laissa faire.

— *Amigo! senor, amigo!*

Le chevalier tressaillit à cette voix; elle lui rappelait un souvenir vague de son enfance. Il attendit que La Boëssière eût bassiné d'eau fraîche la joue du tireur pour le considérer ensuite quelques secondes, et il s'écria :

— Tio-Blas!

— Laissez nous seuls, dit Saint-Georges à La Boëssière.

Le maître d'armes obéit. C'était pour lui le véritable jour des étonnemens. Il jeta au punch un regard d'adieu et de regret.

— Vous ne vous trompiez pas, chevalier, je suis Tio-Blas!

. . . .

Il s'était assis, voulant se remettre sans doute de la fatigue accablante de cet assaut. Saint-Georges ne pouvait se lasser de l'examiner, et véritablement c'était une curieuse étude que le seul visage de l'Espagnol. ... Il avait vieilli si vite que son front n'avait déjà plus un cheveu; sur ce front se croisaient mille rides inégales. Le cercle de ses yeux, creusé par la maladie ou la débauche, agrandissait tellement l'expression de son regard fixe que l'on ne pouvait se soustraire à son électricité. Il avait coupé sa barbe,

ce qui laissait à nu l'effrayante maigreur de son cou et de sa figure; les pommettes de ses joues étaient marquées de taches vineuses et violacées comme celles d'un fiévreux; son front ressemblait à un viel ivoire jauni; le rictus sardonique décrit par sa bouche avait encore reculé sa ligne habituelle, il donnait à son sourire une empreinte d'astuce et de finesse inouïe.

Ses épaules s'étaient voûtées insensiblement, bien qu'il affectât de se tenir droit et la tête haute; sa jambe était encore belle, mais ses mollets menaçaient de devenir aussi effilés que ses bras.

Il était difficile alors de juger de son costume, il portait celui de la salle d'armes, et il avait laissé le sien dans le vestiaire.....

— Chevalier, dit-il, j'ai voulu voir si vous étiez aussi habile qu'on vous disait. Je crois à votre force maintenant; vous m'avez prouvé votre supériorité de façon à me convaincre, poursuivit-il en montrant le sang qu'il étanchait de sa joue.

— Ma foi! Tio-Blas, que ne vous nommiez-vous? je vous aurais traité en ami..... vous étiez pourtant un tireur à Saint-Domingue!

— Oui, autrefois..... Il y a longtemps de cela!

— Il me souvient d'avoir pris des leçons de vous, dans votre troupe.....

— Vous voulez-dire dans mon *académie?*..... on y apprenait des choses *utiles?*

— Fort utiles, bien qu'elles ne m'aient servi de rien.

— C'est que vous fûtes heureux! reprit-il avec un sourire amer.

— Et quand le malheur eût posé son ongle sur moi, Tio-Blas, pensez-vous que j'eusse suivi votre exécrable chemin? dit le chevalier, qui se rappela les crimes dont on accusait cet homme.

— Vous avez raison de l'appeler *exécrable*, car il ne vaut pas le diable..... cela vient peut-être de la concurrence de métier entre nous et les fermiers-généraux.....

— Continueriez-vous ici votre vie de Saint-Domingue? dit Saint-Georges en se levant de la table où il causait avec l'Espagnol.

— A Dieu ne plaise, chevalier! nous avons ici trop d'émules dans le beau monde pour que j'y pense..... et puis la maréchaussée du royaume de France est plus aguerrie, plus dangereuse que celle de Saint-Marc..... On n'échappe pas aux prisons de Paris comme à celles de Saint-Domingue.....

— Vous ne vous êtes sauvé de celles-là, Tio-Blas, que pour porter le meurtre et l'incendie à la Rose, pour immoler une jeune fille..... On vous accuse de ce meurtre, répondez!.....

La figure de l'Espagnol devint blanche comme un linge..... ses lèvres tremblèrent, il leva les yeux au ciel.

— Vous avez tué! s'écria Saint-Georges, malheur à vous! J'aurais cru qu'un noble, un Espagnol, ne tuait qu'avec une épée!..... Que vous avait fait cette innocente enfant, Tio-Blas, et pourquoi vous êtes-vous souillé de cette lâche vengeance?

— Les ombres de la nuit m'ont abusé, chevalier, je venais pour égorger la créole, j'ai percé le sein de la mulâtresse.....

— Vous vouliez frapper Mme de Langey!!! s'écria Saint-Georges avec stupeur.

— Je voulais me venger, dit l'Espagnol, voilà tout.

— Vous avez été l'amant de la marquise de Langey?..... dit le chevalier en cherchant à donner à cette demande le ton du doute.

— D'où savez-vous cela chevalier? reprit l'Espagnol d'un air défiant, qui aurait pu vous l'apprendre?..... je ne vous ai, je pense, jamais parlé de la marquise de Langey; aurait-elle osé vous entretenir de moi?

— C'est le seul projet de votre horrible action, Tio-Blas, qui a pu me faire soupçonner que vous étiez l'amant de Mme de Langey..... ne venez-vous pas vous-même de me parler de vengeance?.....

— Oui, reprit Tio-Blas, la vengeance était alors ma conseillère, elle l'est encore aujourd'hui.....

— Après vingt ans!

— Qu'est-ce que vingt ans, Saint-Georges, quand on a joué sa vie pour atteindre un but terrible, pour triompher d'une insolente coupable? Qu'est-ce que vingt ans de haine quand cette haine vous soutient? Vous ignorez, Saint-Georges, que lorsque vous gémissiez pour cette femme à Saint-Domingue, elle avait déjà arraché depuis longtemps de mon âme tout bonheur et toute joie? Vous parlez de vingt ans....., mais ajoutez encore le poids de six années

précédentes à mon supplice, de six années pendant lesquelles le secret de mes actions est entre moi seul et Dieu!..... Vous êtes jeune, Saint-Georges, vous avez la joie et la santé, vous êtes heureux..... dès lors vous avez pu oublier! Moi, je me souviens, mon cœur est peuplé de terribles voix qui ne me laissent pas de trêve! Ce n'est pas moi, ce sont elles qui demandent une vengeance! Cette vengeance, Saint-Georges, je l'ai tenue longtemps comme le glaive à mon côté, je l'ai mise sous mon chevet, elle a reposé auprès de moi sous la tente, je l'emportais là-bas à travers les sables, la serrant contre ma poitrine! La blessure qu'eût faite cette arme eût été aussi rapide que la blessure produite par la flèche de l'Indien, aussi mortelle que la piqûre de l'aspic. Dans mes nuits pesantes, mes nuits sans sommeil, je courais souvent à ce trésor enfoui par ma colère, je m'assurais de sa possession, je le couvais des yeux, attendant pour m'en servir que les temps fussent venus. Hélas! qui m'aurait dit que j'en serais dépouillé, que cette arme fatale passerait aux mains d'un autre. A qui est-elle maintenant? qui la possède? je ne sais. Si je le savais!!! je me précipiterais sur cet homme pour lui arracher mon bien! Il doit vous en souvenir..... un jour que vous couriez sur les rochers avec moi, pour gagner la vallée d'Oya, vous me vîtes porter soudainement la main à mon cœur, vous me demandâtes si je me trouvais mal..... j'étais devenu pâle en effet, bien pâle..... je tremblais d'avoir perdu mon portefeuille..... je m'assurai bientôt qu'il n'en était rien, il avait glissé jusqu'à ma ceinture..... Ce

portefeuille contenait les lettres de la marquise de Langey!..... il n'y a que Satan et moi qui puissions savoir les lignes secrètes de ces lettres, mais dans chacune d'elles la perte inévitable de cette femme était écrite, dans chacune d'elles il y avait son arrêt de mort!

— Et ce portefeuille, vous l'avez perdu sans doute! Il a dû tomber dans votre veste en vous défendant contre les dragons jaunes près la rivière du Cabeuil?

— J'admire, chevalier, la bonté de votre mémoire..... D'où savez-vous que j'ai perdu ce portefeuille? reprit Tio-Blas lentement en plongeant son regard clair et terrible dans celui du chevalier. La force de cette muette interrogation fut telle que Saint-Georges, malgré le geste indifférent qu'il affecta de donner pour toute réponse, baissa involontairement les yeux.

Tio-Blas continua :

— Vous avez *deviné*..... c'est à l'attaque de la berline du prince de Rohan que je l'ai *perdu*..... Un homme, je ne pus distinguer lequel, me frappa alors d'un coup violent qui me fit glisser à la renverse..... Je me retournai, il avait fui.

— Ce portefeuille est tombé peut-être au pouvoir de la marquise ou du prince de Rohan, dit Saint-Georges, pressé de donner le change aux idées de l'Espagnol.

— Je ne le crois pas, répondit-il froidement.

— Qu'en voudriez-vous faire? M. de Boullogne est toujours épris de la marquise de Langey..... On dit qu'il lui abandonne la moitié de ses revenus.....

L'état de ce vieillard est devenu tel qu'il s'est ressenti hier même, au jeu du roi, de l'une de ces attaques d'épilepsie auxquelles on prétend qu'il était déjà sujet aux îles..... Sa santé est délabrée..... Ce n'est pas à son âge qu'il s'inquiétera des amours passés de Mme de Langey.....

— Oui..... mais dans ces lettres il y a autre chose que de frivoles pages d'amour..... encore une fois, il y a du sang!..... Et qui vous dit, Saint-Georges, que le misérable état de cet homme, ses infirmités, ses douleurs ne soient point le fruit de sa triste chaîne avec Mme de Langey? Qui vous dit qu'il n'ait point été robuste comme moi, beau comme moi, comme moi encore jaloux et emporté jusqu'à la haine? Il a dû souffrir..... il a souffert par cette femme..... Peut-être en ce moment ne cherche-t-il qu'un moyen de s'affranchir de ce joug honteux pour lui, car on lui nomme partout ses rivaux. Des rivaux peuvent se nier, mais on ne nie pas des lettres!..... Oh! quand je songe que je pourrais à cette heure la ruiner dans l'esprit de ce vieillard, cette femme infâme qui m'a ruiné; quand je songe que je pourrais la perdre par une seule de ces lettres, cette femme qui m'a perdu!

— Vous ne l'auriez point fait, Tio-Blas, et vous ne le feriez pas si vous retrouviez ce portefeuille..... ce serait là une insigne lâcheté! Pensez-vous que j'aie oublié plus que vous le scandaleux orgueil de la créole? pensez-vous que même à Paris, où je me suis fait un nom, son mépris tortueux ne cherche pas à me nuire? Mais je suis heureux, mais j'ai l'avenir devant moi..... j'oublie cette femme. Faites comme moi, Tio-

Blas, ne vous vengez pas ; le mépris des hommes vous vengera !

— Ce n'est pas dans ces dispositions magnanimes que j'espérais vous retrouver, chevalier de Saint-Georges..... Mais vous n'aimez plus Mme de Langey, vous avez quitté dès lors le chemin de la colère..... Elle apparaît sans doute à vos yeux comme une morne fleur sans délices et sans parfums... C'est ainsi, mon Dieu, que moi, qui ne cherchais qu'à l'oublier, j'eusse voulu la revoir à mon retour !! mais il était écrit que je n'aurais pas même la gloire de vaincre mon cœur : oui cette femme, cette femme que je méprise, que je hais, que j'ai voulu tuer, eh bien ! Saint-Georges, je l'aime !! Et savez-vous de qui elle est la maîtresse ? D'un misérable joueur, d'un escroc nommé de Vannes.

— De Vannes, avez-vous dit ?

— Lui-même. A son départ de Saint-Domingue, il l'avait suivie en Angleterre..... C'est là aussi que M. de Boullogne devait la rejoindre ; les travaux du cabinet l'en empêchèrent. Le prince de Rohan, à peine arrivé, fut mandé pour affaire à Malte, il ne resta à la marquise que de Vannes pour cavalier..... Trouvant sans doute que les largesses de M. de Boullogne ne suffisaient pas à son luxe, la créole voulut tenter les chances du jeu. Elle se rendait chaque soir, le visage couvert de son loup, dans un enfer obscur de Lambeth-Street ; de Vannes l'y escortait sous un faux nom..... Depuis mon arrestation, et surtout depuis le crime qui la suivit, la fièvre ne me quittait plus. Les jours où elle me permettait de marcher, je les suivais de loin tous deux à distance, me traînant

sur leurs pas comme un spectre..... Un soir, la marquise crut me reconnaître et poussa un cri..... Elle considéra sans doute cette vision comme une folie, car elle entra au jeu résolument, elle excitait elle-même de Vannes à jouer ce qui lui restait. Les mains de cet homme ne firent que ramasser de l'or cette nuit..... Le lendemain, quand je le cherchai de nouveau, il était parti : j'appris alors qu'il volait au jeu!..... Voilà sous quelle main d'amant se débat à cette heure cette fière marquise, et voilà le misérable qui ose se dire votre ami!

— Je n'accorderai jamais mon amitié qu'à de nobles cœurs. Vous, Tio-Blas, vous en aviez un ; vous étiez plus noble que ce de Vannes, que la calomnie attaque peut-être injustement, mais dont la naissance est loin de valoir la vôtre..... Pourquoi dégrader à plaisir votre nature, pourquoi ne jamais vous souvenir, Tio-Blas, que vous êtes le comte de Cerda?

— Qui a prononcé ce nom? s'écria l'Espagnol en frappant la table avec rage..... Vous parlez, Saint-Georges, à Tio-Blas le marchand, à Tio-Blas qui vous a tendu la main lorsque vous vouliez fuir le joug pesant de la servitude..... Encore une fois, reprit-il en se levant avec fureur, qui vous a dit le nom du comte de Cerda?

— Vous-même, pâle coupable! Souvenez-vous de ces nuits où vous me faisiez coucher près de vous dans votre tente? Ces nuits-là sont gravées dans ma mémoire, Tio-Blas; votre sommeil me fit peur. Vous parliez tout haut comme dans la fièvre ou le délire, vous me réveilliez en sursaut par des cris que j'aurais

crus, sans cela, sortis du creux des rochers : « Je suis le comte de Cerda, disiez-vous ; on peut me croire : une Éthiopienne m'a gravé mon nom sur le bras ; je ne suis pas un marchand, je suis un noble espagnol ! » Un soir il me vint à l'idée de me convaincre de cette noblesse que vous n'avouiez qu'en rêve..... Je penchai ma lampe sur vous pendant que vous sommeilliez, car vous sommeilliez ce soir-là ; nous avions fait une marche forcée pendant six jours. Je vis distinctement ce nom de Cerda écrit avec des lettres qui me semblèrent du sang..... Dieu voulut qu'alors vous ne vous réveillâtes point, Tio-Blas ; peut-être m'auriez-vous tué !

— Eh bien oui, reprit-il avec une amertume de sourire qui trahissait assez le désespoir de son âme, eh bien oui, je suis un noble..... je suis le comte de Cerda !

Et il se mit à pleurer, à pleurer comme une femme..... Il avait senti l'abîme profond qui le séparait de Saint-Georges..... Depuis qu'ils ne s'étaient vus, la nature de l'esclave s'était relevée, celle du noble, avilie.....

— Me permettrez-vous de vous voir comme autrefois ? dit-il à Saint-Georges ; vous n'auriez point reçu Tio-Blas, recevrez-vous le comte de Cerda ?

— Je ne refuserai jamais ma pitié à l'un ou à l'autre. C'est à Dieu seul à vous juger, Tio-Blas ! Abjurez seulement une haine qui va mal au front d'un vieillard. A dater d'aujourd'hui, si vous avez besoin de quelque secours, ma maison vous est ouverte..... Laissez la vengeance, elle ramène à sa suite

l'insomnie et les remords. Vous m'avez attristé en me rappelant Saint-Domingue, je ne rêvais qu'à de jeunes et frais horizons..... Oui..... l'image d'une jeune fille m'occupait, douce et tendre image, entrevue seulement une heure!..... Allons, continua-t-il en agitant la flamme bleuâtre du punch, buvez, Tio-Blas, et vous me reconduirez après jusqu'à ma porte... Je donnerai les ordres nécessaires pour qu'on vous reçoive avec mystère chez moi; je ne veux pas que votre misère ait à rougir devant des orgueilleux qui valent moins que vous..... Mais vous ne buvez pas, vous regardez la flamme de ce punch avec une indifférence qui lui fait honte..... Je vous en réponds cependant..... tenez! je bois à votre santé, *senor!*

— Cette liqueur, Saint-Georges, ne saurait valoir ceci.....

C'était de l'opium qu'il porta avidement à ses lèvres et qu'il mâcha.....

— Du moins, reprit-il, je dormirai un peu cette nuit!

Il s'habilla et reconduisit le chevalier.

XV.

Le Souper.

Au jour désigné pour l'ouverture des représentations de Mme de Montesson, tout n'est que mouvement au Palais-Royal; les décors, arrivés la veille de Villers-Cotterets, sont déjà placés dans la grande galerie; on voit circuler des valets, des accordeurs de harpe, des machinistes.

Les actrices s'habillent dans les appartemens de M. le Régent (ceux que ce prince avait en effet habités); ils conservent encore les mêmes décorations et les mêmes appliques; rien n'y manque, depuis les panneaux et l'alcôve de la chambre à coucher, qui sont en glaces, jusqu'à l'escalier dérobé et à la petite porte donnant sur la rue Richelieu.....

C'est là que Mmes de Montesson, de Genlis et de Blot mettent leur rouge.

La cour est remplie d'équipages. On remarque principalement ceux du duc de Bourbon, du maréchal duc de Richelieu, du duc de Lauzun, de la duchesse de Valentinois, de la princesse d'Hénin, de la duchesse de Grammont et de la comtesse de Brionne.....

Dans les salons du palais qui précèdent la galerie, l'éclat des girandoles le dispute à la magnificence des tapis et des dorures ; tout annonce une fête où l'on vient *in fiocchi*, une fête qui fera parler d'elle tout un grand mois.

C'est la douce princesse de Poix causant avec M. de Vaudreuil, c'est l'idolâtrée comtesse de Châlons traînant à sa suite son amant, le duc de Coigny ; un peu plus loin l'on admire la svelte comtesse de Simiane, aussi fraîche qu'une miniature de Halle ; la princesse de Beauveau, à l'esprit coquet, et la comtesse de Blot, au jargon sentimental.

Voici les bonnes amies de Mme de Montesson qui cherchent à disposer déjà ce noble public en sa faveur, pendant que le duc d'Orléans félicite ironiquement Mme de Barbantane sur sa toilette. Mme de Barbantane, qui a le nez d'un rouge éclatant, a choisi une robe cerise, comme pour faire encore ressortir ce malheureux nez.

Les paniers de la vieille comtesse de Montauban prennent tant de place que M. le duc de Chartres, M. de Lauraguais et le prince d'Hénin se récrient ; ces paniers leur cacheront la jolie Mme Potocka pendant la représentation, Mme de Montauban ne la quittant pas plus que son ombre. La littérature est représentée par Laharpe, Marmontel, Collé, d'Alembert, M. de Sauvigny, M. de Foncemagne, etc. Monsigny, Janovitz et Carmontel causent dans un coin du salon ; Carmontel regarde en-dessous, non par hypocrisie, mais parce qu'il médite plus à l'aise,

et que demain il mettra tout ce monde en gouache, en transparent ou en proverbe.

Le programme annonce *Vertume et Pomone*, opéra joué par Mmes de Montesson, de Genlis et le marquis de Clermont. Tous les danseurs de l'Opéra paraîtront dans le ballet. Jarnovitz et Saint-Georges joueront des concertos de violon.

Cependant on vient de passer dans la galerie, dont les portes ouvertes laissent voir le miraculeux décor dû à M. Pierre, peintre du duc d'Orléans.

Tout dans ce décor n'est qu'amarante, jasmin et jonquille; on se croirait dans un véritable jardin. Entre chaque fenêtre voltigent des Amours, avec des bottines couleur de paille et d'argent, des ailes d'un bleu dur et de fort belles guirlandes. Ils effeuillent des fleurs sur les divers domaines de M. le duc d'Orléans, tels que Villers-Cotterets, Saint-Cloud, Sainte-Assise, le Raincy, etc. Le faux plafond de la galerie représente un dôme de fleurs sur lequel sont venus se percher les plus éclatans d'entre les oiseaux d'Afrique. Le rideau du théâtre porte cette devise : AUX MUSES.

Tout le monde a fait irruption dans la galerie...... On se cherche, on se place; les banquettes n'y suffisent pas. Il y a une harpe magnifique sur l'un des côtés de la scène, c'est la harpe de Mme de Montesson, rivale de sa nièce, Mme de Genlis.

Dans les coulisses, Mme de Montesson et Mme de Genlis se querellent déjà; le duc d'Orléans s'impatiente. Pour les spectateurs, ils attendront; c'est l'emploi des spectateurs de société!

Le retard du chevalier augmente la colère de

Mme de Montesson ; il n'est pas là pour admirer son habit garni de pommes d'api et d'autres fruits, car la marquise joue *Pomone*... Il paraît enfin, il est monté dans sa loge par la petite porte qui servait jadis au Régent ; il éprouve une invincible envie de rire en voyant la marquise sous ce déguisement champêtre. Mme de Blot, qui se trouve sur le théâtre, prend Saint-Georges à part pour lui dire que Mme de Montesson ressemblera à une serre chaude.....

L'impatience de Saint-Georges perce dans ses moindres gestes ; il sourit à Mme de Blot, se hâte de balbutier quelques complimens dont la marquise est la dupe, et sachant qu'Agathe sera dans la salle, il passe à travers une armée d'habilleurs et de laquais pour gagner la galerie.

— Mme de Genlis se déguise en femme et joue ce soir *Vertume*, n'est-ce pas, monsieur de Genlis ?

— Certainement, comte, et Mme de Montesson fait *Pomone*.

— Puisque nous voilà placés à côté l'un de l'autre, aidez-moi donc, Genlis, poursuivit le comte de Lauraguais : je ne sais si j'extravague, mais il me semble voir ici la jolie fille pour laquelle j'ai tiré l'épée à ce souper..... vous savez !.....

— Allons donc ! cette jeune personne là-bas ? C'est la propre cousine de Mme de Montesson. Demandez à Durfort, il vous dira que c'est Mlle Agathe de La Haye..... qui doit épouser sous peu de jours M. le marquis de Langey.....

— Vous direz ce que vous voudrez, Genlis,

moi je suis certain que c'est notre *endormie* du souper.

— Et vous avez raison, Lauraguais ; il n'y a rien là que de très-ordinaire : tout est expliqué, dit M. de Durfort, et vous allez voir Mme de Montesson la présenter à tout le monde comme sa parente après le spectacle.

— Comment, serait-ce avec le jeune marquis de Langey que j'aurais croisé l'épée ? s'écria le comte de Lauraguais. Tubleu ! il est solide du poignet !

— Erreur, mon cher comte, Mme de Montesson s'est elle-même enquise du fait. Le fameux domino est un voisin de terre de la belle demoiselle, un compatriote amoureux, un rustre de province, qui n'était venu à Paris que pour le bal de l'Opéra. Quel dommage qu'il n'ait pas voulu se démasquer ! Nous aurions vu là une figure d'Amilcar !

— Il a défendu fort vaillamment cette jolie fille.

— Il l'aimait..... comme on peut aimer à Saint-Malo, patrie de Mlle de La Haye..... Il fallait entendre Mme de Montesson nous conter l'autre jour cet amour exaspéré ! Il paraît que le malheureux en était fou !

— Et, reprit Lauraguais, il est reparti ?

—Dès le lendemain, ajouta M. de Durfort, il a craint de s'être fait une mauvaise affaire..... Quelle sera sa fureur en apprenant le mariage de Mlle de La Haye !

— De qui donc parles-tu, Durfort ? interrompit étourdiment le duc de Chartres, qui vint se jeter à travers la conversation. Est-ce de la Fleury,

celle que j'ai mise sur ma liste à la page des *abominables?*

— Pas le moins du monde, monseigneur; je parle de la cousine de Mme de Montesson ; vous la voyez, elle cause indolemment là-bas avec ce jeune homme...

— Et par la sambleu! c'est le jeune marquis de Langey..... il a obtenu aujourd'hui même un régiment de cavalerie..... oui, le roi a signé : c'est une grande faveur!.....

— Aussi, monseigneur, n'est-ce qu'à Mme de Montesson qu'il la doit. Il faut croire qu'elle avait à cœur de marier Mlle de La Haye..... car elle a fait elle-même les démarches pour enlever d'assaut cette compagnie.....

— N'importe, reprit le duc, et je crois que tu vas être de mon avis, Lauraguais ; ce provincial m'alarmerait beaucoup si j'étais M. de Langey.....

— C'est-à-dire, continua Lauraguais, renchérissant sur l'idée du duc, que nous ferions bien de l'avertir, ce brave jeune homme ; entre gens mariés, on se doit ces égards-là.....

— C'est une belle chose qu'un régiment, dit Genlis, et je pense toujours à M. de Puisieux, mon tuteur, qui m'a fait faire colonel à l'âge de six ans ; mais ce qui en plaît surtout aux femmes, c'est que leurs maris voyagent.

— Croirais-tu d'aventure le provincial assez hardi pour profiter d'une absence? dit le duc. Voilà Saint-Georges, il est fort expert en ces matières. Interrogeons-le.....

Ils n'en eurent pas le temps; la toile se leva et

Mme de Montesson parut. Son costume excita quelques rires sous l'éventail ; sa voix, qui était trop faible pour un rôle d'opéra, devait évidemment la faire échouer. L'excessive politesse de l'assemblée l'accueillit ; mais elle ne put se dissimuler que Mme de Genlis et M. de Clermont (depuis ambassadeur de Naples) avaient tous les honneurs de l'opéra.

Le chevalier venait de se placer à côté du duc de Chartres et de M. de Genlis ; il avait un rôle d'auditeur enthousiaste à jouer dans cette soirée, et, il faut le dire, la nouvelle du prochain mariage de Mlle de La Haye l'avait tellement stupéfié qu'il le remplit fort mal.

Son attention ne fut pas même partagée entre le spectacle et la vue d'Agathe ; elle se concentra entièrement sur la jeune fille.....

Placé à l'un des angles de l'orchestre, qui permettait de voir à la fois le théâtre et les spectateurs, Saint-Georges, encore atterré du coup fatal qu'il venait de recevoir, la regardait dans une agitation de pensées difficile à décrire.....

Introduite dans cette société brillante qu'elle avait longtemps rêvée, la délicieuse enfant la contemplait alors dans un étonnement naïf; elle avait l'air de toucher elle-même timidement les ombres flottantes de quelque féerie splendide. Sa beauté rayonnante n'avait pas eu besoin de recourir à des artifices coquets de toilette ; elle ne portait pas, comme Mme de Langey, des girandoles magnifiques de diamans, des rubis au doigt et des rivières de pierreries sur la gorge. A la brillante fraîcheur de son visage, à la grâce de

ses manières, à son doux maintien et surtout à un air de mélancolie véritable empreinte ce soir-là sur ses traits, il était facile de voir qu'elle n'était point de cette cour..... Les vieux seigneurs l'avaient remarquée dès son apparition dans la salle, les plus jeunes lui avaient offert galamment leur place.

A côté d'elle, Maurice de Langey recueillait avidement les doux murmures s'élevant de toutes parts sur sa beauté. Il s'applaudissait d'avoir avoué cet amour à sa mère. Depuis cette aventure funeste du bal de l'Opéra, aventure qu'Agathe ne lui avait confiée qu'en lui taisant le nom du masque son libérateur, Maurice de Langey s'était résolu à tout risquer..... Ce fut donc à sa mère qu'il s'adressa ; il s'attendait d'abord à la voir se récrier comme M. de Boullogne ; il lui fit le plus vif portrait de la tyrannie de Mme de Montesson, de l'esclavage injuste de Mlle de La Haye et des espérances de fortune qu'on voulait lui enlever..... Depuis la scène du labyrinthe à Saint-Assise, Mme de Langey nourrissait contre la marquise l'espoir d'une revanche; l'occasion était trop belle pour la perdre. Elle s'en fut la trouver et lui déclara l'amour du jeune marquis pour sa cousine. Le marquis de Langey avait désiré la place de capitaine des chasses, il ne l'avait pas obtenue : il s'en vengerait noblement, au dire de Mme de Langey, en épousant une fille sans fortune..... Cette confidence fit récrier la marquise de Montesson ; elle se hâta de dire que lors même que le procès ne serait pas jugé, le marquis, son fils, pouvait épouser Mlle Agathe. Elle s'offrit elle-même à faire les démarches nécessaires pour

lui obtenir un régiment. On ne saurait trop presser ce mariage, ajouta Mme de Montesson ; il faut donner un éclatant démenti à ces bruits de captivité répandus sur Mlle de La Haye. Moi-même, *bonne amie*, je prétends la présenter à M. le duc d'Orléans comme ma cousine et la femme de M. Maurice de Langey !.....

La marquise de Langey n'attribua la chaleur de ces promesses inattendues qu'au plaisir que devait éprouver Mme de Montesson de voir marier sa cousine. Mlle de La Haye n'était-elle point l'objet de ses alarmes jalouses ? Son apparition au Palais-Royal ne serait plus un danger ; dût-elle attirer les regards du duc d'Orléans, elle aurait son mari pour protecteur. Ainsi pensa Mme de Langey ; mais elle fut dupe : elle ignorait que ce n'était plus le duc d'Orléans qui inquiétait la marquise de Montesson, mais Saint-Georges !

Le caractère connu du chevalier, plus encore que la scène du souper, avait éclairé la jalousie de la marquise ; elle avait compris que cette étincelle pouvait devenir un volcan.

Agathe de La Haye était jeune et belle ; Mme de Montesson commençait à s'apercevoir des ravages terribles qu'imprime le temps aux plus charmantes natures.

Cependant tout l'ensemble de sa personne offrait encore en ce moment même une charmante illusion d'optique sur ce théâtre, où elle s'avançait en souveraine. Elle jeta un coup d'œil furtif vers le coin du duc de Chartres et parut piquée de ce que Saint-Georges ne la regardait pas.

Elle entama son grand air avec un éclat qui devait

au moins le faire retourner; Saint-Georges contemplait toujours Agathe...

Le front du chevalier rayonnait; il venait de découvrir que les yeux d'Agathe ne cherchaient pas la scène plus que les siens...

Pour que rien ne manquât en cette circonstance à la douleur qui venait l'atteindre, il remarqua que la jeune fille était placée près de la surperbe marquise de Langey et de M. de Boullogne..... La joie du triomphe animait le front du vieillard; on eût dit qu'il avait à cœur de se parer devant tous de ce fils auquel on venait enfin de rendre justice. Il parlait déjà de l'issue future du procès de Mlle de La Haye; il racontait à qui voulait l'ouïr les charmantes qualités du jeune marquis, pendant que la sensuelle Mme de Langey roulait autour d'elle des œillades vives et quêteuses, et se donnait beaucoup de mal pour tourmenter les belles lignes de son buste.

— Tu n'écoutes pas, Saint-Georges, dit le duc de Chartres, tu n'écoutes pas Clermont, qui est adorable dans le rôle du dieu Pan!... Il me donne envie d'aller en Arcadie, parole d'honneur!

Le chevalier ne répondit pas, mais ses yeux étincelèrent..... Il avait surpris dans l'attitude de Mlle de La Haye l'expression d'une invincible curiosité..... Évidemment ce n'était point la scène que l'inquiétude de son regard poursuivait, c'était un personnage inconnu qu'elle semblait chercher dans tous ces spectateurs empressés.....

Parmi ces seigneurs étalant autour d'elle l'éclat de leur insolence, Agathe n'avait que trop tôt reconnu

les principaux acteurs de ce terrible souper ; elle les avait entendu nommer par leur nom ; elle avait glissé auprès d'eux comme un fantôme. Ce n'était pas à eux que son beau regard, doux comme une prière, s'adressait, c'était à son libérateur adoré, au chevalier de Saint-Georges !

Sa froideur pour Maurice n'était que trop invincible ; la tristesse du jeune marquis l'avait émue, et l'intervention de sa mère l'avait décidée ; mais elle ne lui donnait elle-même sa main que pour s'arracher du cœur un amour qu'elle ne pouvait y voir germer sans pâlir : Agathe de La Haye aimait Saint-Georges !

Ce rôle de libérateur que le chevalier avait joué était, nous l'avons dit, le rôle le plus merveilleusement adapté au caractère de cette jeune personne ; il avait fait sur elle une impression décisive.

Que de fois, depuis ce jour, n'avait-elle pas dans ses rêves tendu les mains vers ce noir visage ; que de fois n'avait-elle pas cru le voir se pencher vers elle comme un bienfaisant génie ! On avait parlé si souvent devant Agathe des talens du chevalier qu'elle brûlait de le voir, de le juger, de l'entendre ! Heureuse de l'avoir enfin aperçu, elle ne craignit pas d'échanger avec lui en cet instant de longs et tristes regards ; leur suavité mélancolique toucha Saint-Georges, et bientôt, à l'aide de ce colloque muet, il s'établit entre eux un échange hardi, passionné, une sorte de combat..... Le chevalier redevint ce qu'il était, c'est-à dire un aventureux génie, un *dangereux*, un vainqueur ; Agathe, une faible femme résiliant sa force et son amour entre ses mains.

Elle le regardait comme une belle vierge dans l'extase..... Par quel charme singulier l'avait-il dominée à cette distance, par quel admirable éclat l'avait-il éblouie? c'est ce qu'Agathe pouvait à peine s'expliquer. Bientôt elle ne vit plus que lui seul dans cette salle, lui seul dont l'habit et les dentelles lui parurent admirables, même à côté de celles du duc de Chartres, qu'il dépassait de la tête.....

L'opéra fini, elle le perdit de vue un instant; il venait de quitter sa place. Le cœur d'Agathe battit; il lui sembla qu'on lui avait enlevé tout son bonheur. Il reparut bientôt tenant son violon entre ses mains; Agathe ne remarqua même pas que Jarnowitz lui cédait l'honneur d'être entendu le premier...

Il préluda..... Agathe crut voir s'ouvrir pour elle les portes du ciel. Sensible au delà de tout aux charmes de la musique, elle avait souvent apprécié le vrai talent de Maurice; mais qu'était ce talent modeste, défiant de lui-même, près de celui de Saint-Georges? Jarnowitz n'obtint pas les mêmes applaudissemens que le chevalier; on eût dit qu'il le craignait.

Pendant que Saint-Georges disposait ainsi de toutes les facultés de cette enfant, la plongeant dans une foule de sensations inconnues, Maurice de son côté observa avec stupeur que la bague d'Agathe ornait son doigt... Il la reconnut cette bague scintillante au feu des lustres; il la vit courir comme une folle étoile sur les cordes de l'instrument; il sembla à Maurice qu'elle jetait un reflet de sang sur l'archet...

Depuis un quart d'heure il épiait Agathe sourde-

ment, et il la voyait pâle, émue, aspirant les parfums sonores qu'exhalait cette symphonie d'Haydn...

Elle regardait le chevalier avec une expression céleste de félicité...

Alors seulement Maurice de Langey se prit à penser qu'Agathe ne l'aimait peut-être pas; que, puisqu'elle s'était cachée de lui pour se rendre à ce bal de l'Opéra, c'était un autre que lui qu'elle avait eu dessein d'y chercher. La vue de ce mulâtre ralluma toute sa rage... N'osait-il pas lui rendre tout chemin maussade? ne montait-il pas sur le théâtre où Maurice allait monter? Maurice avait joué récemment devant Agathe un air de Corelli; ce morceau était difficile; il l'avait étudié. Admis à faire de la musique avec la reine, il l'avait exécuté à Versailles aux applaudissemens de Marie-Antoinette, qui était fort difficile.

Le chevalier venait de descendre de son piédestal; la place était vide. Agathe demeurait encore éblouie.....

Soudain Maurice la quitta, et il s'élança sur le théâtre... Il prit le violon de Saint-Georges, un magnifique Amati.

Il se fit un grand silence. C'était un défi tacite que Maurice portait à Saint-Georges; tout le monde frémit pour l'imprudent.

Maurice de Langey exécuta la sonate; il regarda fixement Agathe tout le temps de ce morceau... Ce regard ne put échapper au chevalier, qui, avant la fin de l'air, demanda à l'un des laquais de service de lui apporter son fouet.....

— Et qu'en veux-tu faire? lui demanda le duc de

Chartres, pendant que les plus flatteurs escortaient Maurice, qui descendait du théâtre.

— Jouer cet air avec mon fouet, monseigneur, si toutefois le duc d'Orléans me le permet.

Une acclamation unanime d'étonnement courut sur chaque banc de la galerie.

Le fouet de Saint-Georges, qui venait de lui être apporté par Joseph Platon, était vraiment curieux. Le manche se composait d'une infinité de pierres précieuses; le chevalier prétendait que chaque étoile de cette radieuse constellation représentait une femme qui l'avait aimé...

Cela était peut-être un peu trop avantageux; mais ce qui le parut davantage aux spectateurs, c'est que Saint-Georges osât s'avancer au point de dire qu'il jouerait l'air de Corelli avec ce fouet...

Les dernières notes de Maurice vibraient encore quand il déploya ce fouet et exécuta l'air avec une singulière précision.

— Bravo! Saint-Georges, bravo! s'écrièrent les spectateurs.

Et la galerie entière se leva comme un seul homme, chacun battit des mains à cette incroyable adresse... Maurice s'était penché à l'oreille de Mme de Langey; il échangeait avec elle de rapides paroles.

En ce moment, et par contenance, le mulâtre avait baissé les yeux; il regardait attentivement le rubis d'Agathe, qui jetait un vif éclat. Alors aussi, les lois de l'étiquette étant violées par cette admiration universelle dont Saint-Georges était l'objet, tout le

monde l'entoura, ce dernier trait ayant paru la fusée la plus éblouissante de la fête.

— Jouer cet air avec votre fouet, monsieur! s'écriait la belle comtesse de Châlons.

— Monsieur de Saint-Georges, s'écria Maurice avec une indicible expression de mépris, en s'approchant pâle et tremblant du chevalier, vous devez être fort sur le fouet, car ma mère m'a dit qu'à Saint-Domingue elle vous avait donné du sien par le visage!...

. . . .

. . . .

Saint-Georges demeura muet un instant comme un homme frappé du tonnerre, puis il s'élança avec la fureur du lion vers le jeune homme...

La foule qui les entourait les sépara.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

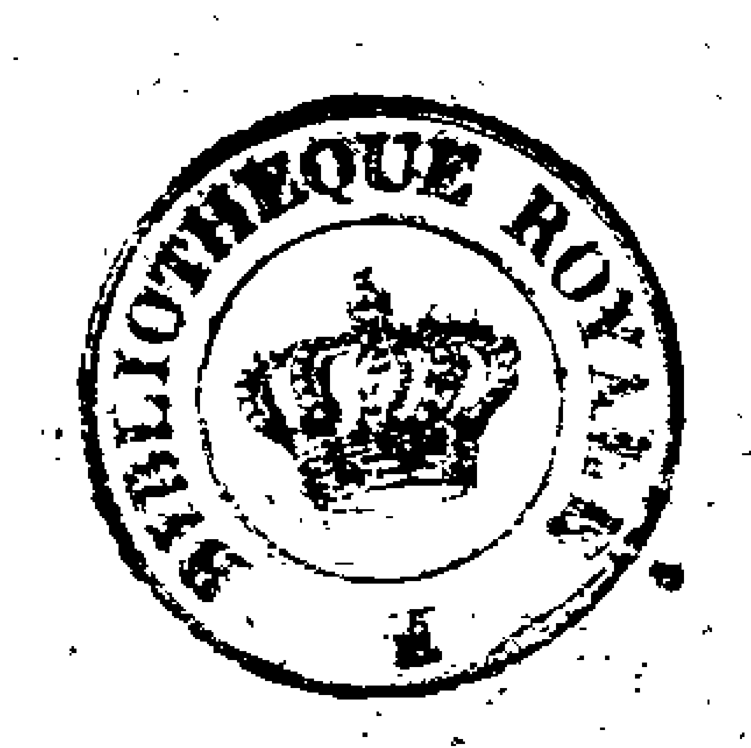
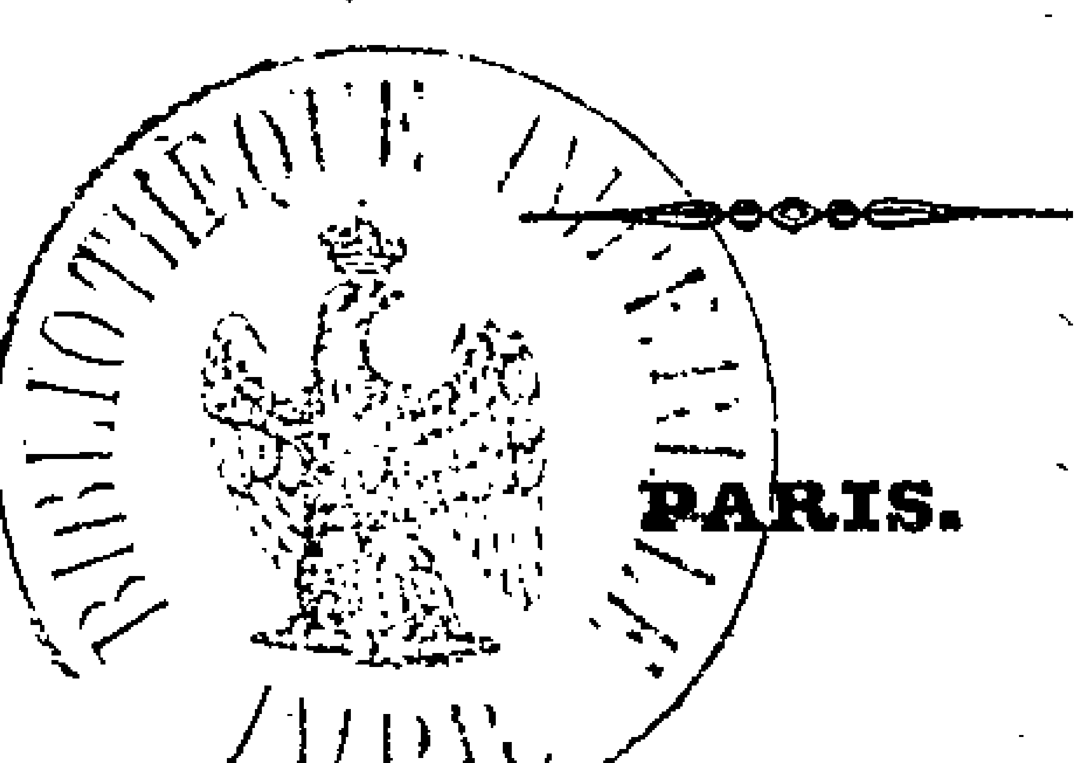
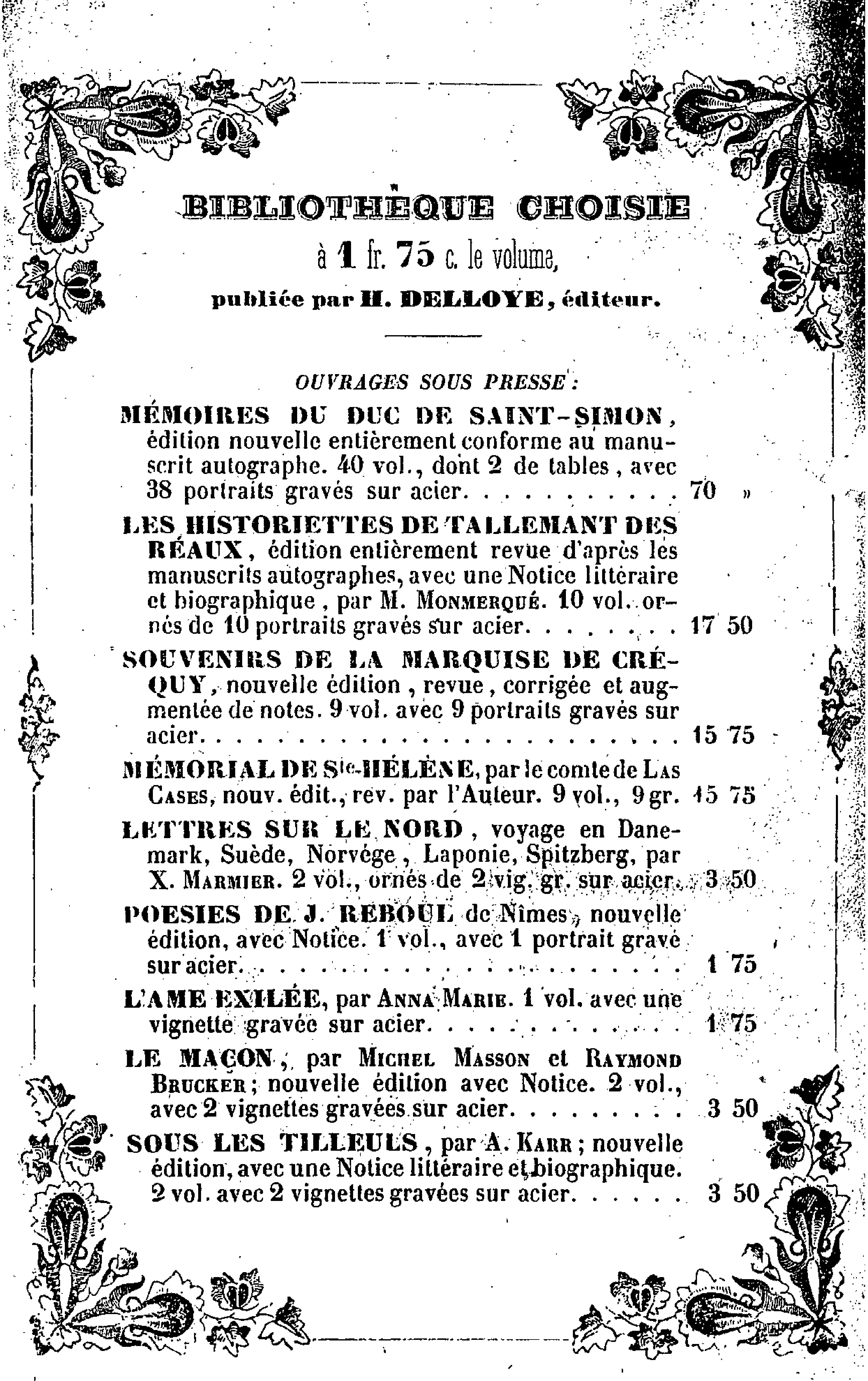

BIBLIOTHEQUE ROYALE

TABLE DES CHAPITRES.



PARIS.



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

à 1 fr. 75 c. le volume,

publiée par H. DELLOYE, éditeur.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON, édition nouvelle entièrement conforme au manuscrit autographe. 40 vol., dont 2 de tables, avec 38 portraits gravés sur acier. . . . . 70 »

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX, édition entièrement revue d'après les manuscrits autographes, avec une Notice littéraire et biographique, par M. MONMERQUÉ. 10 vol. ornés de 10 portraits gravés sur acier. 17 50

SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notes. 9 vol. avec 9 portraits gravés sur acier. 15 75

MÉMORIAL DE Ste-HÉLÈNE, par le comte de LAS CASES, nouv. édit., rev. par l'Auteur. 9 vol., 9 gr. 15 75

LETTRES SUR LE NORD, voyage en Danemark, Suède, Norvége, Laponie, Spitzberg, par X. MARMIER. 2 vol., ornés de 2 vig. gr. sur acier. 3 50

POESIES DE J. REBOUL de Nîmes, nouvelle édition, avec Notice. 1 vol., avec 1 portrait gravé sur acier. 1 75

L'AME EXILÉE, par ANNA MARIE. 1 vol. avec une vignette gravée sur acier. 1 75

LE MAÇON, par MICHEL MASSON et RAYMOND BRUCKER ; nouvelle édition avec Notice. 2 vol., avec 2 vignettes gravées sur acier. 3 50

SOUS LES TILLEULS, par A. KARR ; nouvelle édition, avec une Notice littéraire et biographique. 2 vol. avec 2 vignettes gravées sur acier. 3 50

PARIS.